I

35

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

534c

THÉATRE — TOME IV

5497. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, dir.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG, A. DAWANT
ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
JULES JACQUET ET PATRICOT

THÉATRE — TOME IV

ÉDITION LEMERRE

PARIS
LIBRAIRIE L. HÉBERT
ALEXANDRE HOUSSIAUX, SUCCR
7, RUE PERRONET, 7
1899

PQ
2211
C3
1892
V.3
t.4

LA KORRIGANE

BALLET FANTASTIQUE EN DEUX ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR LE THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA, LE 1er DÉCEMBRE 1880

EN COLLABORATION AVEC M. LOUIS MÉRANTE
MUSIQUE DE CH.-M. WIDOR

DÉCOR DU PREMIER ACTE

de M. Levastre jeune. — *Place de village en Bretagne.*

DÉCOR DU DEUXIÈME ACTE

de MM. Rubé et Chapron. — *La lande des Korrigans.*

COSTUMES dessinés par M. Eugène Lacoste.

Pour les détails de la mise en scène et de la chorégraphie, s'adresser à M. Pluque, régisseur de la danse de l'Opéra.

PERSONNAGES

YVONNETTE, servante d'auberge et Korrigane	Mlles MAURI.
LA REINE DES KORRIGANS	SANLAVILLE.
JANIK, petit mendiant	OTTOLINI.
LILÈZ, joueur de biniou	MM. L. MÉRANTE.
LE BOSSU, sonneur de la paroisse	AJAS.
LOÏK, aubergiste	CORNET.
M. LE BRIGADIER et sa femme	M. PLUQUE. Mme LAURENT.
M. LE BAILLI et Mme LA BAILLIVE	M. PORCHERON. Mme WAL.
UN MARCHAND DE CHAPELETS	M. PONÇOT.

KORRIGANS, FÉES KORRIGANES, PHALÈNES, FARFADETS, PAYSANS, PAYSANNES, SOLDATS ET MENDIANTS.

L'action se passe au XVIIe siècle.

DANSE

ACTE PREMIER

LE « BAL » DANSE BRETONNE

Mlles Stilb 2e, Bourgoin, Jourdain, Girard, Méquignon 1re, Salle, Sacré, Pamélar, Leroy, Rat, Chabot, Vendoni, Stilb 1re, Fléchelle, Martin, Pamélar 2e, Anat, Marchisio 1re, Poulain, Carpentier.

MM. Leroy, Marius, Staderini, Gamforin, Baptiste, Perrot, Berger, Galland, Élisée, Lefèvre, Meunier, Chenat, Vandris, Wagner, Ribert, Friant, Barbier, Gabiot, Dieul, Vasquez (père).

RONDE DES KORRIGANS

(*Ballabile*)

Korrigans. — MM. Ladam, Keller, Perrot 2e, Régnier, Ayral, Laurent 2e, Rockenpeach, Recule, Laurent, Boos.

KORRIGANES. — Mlles Darde, Monté, Hatrel, Régnier 1re, Guerra, Gladieu, Bracq, Vangoeten 2e, Régnier 2e, Mante.

FÉES KORRIGANES. — Mlles Blanc, Marchisio 2e, Franck, Corzoli, Monnier, Evanoff, Laurent, Désirée, Violat, Hayet, Rossy, Lobstein.

LA FÊTE DU PARDON

(Grand divertissement)

LA LUTTE AU BATON

MM. L. Mérante, Rémond, Lecerf, Stilb 1er, Marius, Stadérini, Leroy, Baptiste, Perrot, Gamforin, Galland, Lefèvre, Berger, Élisée, Gabiot, Bussy, Friant, Vasquez (père).

Mlles Mercédès, Bernay, Hirsch, Biot 2e, Ottolini 1re, Gallay.

Mlles Stilb 2e, Bourgoin, Jourdain, Girard, Méquignon 1re, Salle, Sacré, Leroy, Pamélar 1re, Chabot, Rat, Vendoni.

PRIX DU BOUQUET

Lutte des Sauteurs.

MM. Vasquez et Ajas.

LA SABOTIÈRE

Mlle MAURI

Mlles MÉRANTE ET FATOU

Mlles Larieu, Mercédès, Bernay, Jousset, Hirsch, Biot 2e, Ottolini 1re, Gallay.

ADAGIO

Mlle MAURI, MM. L. MÉRANTE, VASQUEZ
Sujets et corps de Ballet.

LA CONTREDANSE BRETONNE

Mlles Mercédès, Ottolini 1re, Bernay, Hirsch, Jousset, Biot 2e, Larieu, Gallay.

LA LUTTE DES DANSEUSES

La Valseuse : Mlle Mérante.
La Gavotte : Mlle Fatou.
La Gigue Bretonne : Mlle Mauri.

MARCHE ET PRESTO

Sujets et corps de Ballet.
Rentrées de Mlle Mauri.

ACTE DEUXIÈME

LA LANDE DES KORRIGANS

Introduction : Voix mystérieuses

Deux Phalènes : Mlles Righetti et Piron.

Phalènes. — Mlles Bourgoin, Jourdain, Moris, Kahn, François, Vuthier, Gaudin, Grandjean 1re, Leppich 2e, Leppich 1re, Prince 1re, Méquignon 2e, Prince 2e, Sonendal, Desprez, Assailly.

Farfadets. — Mlles Stilb 2e, Girard, Méquignon 1re, Salle, Sacré, Pamélar 1re, Rat, Leroy, Chabot, Vendoni, Martin, Marchisio 1re, Leriche, Vignon, Tremblay, Carpentier.

LA VALSE FANTASTIQUE

Mlle MAURI, M. AJAS

Mlles Bernay, Hirsch, Adriana, Bussy, Biot 2e, Grange, Keller, Lecerf.

Mlles Stilb 2e, Bourgoin, Jourdain, Girard, Moris, Méquignon, Salle, Sacré, Kahn, Pamélar 1re, François, Vuthier, Gaudin, Granjean, Leroy, Rat, Chabot, Vendoni, Leppich 2e, Leppich 1re, Prince 1re, Méquignon 2e, Prince 2e, Martin, Marchisio 1re, Leriche, Vignon, Mayer, Tremblay, Sonendal, Desprez, Assailly.

GALOP INFERNAL

Sujets. — Corps de Ballet.

L'ÉPREUVE (Valse lente)

Mlle MAURI, M. L. MÉRANTE

Mlles Bernay, Hirsch, Adriana, Bussy, Biot 2e, Grangé, Keller, Lecerf.

TABLEAU FINAL

SCÈNE DU CHAPELET. — PROCESSION

LA KORRIGANE

ACTE PREMIER

En Bretagne, au XVIIe siècle. La place d'un village. Au premier plan, à droite, un vieux puits avec un pittoresque ornement de fer forgé. A gauche, au premier plan, un cabaret et des tables dressées. Au second plan, l'église (gothique rayonnant); elle est flanquée d'une petite tourelle ornée d'un cadran. Au fond, la rue du village, et tout à fait dans le lointain, des falaises et la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

C'est le jour du Pardon, et partout règne l'animation de la fête. Des buveurs vident les pots de cidre au cabaret; des commères bavardent entre elles; des enfants jouent; des colporteurs étalent à terre leurs marchandises rustiques; des mendiants à béquilles demandent la charité. Un méchant bossu, le sonneur du village, entre, poursuivi par des gamins qu'il chasse à coups de pied; il circule dans les groupes, se disputant avec les gar-

çons et taquinant les fillettes ; il est déjà légèrement pris de vin. Puis, le cabaretier Loïk sort de son auberge et invite le bossu qui se mêle à la troupe des buveurs. — Sortie générale.

SCÈNE DEUXIÈME

Cependant, une charmante fillette, très pauvrement vêtue, vient de sortir de l'auberge du père Loïk. C'est Yvonnette, la pauvre orpheline que le vieillard a pour servante. Un air de danse retentit au loin : elle se désole de ne pouvoir aller à la fête comme les autres ; elle est trop mal mise ; — il faut qu'elle tire de l'eau au puits, et elle pleure ; mais, bientôt entraînée par la musique joyeuse, elle essaye quelques pas. Son maître survient et lui reproche violemment sa paresse. Il a déjà la main levée, lorsque le bossu s'interpose et détourne la colère du père Loïk. — N'est-elle pas charmante ainsi ? — Le père Loïk en convient avec mauvaise humeur, et bientôt, cédant à l'imitation, les deux hommes se mettent à danser comiquement auprès d'elle. Puis le père Loïk sort,

plein de colère. Le bossu s'approche d'Yvonnette, et témoigne pour la beauté de la jeune fille une admiration grotesque. Aussi s'enfuit-elle en se moquant de lui.

Janik, un petit mendiant de quinze ans, protégé d'Yvonnette, a vu cette scène au fond du théâtre ; il s'approche du sonneur et le nargue. Le bossu le repousse en le menaçant.

SCÈNE TROISIÈME

On sonne le premier coup de vêpres. Marche religieuse. Les paysans se rendent à l'office. Yvonnette, qui a reparu, donne à manger au petit mendiant Janik sur une des tables du cabaret. Mais le son d'un biniou se fait entendre, et le cornemuseux Lilèz, le plus beau gars de la paroisse, entre joyeusement, distribuant des poignées de main aux hommes, prenant le menton aux fillettes. Au seul bossu, il ne témoigne que du dédain. Le second coup de vêpres sonne. S'approchant d'un marchand de chapelets, Lilèz veut en acheter un de son choix ; mais le colporteur est exigeant, car

ce chapelet est bénit, et protège des Korrigans, ainsi que l'explique le petit Janik. Lilèz n'ose toucher le chapelet qu'avec respect. Le bossu, qui assiste au marché, se moque alors de la crédulité du joueur de biniou ; mais celui-ci, conseillé par Janik, achète le chapelet et le serre avec soin dans sa veste.

Dernier coup de vêpres. M. le Bailli et Mme la Baillive, M. le Brigadier de la Maréchaussée et sa femme, suivis de leurs familles et des autorités du village, passent au fond et entrent à l'église où la foule les suit. Pendant cette scène, Yvonnette suit Lilèz d'un regard passionné ; car elle a la folie d'aimer le beau musicien. Lorsqu'ils sont restés seuls, Lilèz va pour boire au puits; mais Yvonnette lui apporte un verre de cidre. Il la regarde avec bienveillance. — Que fais-tu là ? Pourquoi ne pas aller à la fête comme les autres ? — Elle lui montre ses pauvres vêtements, et Lilèz, se méprenant sur l'intention de la pauvre fille, tire de sa bourse un écu de six livres, le lui met dans sa main, et entre à son tour dans l'église. Yvonnette fond en larmes en regardant cet argent de l'aumône, et le bossu, qui a tout observé, vient la railler encore une fois; mais elle le chasse avec

courroux. Alors survient le petit mendiant ; il surprend Yvonnette en pleurs, et il cherche à la consoler. La jeune fille l'oblige à accepter l'écu. Janik sort.

SCÈNE QUATRIÈME

En ce moment, une vieille femme, enfouie sous un capuchon et portant un fagot, arrive à pas chancelants, elle fait une chute. Yvonnette l'aide à se relever. Puis, la vieille fait comprendre à Yvonnette qu'elle connaît son secret. L'orpheline veut-elle être aimée ? La mendiante peut lui en donner les moyens. Yvonnette exprime par les gestes les plus passionnés qu'elle sacrifierait sa vie pour un tel bonheur. Et la vieille se transforme et apparaît sous les traits d'une fée éblouissante. C'est la Reine des Korrigans. D'un geste de commandement, elle fait sortir du puits une longue file de nains étranges, qui forment autour d'elle une ronde fantastique. Après les nains, surgissent de tous les côtés des créatures jeunes et charmantes : ce sont les compagnes de la fée.

Quelques-uns des nains apportent devant Yvon-

nette, d'abord épouvantée, une corbeille qui contient toutes les pièces de l'ajustement d'une riche Bretonne.

Si Yvonnette désire ces parures qui pourront la faire remarquer de Lilèz, elles lui appartiennent ; à une condition, pourtant : c'est que Lilèz lui aura prouvé son amour et donné le bouquet des accordailles avant que l'*Angelus* ait sonné. Sinon, Yvonnette appartiendra à la fée, et deviendra elle-même une Korrigane.

Emportée par son désir, fascinée par les richesses que les fées font briller à ses yeux, Yvonnette accepte le pacte, et elle est revêtue, en un instant, de la splendide toilette. Les Korrigans et Korriganes reprennent leurs danses, ils s'enfuient et leur Reine, après avoir rappelé sa promesse à la jeune fille, disparaît à son tour et laisse seule Yvonnette, qui se regarde et s'admire.

Le bossu, caché près du cabaret et partagé entre la peur et la curiosité, a épié cette scène.

SCÈNE CINQUIÈME

On sort de vêpres. A la vue d'Yvonnette qui, sous ces nouveaux atours, est bien la plus jolie et la plus vaillante de toute la paroisse, les jeunes filles s'empressent, étonnées, autour d'elle; Lilèz la voit, à son tour, et est charmé; pendant les fêtes du Pardon, dont elle devient la Reine, il ne la perd pas des yeux. Mais les réjouissances vont commencer, les binious et les bombardes retentissent; les autorités prennent place pour assister aux fêtes du Pardon.

Au moment où Lilèz, pour se mêler aux danses, se débarrasse de sa veste, le bossu la fouille et dérobe le chapelet bénit.

BALLET

La Lutte au Bâton. — Le Prix du Bouquet
Lutte des Sauteurs
La Sabotière. — Adagio
La Valseuse. — La Contredanse bretonne. — La Gigue bretonne
Galop breton

Cependant les danses sont finies; la nuit est venue peu à peu; la foule se retire; Lilèz prend

Yvonnette à part et lui demande un rendez-vous. Lilèz et Yvonnette restent seuls, observés pourtant par le méchant bossu, blotti de nouveau sous une tonnelle du cabaret.

SCÈNE SIXIÈME

Quand la scène est vide, Lilèz rentre avec précaution, Yvonnette apparaît craintive; Lilèz la saisit et l'entraîne sur le devant de la scène. Elle résiste : — D'où vous vient cette ardeur? Ce matin vous me faisiez l'aumône, me prenant pour une mendiante. Ce n'est pas moi, ce sont mes habits que vous aimez. Il faut m'épouser. — Si, c'est bien toi que j'aime. Je suis prêt à te conduire à l'église.

Pleine de joie, Yvonnette tombe dans les bras de Lilèz et lui demande le bouquet de fête qu'il porte à sa veste. Mais, au moment où il va le détacher et le lui offrir, le bossu, qui ne les a pas perdus de vue, avance du doigt les aiguilles du cadran de l'église, se suspend à la corde de la cloche et sonne l'*Angelus*. Korrigans et Korriganes accourent alors en foule, entourent Yvonnette et

la saisissent. La pauvre fille se débat et proteste; elle a surpris la trahison de Paskou. Mais la Reine des Korrigans est impitoyable; quand Lilèz, revenu de sa première terreur, veut s'élancer à la défense d'Yvonnette, son *pen-bass* se brise en trois morceaux; il est pris dans un cercle de nains qui l'épouvantent, et les Korrigans entraînent Yvonnette.

ACTE DEUXIÈME

Une lande déserte, au clair de lune; un *dol-men* et un *men-hir* y dressent leurs masses imposantes. A droite, un chemin fuyant sous les chênes. Au fond un marais, et sur la rive lointaine, la silhouette d'un village avec son clocher. — Bruyères et genêts.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, quelques Korrigans passent en courant et disparaissent soudain ; des voix mystérieuses murmurent dans la nuit.

Deux Phalènes entrent en se poursuivant; ils sont bientôt suivis d'une troupe de farfadets et d'un essaim de papillons nocturnes, qui assistent à leur lutte amoureuse. — Scène entre les deux Phalènes. — Les papillons et les farfadets se dispersent.

SCÈNE DEUXIÈME

Le bossu et Janik entrent, suivis de quelques ivrognes. Les voix fantastiques, qui se font en-

tendre de nouveau, les glacent de terreur. Les ivrognes cherchent à s'étourdir ; mais les voix reprennent leur concert, et ils s'enfuient, laissant seuls le bossu et Janik.

Le bossu est sans crainte, car il possède le chapelet qui préserve des Korrigans. Aussi, accepte-t-il gaiement, quand Janik lui offre sa gourde et l'invite à boire encore. Mais le petit mendiant jette son vin à la dérobée, et le sonneur, bientôt complètement ivre, se laisse choir sur un rocher. Janik profite alors de son lourd sommeil pour lui dérober le chapelet, et sort avec un geste de victoire. — Le bossu ronfle bruyamment.

SCÈNE TROISIÈME

Tout à coup, de derrière un rocher, surgit un petit nain, qui vient, en rampant, jusqu'à l'ivrogne endormi, lui saute sur le ventre et appelle ses compagnons. — Le bossu se réveille, entouré de la bande des Korrigans. Plein d'effroi, il cherche son chapelet ; il ne l'a plus. Alors, les nains malicieux s'emparent de lui, et, le taquinant de mille

façons, l'entraînent dans leur ronde vertigineuse. Épuisé de fatigue, le bossu tombe à genoux ; mais un petit Korrigan bondit sur ses épaules, et l'homme, éperdu, s'enfuit à travers la lande, poursuivi par tous les nains.

La nuit est calme et sereine.

SCÈNE QUATRIÈME

Alors, de toutes parts, les Fées et les Korrigans envahissent la lande enchantée : leur Reine s'avance au milieu d'eux et demande où est Yvonnette.

Elle paraît en ce moment, ayant revêtu l'apparence et le costume des Korriganes, et donnant les signes d'une grande tristesse. La Reine des Korrigans lui en demande la cause. Yvonnette rappelle la trahison du bossu, qui a sonné la cloche avant l'heure ; c'est par trahison qu'elle est devenue une Korrigane.

— Qu'on amène le coupable, dit la Reine ; et, sur son geste de commandement, les nains traînent le bossu à ses pieds. Il implore la Reine ; mais, en

apercevant Yvonnette, il recule épouvanté. La jeune fille demande vengeance, et la Reine des Korrigans, touchant l'ivrogne de sa baguette, lui fait pousser deux longues oreilles d'âne.

Yvonnette danse ironiquement devant lui; puis les nains et les Fées s'emparent du bossu et l'entraînent dans leur tourbillon. — Galop infernal. — Le bossu est précipité dans un trou.

L'air du biniou de Lilèz retentit au loin, répété par l'écho. Yvonnette montre sa joie; son amoureux la délivrera; mais la Reine donne un ordre, et les Korriganes disparaissent.

SCÈNE CINQUIÈME

Lilèz entre. Il n'a pu retrouver son amie, et il se livre au désespoir.

Tout à coup les Korriganes l'entourent. La Reine se dresse devant lui; il lui réclame sa bien-aimée.

— Voici mes sujettes, lui répond-elle. Cherche-la parmi elles, et reconnais-la, si tu peux.

L'une après l'autre, les Fées s'approchent de Lilèz et l'accablent de leurs séductions; mais il

les repousse avec dédain. Yvonnette s'approche à son tour de lui et se jette à son cou. Lilèz est ému ; mais la Reine des Korrigans tend vers lui le rameau magique qu'elle tient à la main ; il ne reconnaît pas sa fiancée et se dégage de son étreinte.

La Reine triomphe ; Yvonnette va lui appartenir à jamais.

En ce moment, la jeune fille, frappée d'une inspiration subite, se met à danser le pas qui a séduit le cornemuseux aux fêtes du Pardon. Aucune des Fées n'est capable d'imiter cette danse hardie, et Lilèz, convaincu d'avoir retrouvé sa maîtresse, lui ouvre les bras avec amour. La colère des Korrigans éclate ; ils se jettent sur Lilèz et Yvonnette et les séparent.

SCÈNE SIXIÈME

Mais alors Janik, portant le chapelet bénit, arrive au secours de Lilèz. Celui-ci saisit le talisman, et les Korrigans reculent et s'enfuient devant l'objet sacré. La Reine résiste jusqu'au dernier moment, mais elle est vaincue, elle aussi, et elle disparaît.

D'ailleurs, depuis quelque temps, l'aurore se lève ; c'est l'heure où les esprits malins perdent tout pouvoir, et la procession des paysans qui reviennent du Pardon trouve Lilèz vainqueur des Korrigans, serrant la main de Janik et pressant sur son cœur sa bien-aimée reconquise.

LA « 100e »

DE LA « KORRIGANE »

LA « 100e »

DE LA « KORRIGANE »

Si je vous disais que le jour où j'écrivis le livret de la *Korrigane*, j'obéissais à une vocation irrésistible, et que j'étais dévoré par la flamme intérieure de l'inspiration, je me ferais rire au nez. Il vaut mieux avouer sans détour que, tout en considérant la danse comme un art charmant et le ballet, tel qu'on le donne à l'Opéra, comme un spectacle gracieux et magnifique, je m'étais souvent demandé quel était, dans la composition de ce spectacle, le rôle de l'auteur du libretto, de ce « poète muet », qui remplaçait la césure par un rond de jambe et la rime par un entrechat.

Je ne pensais donc nullement à me mêler de chorégraphie, lorsqu'un jour je rencontrai l'excellent comédien Régnier, sociétaire retraité de la Comédie-Française après une longue et très brillante carrière ; il exerçait alors, à l'Académie nationale de musique,

les importantes fonctions de directeur de la scène. On l'avait placé là, je crois — et c'était un choix parfait — pour enseigner aux chanteurs la diction et la mimique que, parfois, ils ignorent vraiment par trop. Il empêchait, par exemple, la prima donna, atteinte d'obésité, de porter ses bras comme les anses d'un panier, et le ténor de substituer un *a* à toutes les voyelles. Malgré son talent et son expérience, Régnier, je dois le dire, n'obtenait que des résultats médiocres. Découragé, il renonça bientôt à son emploi, qui fut supprimé. Désormais, personne ne s'oppose plus à ce que les cantatrices adipeuses mettent leurs bras en cerceau, ni à ce que les ténors prononcent « patratra » au lieu de « peut-être ».

« Voulez-vous faire un livret de ballet? me dit Régnier, qui avait toujours été très bienveillant pour moi. Nous avons à l'Opéra une « étoile » délicieuse, Rosita Mauri, qui a débuté avec un succès éclatant dans le divertissement de *Polyeucte*, de Gounod... Il nous faut pour elle un ballet important, un ouvrage en deux actes... Vaucorbeil souhaiterait que le sujet fût trouvé par un poète, et il a pensé à vous. »

En vain je me défendis, alléguant ma complète incompétence. Les instances du bon Régnier, puis celles de Vaucorbeil, qui était aussi un très aimable homme, me décidèrent. Après tout, que me demandait-on? D'imaginer un conte bleu, une féerie. J'y réfléchis

pendant quelques jours et j'inventai un sujet de ballet.

J'en inventai même deux, et le directeur actuel de l'Opéra pourrait découvrir dans ses cartons le manuscrit des *Fleurs mortelles*, où il y avait une idée que j'oserai qualifier de poétique et de jolie, attendu qu'elle n'est pas de moi et qu'elle m'avait été inspirée par une nouvelle de l'Américain Nathaniel Hawthorne. Mais Vaucorbeil préféra la fable de la *Korrigane*.

J'avais bretonnisé quelque peu. J'aime beaucoup Brizeux, je possède assez bien mon Luzel et mon La Villemarqué. Depuis longtemps, paraît-il, on n'avait vu au théâtre ni coiffes blanches, ni *bragou-brass*. L'histoire d'Yvonnette, changée en Korrigane pour n'avoir pas rendu, à l'heure dite, ses beaux atours à la Reine des Nains, avait le mérite d'être très simple, presque enfantine. On me félicita d'avoir, du premier coup, égalé le génie de Ma Mère l'Oie ; et la *Korrigane* fut mise à l'étude.

Mais alors — ô surprise ! — j'appris que mon rôle était terminé, ma besogne accomplie. Mon Dieu, oui. Le reste regardait mes collaborateurs, le chorégraphe Mérante et le compositeur Widor. On m'autorisait sans doute, on m'invitait même à assister aux répétitions ; mais c'était pure politesse, car je ne servais à rien. Cette esquisse à peine crayonnée, ce conte de nourrice improvisé sur trois feuillets, voilà tout ce qu'on attendait de moi.

Cependant, comme une loi fatale veut qu'un ouvrage dramatique subisse toujours quelque coupure avant de se produire sur la scène, on exigea la suppression de quatre ou cinq lignes de mon si court manuscrit.

Il y a, dans la *Korrigane*, un bossu plein de malice, le traître de la pièce, que j'avais chargé, comme de juste, de tous les péchés d'Israël. Au début du premier acte, quand la foule arrive au pardon, Paskou — c'est le nom du bossu — « faisait » le mouchoir d'un vieux paysan, le déployait, s'apercevait qu'il était vieux et troué, s'y mouchait bruyamment en signe de mépris et le refourrait dans les larges braies du bonhomme.

J'étais assez satisfait, je l'avoue, de cette scurrilité. Mais elle fut blâmée par tous à l'Opéra. Que dis-je ? Elle fit horreur, comme appartenant à la basse farce, aux traditions des Funambules. Pour un peu, on m'aurait renvoyé aux tréteaux de la Foire aux pains d'épices. On me rappela que je me trouvais dans un théâtre aristocratique, où le grand art était seul admis, et l'on me fit sentir que ma petite pantomime du mouchoir volé, souillé et remis dans la poche de son propriétaire, manquait tout à fait de noblesse. C'est avec la rougeur au front que j'en fis le sacrifice.

Ces répétitions, où je n'étais pas plus nécessaire qu'une cinquième roue à un char, m'ont laissé d'ailleurs les plus agréables souvenirs. J'ai observé là le travail très ingénieux et très compliqué du maître de ballet ;

j'ai assisté à l'éclosion des délicieuses mélodies de Widor ; enfin — spectacle inoubliable — j'ai vu de tout près danser Mlle Mauri.

Le maître de ballet, c'était ce pauvre Mérante, aujourd'hui mort, comme Régnier, comme Vaucorbeil. Que c'est triste de retourner la tête et de voir tant de tombeaux au bord du chemin parcouru ! Quoiqu'il ne fût déjà plus jeune alors, Mérante, dans tous les ballets, représentait encore l'homme aimé, celui qui met ses mains sur son cœur à l'entrée de « l'étoile » et l'enlace sans délai pour le pas de deux. Dans le monde des théâtres, il était surnommé le « Delaunay de la danse ». C'était un fort digne homme, de mœurs bourgeoises et correctes, excellent dans son art et qui avait su se faire aimer et respecter par son régiment de jupons courts, depuis l'état-major des premiers sujets jusqu'aux rats, sortes d'enfants de troupe de la chorégraphie. Il leur donnait d'ailleurs ses ordres avec une décision et une fermeté tout à fait napoléoniennes, et il avait, pour le premier quadrille, le demi-sourire paternel et satisfait de l'Empereur passant devant ses grenadiers. Faut-il le dire ? Quelques-unes de ces demoiselles méritaient, à tous les titres, d'être comparées à la Vieille Garde.

Widor, avec qui je me liai, dans ces circonstances, d'une bonne et durable amitié, touche, comme on sait, les grandes orgues de Saint-Sulpice. C'est un parfait gentleman, répandu dans la meilleure compagnie, et

déjà les belles dames se donnaient, à cette époque, rendez-vous dans son buffet. Je l'ai vu et jugé à l'église et à l'avant-scène. Il s'y révélait, avec une simplicité, une bonhomie charmantes, ce qu'il est en effet, un grand musicien. Mais il n'a jamais mieux prouvé que pendant les répétitions de la *Korrigane*, l'abondance et la variété de son inspiration. Vingt fois, du jour au lendemain, sur l'indication, le plus souvent très vague et très sommaire, du chorégraphe, il apporta une page exquise. Quand cela ne marchait pas, tout de suite, il en écrivait une autre, et sans jamais une trace de fatigue, un mouvement de mauvaise humeur. Je l'ai vu — si je puis dire — improviser ainsi la *Sabotière*, la voluptueuse valse du second acte, les parties maîtresses de son œuvre. Et ce sont de belles heures, celles où l'on peut admirer un tel artiste, en pleine production et débordant de vaillance et de verve.

Mais l'enchantement, la merveille, c'était la Mauri !

Jolie ? Mieux que jolie ! capiteuse ! adorable ! Le visage un peu étroit, la bouche grande, le teint de citron de l'Espagnole. Mais quelle flamme dans les yeux ! Quel sourire sur les lèvres fraîches et sur les dents éclatantes ! Et quel corps, moulé par le maillot ! Une statuette aux proportions fines et pures, mais une statuette animée, vivante, qui, au moindre mouvement, par un don de nature, trahissait sa vivacité, sa souplesse, sa force et sa grâce.

Certes, la Mauri est divine, vue de la salle, avec ou sans l'aide de la lorgnette. Mais je considère comme une des meilleures fortunes de ma vie d'auteur dramatique, d'avoir eu sous les yeux cette extraordinaire artiste, cette créature aérienne, qui après un bond prodigieux, — je dis mal — après un essor, retombait sur le plancher de la scène, si légèrement, si délicatement, qu'on n'entendait aucun bruit, pas plus que lorsqu'un oiseau descend et se pose sur une branche.

La Mauri, c'est la danse même. A ce travail des répétitions, ennuyeux et pénible pour tous les artistes, mais particulièrement fatigant pour la ballerine, qui doit dépenser tant de vigueur et d'adresse, la Mauri apporte une sorte d'enthousiasme physique, de joyeux délire. On sent qu'elle est heureuse de danser, pour rien, par instinct, pour son propre plaisir, même devant la salle vide et noire. Elle s'ébroue et s'élance comme un jeune poulain, elle vole et glisse dans l'espace comme un libre oiseau ; et il y a, en effet, dans sa beauté brune et un peu sauvage, quelque chose du cheval arabe et de l'hirondelle.

La danse de la Mauri, tout en restant absolument décente, a cependant une fantaisie, qui faisait, m'a-t-on dit alors, froncer le sourcil à quelques vieux abonnés de l'Opéra, restés fidèles aux traditions. Car il existe, paraît-il, un genre classique en chorégraphie. Certaines pirouettes sont raciniennes, et d'autres pas.

Toutes les « étoiles » n'ont pas le « ballon » noble ; et l'on peut faire les pointes comme on déclamerait le récit de Théramène. Aujourd'hui que la Mauri a vaincu, et depuis longtemps, toutes les résistances, nous pouvons avouer que le caractère de son talent est ardent et sensuel. Pour l'auteur du libretto, toujours oisif à l'avant-scène, c'était un charme — mais un charme dangereux — de voir chaque jour, de si près, danser cette délicieuse femme, alors dans tout l'éclat de la jeunesse. Avec tout Paris pour rival, je fus très amoureux — en secret et en silence — de Mlle Mauri, pendant les répétitions de notre ballet. Tandis que Mérante criait ses commandements et que Widor écrasait le clavier du piano, moi, assis à côté d'eux, je n'avais rien de mieux à faire que de contempler, nouveau saint Antoine, cette tentation ravissante. L'aimable artiste me pardonnera, je l'espère, cet aveu rétrospectif et relira, peut-être, en souriant, le madrigal écrit sur la brochure du livret que je lui offris, le soir de la « première » :

Attiré par le feu, grisé par le rayon,
Le papillon tournoie et se grille à la flamme;
Mais, lorsque vous dansez, Rosita, c'est notre âme
Qui voltige et se brûle autour du papillon.

Je pourrais encore raconter plus d'un détail amusant de mon passage dans les coulisses de l'Opéra. Mais je n'ai fait que les traverser, et mes observations y furent

forcément superficielles. De plus, il existe sur ce sujet un livre qui est un chef-d'œuvre, et le souvenir de l'étonnante famille Cardinal m'arrête et me décourage. Ce serait pourtant une erreur de croire que tout le monde de la danse est atteint de la naïve corruption, si spirituellement analysée par Ludovic Halévy. La chasteté et la pudeur sont choses très différentes. Une danseuse peut très bien montrer à deux mille spectateurs « tout ce qu'elle possède », comme on dit au faubourg, et rester nonobstant une très honnête fille. Je n'irai pas jusqu'à recommander le corps de ballet pour le recrutement des rosières; mais je dois rappeler que l'Académie française décerna, il y a quelques années, un prix de vertu à une simple « marcheuse » de la Porte-Saint-Martin.

Je ne prétends pas cependant que les gentlemen au plastron de neige, qui se pressent, pendant les entr'actes, au foyer de la danse, viennent là pour faire des enquêtes destinées à la commission académique des prix Montyon; et ce temple peu accessible, cette espèce de sanctuaire de la galanterie m'a toujours, je l'avoue, inspiré une certaine répugnance. La réunion de ces femmes presque nues — quelques-unes sont encore des enfants — et de ces hommes élégants, appartenant à l'élite sociale, — beaucoup sont déjà des vieillards, — donne la sensation d'un marché d'esclaves, évoque même une comparaison encore plus brutale.

Mais la mode est souveraine ; elle a consacré le foyer de la danse comme un terrain neutre où les gens de tous les rangs et de toutes les opinions, pourvu qu'ils soient de bonne compagnie, peuvent se rencontrer. J'y ai vu des personnages fameux à des titres très différents en conversation avec de fort belles paires de jambes. L'héritier présomptif d'une des plus belles couronnes de l'Europe y serrait la main, devant moi, à des personnages politiques de la nuance la plus avancée. Le Prince, qui est père de famille, et même grand-père, eût peut-être mieux fait d'être ailleurs. Du moins, on ne pouvait accuser d'hypocrisie Son Altesse, qui ne cache point son goût du plaisir. Mais, devant les Jacobins en pleine fête, je songeais aux phrases puritaines qu'ils débitent à leurs électeurs. Si j'avais encore eu des illusions sur la sincérité des politiciens, je les aurais perdues au foyer de la danse. Mais déjà, je n'avais plus besoin de rencontrer ces citoyens-là parmi les baladines, pour savoir qu'ils étaient des sauteurs.

En vérité, j'estime davantage ceux qui sautent par métier. On avait dû en augmenter le nombre, à l'Opéra, lors des représentations de la *Korrigane;* car les danseurs attitrés n'eussent pas suffi pour ce joli « pas des bâtons » exécuté par des gars bretons qui entrechoquent leurs *pen-bas*. En dehors du théâtre, ces auxiliaires exerçaient tous quelque autre profession, et il y avait parmi eux, notamment, un garçon de recette,

qui pirouettait et se trémoussait sans avoir quitté son bicorne à cocarde et son habit de drap gris-bleu, orné d'une plaque d'argent. Je dois à la vérité de dire que, dans les exercices chorégraphiques, il ne gardait pas son lourd portefeuille et que ce brave homme — plus probe, peut-être, que le financier, son patron — ne faisait pas danser les écus d'autrui.

Je bavarderais jusqu'à demain, si je notais ici tous mes souvenirs de la *Korrigane*. J'ai constaté là, une fois de plus, ce qu'il y a souvent d'un peu puéril dans le caractère des gens de théâtre. Je vois encore, par exemple, la grande désolation de ces demoiselles du corps de ballet, la première fois qu'on répéta en costumes. Habituées à représenter des fleurs, des papillons, des étoiles, elles ne pouvaient se résoudre à garder sur la tête les coiffes, si jolies et si variées pourtant, de la presqu'île armoricaine. « Nous aurons l'air de bonnes », disaient-elles avec indignation. Quelques-unes même en pleuraient.

Ces larmes furent séchées par l'heureux résultat de la « première ». Grâce à la charmante partition de Widor, au goût parfait de Vaucorbeil, à l'artistique ingéniosité de Mérante, et surtout au victorieux talent de Mlle Mauri, le succès fut triomphal; et, ce soir, la *Korrigane*, qui n'a guère quitté l'affiche, obtiendra les honneurs de la centième représentation, rare fortune pour un ballet.

L'ouvrage fut pourtant interrompu et menacé de disparaître, dès le début. En accomplissant un des tours de force chorégraphiques qui composent son rôle et dont plusieurs sont vraiment périlleux, la Mauri se blessa au pied. Entorse ou foulure, je ne me souviens plus. Le fait est que la pauvre « étoile », hors d'état de danser, dut, pendant de longues semaines, rester étendue sur un canapé, la jambe immobile. Vous devinez son chagrin, son inquiétude, son impatience de guérir. Bien entendu, les princes de la science, les maîtres de la chirurgie se précipitèrent — je parle sans métaphore — aux pieds de la danseuse. Mais leurs efforts furent impuissants, ou du moins aucune amélioration appréciable ne se produisit tout d'abord.

La malheureuse jeune fille se désespérait, encore plus énervée chaque jour par les visites des camarades, par les nouvelles du théâtre que l'accident mettait dans un embarras réel, par les hypocrites condoléances des rivales, quand soudain son père, vieil Espagnol ayant la foi naïve et superstitieuse de sa race, déclara que les docteurs à rosette rouge n'y entendaient rien et que, pour obtenir la guérison de sa fille, il allait faire un pèlerinage là-bas et suspendre une riche offrande à quelque autel à miracle. L'ancien danseur — car la Mauri est une enfant de la balle — se mit donc en route sans retard, emportant comme *ex-voto* un petit

pied en or massif. Pas beaucoup plus petit pourtant, je le parierais, que celui de Rosita, qui est célèbre comme tout petit, même à Barcelone.

Pour ne pas mettre les libre-penseurs dans tous leurs états, je me hâte de déclarer que le docteur Labbé continua de soigner la blessée et de pratiquer sur le pied malade de savants massages. Mais les personnes ayant confiance dans les dévotions particulières apprendront avec plaisir que le vœu du père de Mlle Mauri fut immédiatement exaucé. Avant même le retour du pèlerin, elle avait de nouveau pu chausser les coquets sabots d'Yvonnette et les faisait joyeusement claquer sur les planches de l'Opéra, pour le plus grand plaisir de la direction, des abonnés, de tout le public parisien et, j'ajoute, des auteurs de la *Korrigane*.

Quant à moi, je me suis réjoui alors, bien entendu, de cette heureuse guérison. Mais encore, à l'heure qu'il est, je me demande si c'est à l'art du chirurgien que je dois adresser ma reconnaissance, ou si je ferais mieux de brûler un cierge en l'honneur de Notre-Dame del Pilar ou de Saint-Jacques-de-Compostelle.

MAITRE AMBROS

DRAME LYRIQUE

EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

A PARIS, AU THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 6 MAI 1886

EN COLLABORATION AVEC M. A. DORCHAIN

MUSIQUE DE CH.-M. WIDOR

PERSONNAGES

MAÎTRE AMBROS, capitaine corsaire.	MM. BOUVET.
HENDRICK, officier de la garde civique. . .	LUBERT.
ANTON, sergent.	FOURNETS.
LE BOURGMESTRE.	DULIN.
NELLA.	Mmes C. SALLA.
ADRIAN, mousse (travesti).	CASTAGNÉ.
UN SOLDAT.	MM. CAMBOT.
UN OFFICIER.	TESTE.

OFFICIERS ET SOLDATS DE LA GARDE CIVIQUE, MOUSSES, BOURGEOIS, GENS DU PEUPLE, POISSONNIÈRES, ETC.

L'action se passe à Amsterdam, en 1650.

En 1650, lorsque Guillaume II, voulant s'assurer de la capitale hollandaise, envoya un corps de troupes pour occuper la ville, les magistrats fermèrent bravement les portes, enrôlèrent les marins du port, braquèrent leurs canons sur la campagne et s'apprêtèrent à la résistance: leur contenance fut si vaillante que les troupes du stathouder n'osèrent commencer l'attaque; et, comme elles ne se retiraient point assez vite au gré des magistrats, on rompit une digue, ce qui faillit les noyer en partie.

HENRY HAVARD.

(Amsterdam et Venise.)

A. Dawant del. — F. Pannier sc.

MAÎTRE AMBROS

SELLA

Il n'a plus de ressort !

Acte III, Scène IV.

A HOUSSIAUX, ÉDITEUR

rue Mazarine

MAITRE AMBROS

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Intérieur hollandais, chez Ambros. Portes au fond et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

AMBROS, HENDRICK, le BOURGMESTRE,
ADRIAN, ANTON, Officiers
et Porte-Drapeau de la garde civique,
une Servante.

Au lever du rideau, les personnages sont groupés autour d'une table servie et la mise en scène reproduit à peu près le fameux tableau de Van der Helz : *le Repas de la garde civique.*

CHŒUR.

Verse en nos âmes le courage,
Amour de la noble cité,
Et que chacun de nous s'engage
A mourir pour toi, Liberté !

En l'honneur des vieilles franchises
Jadis conquises
Par nos aïeux,
Chantons l'hymne qui met sa flamme
Et dans notre âme
Et dans nos yeux.

AMBROS.

Voici mon meilleur vin, mes hôtes.
Voici ma bière et mon skidam.
Levons tous nos verres à côtes
En l'honneur du libre Amsterdam.

LE BOURGMESTRE.

Puisqu'au mépris de l'ancien privilège
Guillaume Deux vient avec du canon
Et sous nos murs ose mettre le siège,
Céderons-nous à la force?

LE CHŒUR.

Non, non!

HENDRICK.

Bons officiers de la garde civique,
Dans le péril qui nous presse aujourd'hui,
Vous avez pris l'arquebuse et la pique;
Saurez-vous bien vous en servir?

LE CHŒUR.

Oui, oui !

LE BOURGMESTRE et HENDRICK.

C'est dit. Tout Amsterdam se range
Sous la bannière de la loi.
Oui, nous résisterons à Guillaume d'Orange,
C'est notre stathouder, ce n'est pas notre roi.

HENDRICK.

D'ailleurs, n'avons-nous pas l'intrépide corsaire
Que voici, — Maître Ambros, vainqueur dans cent combats ?
C'est le chef acclamé, le héros populaire ;
Il fera de vous des soldats.

AMBROS.

Autant que moi vous saurez être utile,
Noble Hendrick... Je vous vis à l'œuvre et m'en souviens.
Jamais on ne prendra la ville
Qui compte tant de fiers et vaillants citoyens.
Et, si nous étions près de succomber quand même
Sous les assauts du stathouder,
Il resterait encor la ressource suprême :
Rompre la digue, inonder le polder !

CHŒUR.

Rompre la digue, inonder le polder !

AMBROS.

Comptez sur moi : la nuit, je veille,
Quand Nassau croit tout endormi,
Au fort du vieux moulin d'où l'on suit à merveille
Les mouvements de l'ennemi.
— Pour que la digue soit ouverte,
Il suffit, à la moindre alerte,
Que l'on hisse au mât du signal
Un fanal...
Et, comme l'ouragan dissipe la fumée,
La mer emporte au loin Guillaume et son armée!
— Donc, rien à redouter, sauf une trahison...

CHŒUR.

Une trahison ?...

ANTON, à part.

Quoi ! Saurait-il ?...

AMBROS.

De ce siège
Beaucoup de gens dans le peuple sont las,
Qui, sans souci du privilège,
Pour le stathouder font des vœux tout bas.

ANTON.

Méchants bruits! Vaines craintes!

AMBROS.

Pas si vaines, car il paraît
Qu'on entend répéter ces plaintes
Dans plus d'un cabaret.
— N'est-ce pas, Adrian?

ADRIAN.

Oui, la chose est certaine.

ANTON.

Quoi! vous vous fiez, capitaine,
Aux rapports de ce garnement?

AMBROS.

Certes, car jamais il ne ment.

ADRIAN.

Attrape, Anton!...

HENDRICK.

Ainsi, sur trop de confiance,
Messieurs, ne nous endormons pas;
Redoublons tous de vigilance;
Observons de près nos soldats.

LE BOURGMESTRE.

Afin de cacher notre inquiétude,
Nous avons décidé que, comme d'habitude,

La kermesse aurait lieu. — Dans une heure, au plus ta
L'épée au poing, clairons en tête,
Pour le montrer au peuple et pour ouvrir la fête,
Nous reviendrons ici chercher notre étendard.

AMBROS.

Oui, montrons le drapeau !.. L'idée est fière et sage,
Monsieur le Bourgmestre... — Oui, tous les mécontents
Retrouveront à son passage
L'âme de la Patrie entre ses plis flottants !

CHŒUR.

Verse en nos âmes le courage,
Amour de la noble Cité !
Et que chacun de nous s'engage
A mourir pour toi, Liberté !
En l'honneur des vieilles franchises
Jadis conquises
Par nos aïeux,
Chantons l'hymne qui met sa flamme
Et dans notre âme
Et dans nos yeux !

Tous sortent, à l'exception d'Ambros, du Bourgmestre et d'Adrian.

SCÈNE II

AMBROS, LE BOURGMESTRE, ADRIAN,
puis les MOUSSES.

AMBROS, à Adrian.

Nella va revenir; il faut que rien ne traîne.
Fais vite enlever tout ceci.

LE BOURGMESTRE, à Ambros, avec malice.

Il paraît, mon cher capitaine,
Que vous n'êtes plus seul ici!

Ils se dirigent vers le fond de la scène.

ADRIAN, appelant.

A la rescousse, l'équipage!

LES MOUSSES, accourant.

Hoï ho! Hoï ho!
Voici le vent, bon matelot!

ADRIAN.

Enlevez cette table, et point tant de tapage!

LES MOUSSES.

Hoï ho ! Hoï ho !

LE BOURGMESTRE, à Ambros.

Et cette noble demoiselle,
Qui donc est-elle ?

AMBROS.

L'unique enfant de mon pauvre amiral,
Du bienfaiteur sous qui j'ai gagné tous mes grades
Et qui, frappé de deux arquebusades,
Mourut entre mes bras dans ce combat fatal.

LE BOURGMESTRE.

La plus noble héritière
De tous les Pays-Bas !
Peste ! Ambros, je ne vous plains pas,
Puisque tels sont pour vous les hasards de la guerre !

AMBROS, d'un ton pénétré.

Cette enfant-là, c'est un dépôt sacré
Qu'en de plus dignes mains un jour je remettrai...
A son sujet pas de plaisanterie,
Je vous en prie.

— Orpheline, Nella vivait aux environs
D'Amsterdam, seule avec une vieille suivante.
La duègne soudain, prise d'épouvante,
S'enfuit au premier appel des clairons...
C'est alors que Nella vint demander asile
A l'ami de son père et, bravant le danger,
Comme nous voulut partager
Le sort de la ville.

LE BOURGMESTRE, vidant un dernier verre.

Une patriote, vraiment !...
Présentez-lui mon humble compliment.

Ils sortent.

SCÈNE III

NELLA, seule. Elle entre en chantant.

Range à serrer la misaine !
Le flot nous entraîne,
Le vent est cruel.
Pare à carguer la grand'voile !
Pas une étoile
Dans le ciel !

Ah! depuis qu'il a levé l'ancre,
Le trois-mâts de mon doux ami,
Le ciel est noir comme de l'encre
Et le vent toujours a gémi;
Et sur la grève où dans la brume
La lame à grands coups furieux,
Jette à mes pieds sa blanche écume,
Je l'attends, la main sur les yeux.

Range à serrer la misaine!
Le flot nous entraîne,
Le vent est cruel.
Pare à carguer la grand'voile!
Pas une étoile
Dans le ciel!..

Mais l'Océan couvert de bave,
Du navire où sont mes amours
Ne m'ayant pas rendu d'épave,
Mon espoir persiste toujours;
Et j'attendrai, dans la tempête
Et sous le vol des goëlands,
Quand même le vent sur ma tête,
Ferait flotter des cheveux blancs!

A la fin de la chanson, Ambros est entré et s'est arrêté à la porte du fond. Il écoute, rêveur, attendri.

SCÈNE IV

NELLA, AMBROS, puis ADRIAN.

NELLA.

Vous, Ambros !

AMBROS.

J'écoutais ce vieux chant de marin.

NELLA.

Oui, c'est à bord du vaisseau de mon père
Que l'on m'apprit ce triste et doux refrain.
Il ne vous déplaît pas, j'espère ?

AMBROS.

Tout ce qui vient de vous me plaît.

NELLA.

Un compliment !

AMBROS.

Non, la vérité seulement.

NELLA.

Votre amitié, bon Ambros, m'est si chère,
Et je suis près de vous si libre et sans souci,
Que je ne me sens pas en ces lieux étrangère
Et qu'il me semble avoir vécu toujours ainsi.

AMBROS.

Hélas ! un souci me pénètre !
Ces jours trop doux auront un lendemain amer.
Vous quitterez ce toit... bientôt peut-être,
Et seul, et pour longtemps je reprendrai la mer.

Vous partirez, gentille hôtesse,
Et, près du foyer déserté,
Dès le lendemain, la tristesse
Viendra s'asseoir à mon côté.
Ce logis où sur toutes choses
Votre charme plane aujourd'hui,
Ce sera le jardin sans roses,
Le nid d'où l'oiseau s'est enfui;
Et reparti sur mon navire,
Le cœur plein de regrets, souvent,
J'entendrai votre joyeux rire
Passer dans la plainte du vent.

NELLA.

Non, Ambros, si de vivre ensemble
Nous devons perdre la douceur,
Nous serons toujours, il me semble,
Ainsi que le frère et la sœur.
Vous vous direz dans vos voyages
Que sur l'immensité des eaux
Nos souvenirs, légers messages,
Se croisent comme des oiseaux.
Donc, tandis qu'en votre demeure
Peuvent battre nos cœurs amis,
Vivons au caprice de l'heure
Et goûtons le bonheur permis.

AMBROS.

ENSEMBLE.

Ah! mon âme est tout enivrée,
Nul charme au vôtre n'est pareil;
Et chez moi vous êtes entrée
Ainsi qu'un rayon de soleil.

NELLA.

Pour mon cœur elle a trop de charme,
L'amitié qui vient nous unir,
Car je sens perler une larme
En songeant qu'elle peut finir.

ADRIAN.

Pardon...

NELLA, se retournant.

C'est Adrian.

AMBROS.

Eh bien ?

ADRIAN.

Le capitaine Hendrick désire
Quelques minutes d'entretien.

NELLA, à Ambros.

Permettez que je me retire.

AMBROS, à Nella.

Rien qu'un moment.

A Adrian.

Je vais le recevoir.

NELLA.

Au revoir !

Elle sort. Adrian introduit Hendrick.

SCÈNE V

AMBROS, HENDRICK.

HENDRICK.

Cher Ambros, je vous viens demander assistance.

AMBROS.

Sans hésiter je la promets :
Il me souvient du jour qui dans mon existence
M'a fait votre obligé, noble Hendrick, pour jamais.

HENDRICK.

Eh bien, j'aime Nella.

AMBROS, portant la main à son cœur.

Ciel !

HENDRICK.

Et ma juste envie
Est d'unir ma vie à sa vie.

— On admire, dans le trésor
Qu'ont formé jadis mes ancêtres,
Leurs fameux tableaux de vieux maîtres,
Leurs tulipes de pourpre et d'or...
Que Nella vienne et qu'elle pare
L'antique maison des aïeux,
Ce serait une fleur plus rare,
Un chef-d'œuvre plus précieux.

AMBROS, à part.

C'est vrai, pourtant, c'est là sa place.
Mais d'où vient que mon cœur se glace?

HENDRICK.

Aidez-moi, car je veux devenir son époux.

AMBROS.

Quoi! vous l'aimez, vraiment?

HENDRICK.

Elle est si belle!
Et pour ne pas sentir quel charme émane d'elle,
Il faut être, mon brave, un marin tel que vous!
— Comme ce pêcheur de la Chine,
Vous aviez une perle fine,
De sa valeur insouciant...

Moi, j'en veux faire ma parure
Et la mettre dans la monture
Où brillerait son orient.
— Donc, vous appuierez ma demande
Pour que j'obtienne un bon accueil.

AMBROS.

Je le ferai, car tout me le commande...
Je suis à vous.

A part.

Il a moins d'amour que d'orgueil !

A Hendrick.

Parlez-lui donc d'abord.

HENDRICK.

Quand cela ?

AMBROS.

Tout de suite.
Elle est au jardin, à deux pas.

HENDRICK.

J'y vais, mais si son cœur hésite,
Mon cher Ambros, ne m'abandonnez pas.

Il sort à droite.

SCÈNE VI

AMBROS, seul.

Mes yeux se sont ouverts... Je l'aimais... ô folie!
Cet Hendrick a raison, se peut-il que j'oublie!
Je ne suis qu'un grossier matelot parvenu...
Je ne dois pas l'aimer, et cependant je l'aime,
Et je sens au fond de moi-même
Un tourment inconnu.

Triste amour qui n'oses
Subir son regard,
Meurs comme les roses
Écloses
Trop tard!
A quoi donc rêvais-je?
Voici le douloureux réveil!
Mon espoir fond comme la neige
Au soleil!

En moi l'espérance folle
A pu fleurir à demi...
Cette illusion s'envole;
Réveillons-nous, j'ai dormi!

Triste amour qui n'oses
Subir son regard,
Meurs comme les roses
Écloses
Trop tard!
A quoi donc rêvais-je?
Voici le douloureux réveil!
Mon espoir fond comme la neige
Au soleil!

SCÈNE VII

AMBROS, HENDRICK, NELLA.

AMBROS.

C'est elle! Cachons-lui le trouble de mon âme.

NELLA.

Je vous amène Hendrick; il m'a fait ses aveux.

AMBROS.

Eh bien! consentez-vous à devenir sa femme?

NELLA.

Cher Ambros, avant tout je veux
Demander votre avis comme celui d'un frère.

HENDRICK, à Nella.

Ambros, je vous l'ai dit, approuve cet hymen.

AMBROS, désignant Hendrick.

Oui, je le crois digne de votre main.

NELLA, à part.

Je veux savoir s'il est sincère.

A Hendrick.

Hendrick, pour le choix d'un époux
Je me sens le cœur plein de doute.
Si vous voulez qu'on vous écoute,
Dites-lui de parler pour vous.

AMBROS, à part.

Ah! cette épreuve est trop cruelle,
Et cet ordre est trop inhumain!

HENDRICK.

Plaidez donc ma cause auprès d'elle;
Mon bonheur est dans votre main.

ENSEMBLE.

NELLA.

Allons, plaidez pour le timide,
Trouvez le mot qui me décide
A l'agréer pour mon époux.
Ami bien chér, ami fidèle,
Voici ma main, disposez d'elle;
Mon avenir dépend de vous.

HENDRICK.

Allons, plaidez pour le timide,
Trouvez le mot qui la décide
A m'agréer pour son époux.
Prenez sa main, disposez d'elle.
Ami bien cher, ami fidèle,
Mon avenir dépend de vous.

AMBROS.

Quel secret sentiment la guide?
Prétendre que je la décide
A prendre Hendrick pour son époux!...
Non, cette épreuve est trop cruelle!
Et la coquette voudrait-elle
Me rendre ainsi le cœur jaloux?

NELLA.

Parlez, Ambros, je vous en prie!
Et si vous croyez qu'avec lui
Il convient que je me marie,
Dites oui, dites oui.
Si votre amitié généreuse
Redoute qu'en prenant son nom,
Un jour, je ne sois pas heureuse,
Dites non, dites non.
En vous seul je me confie,
En votre avis seul j'ai foi.
Disposez donc de ma vie,
Ami, disposez de moi!

AMBROS, brusquement.

Jamais! Dispensez-m'en.

NELLA, à part.

Pourquoi?

ENSEMBLE.

HENDRICK.

Pourquoi ne pas le dire,
Ce mot que je désire,
Ce mot qui sera mon arrêt?

NELLA.

A ce discours si tendre
Il ne veut rien comprendre.
Quel accueil mon cœur lui ferait!

AMBROS.

Ne crois pas qu'elle t'aime
Car tu devrais quand même,
Pauvre Ambros, garder ton secret!

HENDRICK, à Nella.

Et que décidez-vous?

NELLA.

D'aller à la kermesse,
De vous revoir, Hendrick, et de vous juger mieux.
Puis, s'il me plaît, alors, de vous faire promesse
De céder à vos vœux.

ENSEMBLE.

HENDRICK.

Enfin, aujourd'hui même,
J'espère bien savoir
Si la chère enfant m'aime,
Et je brûle d'espoir.

NELLA.

Je suis sûre qu'il m'aime,
Je garde mon espoir,
Mais de sa bouche même
Je prétends le savoir.

AMBROS.

Ne crois pas qu'elle t'aime,
Étouffe ton espoir;
Et jusqu'au bout, quand même,
Ambros, fais ton devoir!

DEUXIÈME TABLEAU

Le Dam (place de l'Hôtel-de-Ville). A gauche, la maison d'Ambros; au fond, l'Hôtel de Ville avec une porte monumentale à laquelle on accède par un large escalier de pierre. A droite, au premier plan, le chevet d'une église; au second plan, un porche voûté attenant à l'Hôtel de Ville.

SCÈNE UNIQUE

LES CORPORATIONS, LA GARDE CIVIQUE, LA FOULE, CHŒUR INVISIBLE D'ENFANTS DANS L'ÉGLISE, puis TOUS LES PERSONNAGES DU PREMIER TABLEAU.

CHŒUR sur la scène.

Guerre à Nassau,
Sans trêve!
Hors du fourreau
Le glaive!

CHŒUR dans l'église.

« O Seigneur! dans les combats
Mets nos ennemis à bas,
Et leurs chefs et leurs soldats! »

Orgue.

VOIX dans la foule.

Écoutez ! dans ce temple on prie
Pour le salut de la Patrie.

CHŒUR dans l'église.

« Si ta droite nous défend,
Ils seront, ô Dieu vivant!
Comme la poussière au vent ! »

Orgue.

CHŒUR sur la scène.

Soutiens nos cœurs dans les alarmes !
Conduis nos pas dans le danger,
Et, pour confondre l'étranger,
Bénis nos drapeaux et nos armes !

La porte de l'Hôtel-de-Ville s'ouvre; un officier paraît et lève son épée. Sonnerie de trompettes. Le porte-drapeau paraît à son tour, suivi du bourgmestre, de Nella, d'Hendrick, d'Adrian et des officiers de la garde civique, qui s'échelonnent sur les marches et au bas de l'escalier. Ambros se détache du groupe, en haut des marches.

VOIX dans la foule.

Ambros ! — Le voici ! le voici !
— Qu'il parle ! — Vive Ambros !...

AMBROS.

Mes chers amis, merci!

Il fait un signe, les cris cessent.

Je sais mal m'exprimer, mais dans mon âme vibre
L'amour de la cité que je veux grande et libre,
Et ma parole ira de mon cœur à vos cœurs!

LA FOULE.

Vive Ambros!

AMBROS.

Le Nassau redouble ses rigueurs :
Nos vaisseaux arrêtés, nos régents pris au piège,
Nos échevins punis ainsi que des félons,
Voilà ses hauts faits, — et j'abrège!

LA FOULE.

Guerre! guerre!

AMBROS.

Ainsi donc, à soutenir un siège
Vous voulez persister?

LA FOULE.

Oui, oui, nous le voulons!

AMBROS.

Mes amis, nous avons, pour défendre nos portes,
Des bras forts, mais il faut aussi des âmes fortes :
Oui, citoyens, il faut savoir,
Quoi qu'il en coûte, à ce moment suprême,
Oublier tout : fortune, amis et parents même,
— Plus encor... la femme qu'on aime, —
Oublier tout pour le Devoir !
Maintenant, si quelqu'un hésite, qu'il s'en aille !
Il en est temps encor...

HENDRICK, puis LE CHŒUR.

Non, nul ne partira !
Non, la veille de la bataille
Personne ne désertera !

LE BOURGMESTRE.

Songez-y : pour longtemps ce siège en ses entraves
Vous tiendra prisonniers...

HENDRICK.

Soit, mais non pas esclaves !

AMBROS.

Ils seront sans pitié...

HENDRICK.

Nous serons sans effroi.

LE BOURGMESTRE.

Ils sont nombreux...

HENDRICK.

Nous sommes braves!

AMBROS.

Ils ont la force...

HENDRICK.

Nous, la foi!

LE CHŒUR.

Personne ici ne tremble;
Nos cœurs battent ensemble
Sitôt ce cri jeté :
Patrie et Liberté!

AMBROS, s'avançant avec enthousiasme sur le devant de la scène.

Vois tes enfants, noble Patrie,
Pour ton salut prêts à mourir!
O Liberté! prends notre vie!

Nous sommes fiers de te l'offrir.
Que ton règne par nous puisse à jamais fleurir!

HENDRICK.

Comme nos armes sont trempées,
Trempe nos cœurs!
Mets un éclair à nos épées!
Fais-nous vainqueurs!

LE BOURGMESTRE, puis HENDRICK et AMBROS.

O cité! pour ta délivrance
Tu vois tes fils prêts à la mort;
Et si, malgré notre espérance,
L'oppresseur était le plus fort,
Tu nous verrais, pour qu'il périsse
Mieux que par la poudre et le fer,
Rendre à la mer libératrice
Le vieux sol conquis sur la mer!

NELLA, se détachant d'un groupe, une écharpe de soie à la main et s'approchant du drapeau.

A ce drapeau, qui dans la fête
Va briller au milieu des fleurs,
Chers amis, souffrez que je mette
Cette écharpe brodée à nos fières couleurs.

Mon père la portait à plus d'une victoire...
Quand la bataille reprendra,
Qu'elle vous soit encore un présage de gloire!
L'ennemi la reconnaîtra.

Le porte-drapeau incline l'étendard; Nella noue son écharpe à l'extrémité de la hampe.

LE CHŒUR.

Que de courage!
Que de beauté!
Que de fierté
Sur son visage!

NELLA, bas à Ambros.

Je suis fière de vous... fière, de tout mon cœur!

AMBROS, qui feint de n'avoir pas entendu.

Partons! et qu'un défi moqueur
Aille mettre Orange en colère!
Que le vieux refrain populaire
Par nous tous soit repris en chœur!

LE CHŒUR.

Vois tes enfants, noble Patrie,
Pour ton salut prêts à mourir!

O Liberté! prends notre vie!
Nous sommes fiers de te l'offrir.
Que ton règne par nous puisse à jamais fleurir!
Par nos pères, les Gueux sublimes,
L'Espagnol jadis fut vaincu...
Apprends, Nassau qui nous opprimes,
Que leurs enfants n'ont pas déchu;
Que, lorsqu'il s'agit de défendre
Le droit ou l'honneur menacé,
Nous trouvons encor sous la cendre
La flamme de leur grand passé!

On lève le drapeau. L'enthousiasme de la foule est à son comble. Tous les carillons de la ville entrent en branle.

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Le jardin, chez Ambros.

Au fond, un mur percé d'une porte. A droite, la maison, dont la porte surélevée de quelques marches et la fenêtre, ornée de fleurs, font face au public. Massifs d'arbustes, parterre de tulipes. A gauche, une table et un siège.

SCÈNE PREMIÈRE

NELLA, seule.

Maintenant, j'en suis sûre, oui, c'est Ambros que j'aime,
C'est le marin rude et loyal.
Mais pourquoi semble-t-il lui-même
Me pousser dans les bras d'Hendrick, de son rival?
En croyant qu'il m'aimait, me serais-je abusée?
Ah! dès ce soir
Je veux savoir
Quelle est d'Ambros la secrète pensée.

J'ai deux amoureux :
L'un parle, mais l'autre est silencieux;
Et c'est celui-ci que j'aime le mieux
Et par qui je me sens chérie.
J'ai deux amoureux :
L'un parle, mais l'autre est silencieux;
Et c'est celui-ci dont je veux,
A force de tendresse et de coquetterie,
Recevoir enfin les aveux.

Ah ! que mon cher secret me pèse !
Ils vont venir, mes deux
Amoureux;
Mais il n'en est qu'un qui me plaise.
Ah ! pourquoi faut-il aujourd'hui
Que celui que j'aime, celui
Qui pourrait m'obtenir par un seul mot, se taise?

— J'ai deux amoureux :
L'un parle, mais l'autre est silencieux;
Et c'est de celui-ci que je me sens chérie,
De celui-ci seul que je veux,
Par tendresse ou coquetterie,
Recevoir les aveux.

Ambros entre.

SCÈNE II

NELLA, AMBROS.

NELLA.

C'est lui !... Toujours son front est chargé de tristesse.

AMBROS.

Encore ici? L'on vous attend.
Hendrick est à la kermesse
Le cœur palpitant.

NELLA.

Toujours Hendrick ! Pour lui que vous montrez de zèle !
Vous voulez donc qu'il me plaise?

AMBROS.

Jamais !
— Pourquoi vous a-t-il vue et vous trouve-t-il belle !...
Hendrick !... Par instants je le hais !

NELLA.

Vous êtes donc jaloux, Ambros?

AMBROS.

Quelle pensée!

NELLA.

Vous l'avez presque dit...

AMBROS.

Je n'ai pas dit cela!
Et, quand j'aurais rêvé cette chose insensée,
L'ancien gabier ne peut être aimé de Nella.

NELLA.

Qu'importe le passé! — C'est le présent qu'on aime.
Nella garde un espoir vainement réprimé :
Ambros est à ses yeux la bonté, l'honneur même;
Personne plus que lui n'est digne d'être aimé!
Parlez! — Rien d'un ami ne peut être une offense.
Que craignez-vous de moi, pour que vous vous taisiez?
Ce que vous me direz, mon cœur le sait d'avance;
Et pourtant, j'ai besoin que vous me le disiez!

AMBROS.

Eh bien! je n'ai plus de courage!
C'en est fait, l'amour est vainqueur,
Et l'aveu, fort comme un orage,
Aux lèvres me monte du cœur!

Oui, dans ma fierté farouche,
J'ai lutté longtemps, éperdu...
Mais il veut sortir de ma bouche
Le mot trop longtemps suspendu !

NELLA.

Il va donc sortir de sa bouche
Le mot si longtemps attendu !
O triomphe ! en tout mon être
O rayon qui pénètre !
Il m'aimait ! je le savais !
Il m'aimait, celui que j'aimais !

ENSEMBLE.

NELLA.

Comme une fleur sous la rosée,
Après les ombres de la nuit,
Soudain mon âme à son aveu s'épanouit.

AMBROS.

O suprême délice ! ineffable pensée !
Désormais c'est fini des tempêtes du sort :
Le voyage s'achève, et l'amour est le port !

NELLA.

Quand mon père rentrait des batailles navales,
Avec le peuple entier j'allais le recevoir;

Et l'escadre lançait des salves triomphales,
Et les drapeaux flottaient sur la pourpre du soir.
Eh bien, ces beaux retours dans la poudre et la flamme
Ces vaisseaux pavoisés, mon père triomphant,
N'ont pas mis plus de joie en mon âme d'enfant
Que cet instant si doux qui me fait votre femme !

AMBROS.

C'est donc vrai !

NELLA.

Cher Ambros, nous ne nous trompions pa
Tous deux nous attendions ce même aveu suprême...
Donc, redisons tout haut ce qui chantait tout bas :
Je me donne à vous, je vous aime!

AMBROS.

Je me donne à vous, je vous aime!

ENSEMBLE.

NELLA.

Ce mot qui fait s'ouvrir les cieux,
Je veux, je veux l'entendre encore !

AMBROS.

Je vous aime, je vous adore !
Et tout mon ciel est dans vos yeux!

NELLA.

Ce soir, avant que l'heure au danger vous appelle,
Afin que par le ciel nos vœux soient exaucés,
Allons ensemble à la chapelle
Échanger devant Dieu l'anneau des fiancés.

AMBROS.

J'y serai, j'y serai!

Il accompagne Nella jusqu'à la porte de la maison, où elle entre; puis, se retournant, il aperçoit Hendrick qui vient d'ouvrir la porte du jardin.

SCÈNE III

AMBROS, HENDRICK.

AMBROS, à part.

Hendrick!

HENDRICK.

Dans les bras l'un de l'autre!
Quelle trahison est la vôtre?
Et tout à l'heure, ici, que me promettiez-vous?

AMBROS.

Ai-je vraiment promis?... Nella, d'une parole,
Vient d'effacer cette promesse folle,
Car je l'aime, elle m'aime — et nous serons époux.

HENDRICK.

Vous, son époux!... Et quel mari pour elle!
Un grossier matelot sans fortune et sans nom!

AMBROS.

Vous cherchez donc une querelle?
Soit, nous allons nous battre...

Il tire son épée.

HENDRICK.

Non!
Aujourd'hui notre sang n'est dû qu'à la Patrie.
Puis, rappelez-vous, malheureux!
Vous me devez l'honneur et peut-être la vie...

AMBROS, accablé.

C'est vrai!... Quel souvenir affreux!

Il jette son épée.

HENDRICK.

Rappelez-vous la nuit d'orgie!
Ayant déjà perdu votre part de butin,
A la table de vin rougie
Vous perdiez, vous perdiez encor, jusqu'au matin!
C'étaient la ruine et la honte...
Pour mourir vous teniez le pistolet levé...
Qui donc, sans vous demander compte,
A tout payé? Qui donc, Ambros, vous a sauvé?

AMBROS.

Vous! Vous! c'est vrai... J'étais ingrat, perfide même...
Mon passé, le voilà!
Oui, que votre désir soit mon arrêt suprême :
Je renonce à Nella!
Et si son jeune cœur un instant put s'éprendre,
Je veux
Contre elle-même la défendre
Et lui rendre son cœur en dessillant ses yeux.

HENDRICK.

Oui, rendez-lui son cœur en dessillant ses yeux!

ENSEMBLE.

AMBROS.

Châtiment qui m'accable !
Souvenir implacable
Que je croyais chassé !
Voici que le passé
Se dresse, inexorable,
Et rien n'est effacé !

HENDRICK.

Doux espoir qui m'enflamme !
Je l'attends, je l'attends ce moment bienheureux
Où va s'ouvrir son âme,
Où vont s'ouvrir ses yeux !

AMBROS, à part.

Il le faut !... Lui parler ? Non pas, je ferai mieux :
Redevenir, une heure, en sa présence,
Le matelot brutal et querelleur...
Le voilà, le moyen ! Inspire-lui l'horreur,
Ambros ! que ton amour lui paraisse une offense,
Et le sien une erreur !

HENDRICK.

Puis-je compter sur vous, Ambros ?

AMBROS.

Je me résigne !
D'un pareil amour je n'étais pas digne,
Et cette fois, vous allez voir
Que je saurai payer mes dettes. A ce soir !

HENDRICK.

A ce soir !

LA VOIX DE NELLA, chantant dans la coulisse.

« Et j'attendrai dans la tempête
Et sous le vol des goëlands,
Quand même le vent sur ma tête
Ferait flotter des cheveux blancs ! »

A cette voix, Hendrick, qui s'était dirigé vers le fond pour sortir, s'arrête sur le seuil de la porte et écoute avec ravissement. Ambros, accoudé à la table, relève la tête, les yeux pleins de larmes. La toile tombe.

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

LE DAM, comme au deuxième tableau, mais pavoisé pour la kermesse.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTON, LES CHŒURS, LA DANSE.

Au lever du rideau, la fête est dans toute son animation. Scènes et danses populaires des tableaux de Van Ostade; buveurs attablés, la pipe au chapeau; bourgeois et bourgeoises endimanchés; soldats de la garde civique; marchands et marchandes circulant parmi les groupes.

CHŒUR DES HOMMES.

Voici la kermesse,
C'est jour d'allégresse!
Déposons fusils et drapeaux.
Mettez, fillettes blanches,
Vos habits des dimanches
Et vous, garçons, faites-vous beaux.
Les tables sont dressées,
Les danses commencées,
La bière écume dans les pots.

CHŒUR DES FEMMES.

On respire une odeur de fête;
L'auberge allume ses fourneaux
Et, monté sur quatre tonneaux,
L'orchestre prélude et s'apprête;
Et nos bons amis,
Farauds et bien mis,
Nous attendent sous la tonnelle;
Ils nous feront
Danser en rond
Et gaîment nous embrasseront
A la ritournelle.

PREMIER CORYPHÉE.

Entendez-vous les violons?
Allons voir qui s'approche, — allons!

DEUXIÈME CORYPHÉE.

Ce sont les poissonnières.

CHŒUR DES POISSONNIÈRES, qui entrent, précédées de deux violoneux.

Oui-da! les poissonnières!
Vous nous reconnaissez,

Car nos belles manières
Vous le disent assez.
Achetez-nous de l'anguille,
Du saumon couleur de chair
Ou du hareng qui frétille;
Ce n'est pas cher.
Mais aujourd'hui les pratiques
Peuvent passer leur chemin,
Car nous fermons nos boutiques
Jusqu'à demain.

SCÈNE II

LES MÊMES, ADRIAN, LES MOUSSES.

Adrian et les mousses entrent en courant et en chantant à tue-tête ; ils prennent d'assaut les tables de droite où, parmi les buveurs, est assis Anton.

ADRIAN et LES MOUSSES.

Hoï ho! hoï ho!
Voici le vent, bon matelot!

ANTON, avec mauvaise humeur.

Passez votre chemin, les mousses!

ADRIAN.

Nous voulons notre place ici.

ANTON.

Pourquoi faire ?

ADRIAN.

Pour boire aussi :
Nous avons soif autant que toi qui nous repousses !

ANTON.

Tu veux boire, et tu n'as pas d'argent, polisson !

ADRIAN.

Je paierai mon écot avec une chanson.

CHŒUR.

Oui, qu'il nous chante une chanson !

ADRIAN monte sur un escabeau et fait un signe à ses petits camarades qui se groupent autour de lui pour chanter le refrain.

I

A l'heure vermeille
Du soleil levant,
Voici que s'éveille
Le moulin à vent.

Du haut de la digue
On voit dans les blés
Tourner sans fatigue
Ses longs bras ailés.

LES MOUSSES.

Tourne, tourne, mon moulin,
Tes blanches ailes de lin !

ADRIAN.

II

Debout la première
Au chant des oiseaux,
Déjà la meunière
Tourne ses fuseaux.
Le rouet qui tremble
Et le moulin noir
Bourdonnent ensemble
Du matin au soir.

LES MOUSSES.

Tourne, tourne, mon moulin,
Tes blanches ailes de lin !

CHŒUR GÉNÉRAL.

Bravo ! Bravo !

ADRIAN, montrant le visage renfrogné d'Anton.

Messieurs, voyez ce compagnon !
Quel air grognon !
Quel air maussade !

CHŒUR.

Anton !

ANTON, d'un ton bourru.

Quoi donc ?

ADRIAN.

En vérité,
Lui seul, je crois, n'a pas goûté,
N'a pas applaudi ma ballade !

ANTON.

C'est vrai, parbleu ! je suis maussade,
Je n'ai pas le cœur aux chansons !

CHŒUR.

Pourquoi ? Pourquoi ?

ANTON.

J'ai mes raisons.
Et je proclame
Que plus d'un parmi vous, dans le fond de son âme,
Pense tout bas ce que je dis tout haut.

CHŒUR.

Parle donc ! Il le faut !

ANTON.

Eh bien ! ce long siège nous lasse,
Nous, les petits marchands, notre commerce est mort.
Nous sommes ruinés.

PREMIER DEMI-CHŒUR (BOURGEOIS).

C'est faux !

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR (ORANGISTES).

Il n'a pas tort.

ANTON.

Mieux vaudrait que Nassau fût entré dans la place.

LES ORANGISTES.

Oui, oui !

LES BOURGEOIS.

C'est une trahison !

LES ORANGISTES.

Il a raison ! Il a raison !

LES BOURGEOIS.

Qu'importe ! Qu'importe !
Malgré les mécontents,
Guillaume attendra longtemps
A la porte.

ENSEMBLE.

LES ORANGISTES.

Nous sommes las ! Nous sommes las !

LES BOURGEOIS.

Il n'entrera pas ! Il n'entrera pas !

Peu à peu, les buveurs ont formé deux camps.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE BOURGMESTRE.

LE BOURGMESTRE.

Holà ! je crois qu'on se querelle !
Personne ici ne songe à trahir la cité ;
Tous nous saurions mourir pour elle,
Mais nous n'en sommes pas à cette extrémité.
Guillaume nous entend : buvons à sa santé !

ENSEMBLE.

LES BOURGEOIS, gaîment.

Buvons, buvons à sa santé !

LES ORANGISTES, d'un air de défi.

Oui, nous buvons à sa santé !

Le bourgmestre et les bourgeois s'éloignent. Adrian sort derrière eux, après s'être retourné plusieurs fois vers Anton avec défiance. La foule se disperse. Bientôt les orangistes et Anton restent seuls en scène.

SCÈNE IV

ANTON.

Vous voyez, la moitié du peuple est avec vous.
Mais à présent, camarades,
Assez de discours ! assez de bravades !
Le moment d'agir est venu pour nous.
— Vous savez qu'aussitôt la kermesse finie,
Ce soir, au Vieux-Moulin, c'est notre compagnie
Qui prend la garde... Eh bien, si nous sommes d'accord,
Nous pouvons réduire au silence
Ces bourgeois gonflés d'insolence,
J'en connais le moyen...

CHŒUR.

Lequel ?...

ANTON.

Livrer le fort !

CHŒUR.

Oui ! oui ! livrons le fort.

ANTON.

Écoutez : — tout d'abord on entoure, on désarme
Le capitaine Hendrick. — Pour qu'un signal d'alarme
Ne puisse être allumé,
En arrivant au poste Ambros est enfermé.
Puis, comme avec Nassau je suis d'intelligence,
Je le fais prévenir en toute diligence
Et, sans danger pour nous, sans risques à courir,
Il vient et dans la ville entre sans coup férir.

Quelques groupes, parmi lesquels est Ambros, reparaissent sur la place. Anton fait signe à ses complices de ne point parler, et il observe; la foule rentre peu à peu en scène.

SCÈNE V

AMBROS, ANTON, LES CHŒURS.

AMBROS, à part, sur le devant de la scène.

Oui, contre elle-même, il faut la défendre !
Oui, son cœur, je dois le lui rendre !...
Nella dans un instant va passer par ici...

Apercevant Anton et les soldats attablés.

Provoquons ces buveurs... Le moyen, le voici !

ANTON, aux orangistes, montrant Ambros.

Seul! mes amis, sans plus attendre,
Si dès à présent nous pouvions
Nous emparer de lui!... Comment s'y prendre?
Le griser?... Essayons!

LES ORANGISTES.

Essayons!

AMBROS, à part, sans avoir rien entendu.

C'est encor le plus sûr...

ANTON, l'abordant et lui frappant sur l'épaule.

On prétend que naguère
Vous étiez grand buveur.

AMBROS.

Oui-da!

ANTON.

Mais, converti,
Vous n'êtes plus, dit-on, qu'un buveur d'eau vulgaire!
Est-ce vrai?

AMBROS.

Non, morbleu ! l'on vous en a menti !
Si vous croyez à cette sotte histoire,
Je vais vous détromper... A boire !

Il frappe du poing la table. Le cabaretier et ses servantes apportent des pots. Il boit.

AMBROS.

Mes amis, je n'ai pas en vain
Navigué vingt ans par le monde;
Je connais l'ivresse du vin,
Du gin et de la bière blonde.
D'abord, je n'ai que du mépris
Pour le genièvre d'Angleterre,
Car il vous rend, quand on est gris,
Triste à porter le diable en terre.
La bière est moins rude au palais;
L'ivresse en est lourde, — et je l'aime...
— J'en ai bu de bonne à Calais;
J'en ai bu de meilleure à Brême.
Quand on veut s'emplir de soleil,
De chansons, d'amour, d'espérance,
Il faut boire un flacon vermeil
Du vieux vin des vignes de France...

Mais pour un bourgeois d'Amsterdam,
Rien ne vaut encor le skidam !

CHŒUR.

Non, pour un bourgeois d'Amsterdam
Rien ne vaut encor le skidam !

SCÈNE VI

LES MÊMES, NELLA, en vêtements de fête.

Au moment où Nella paraît, Ambros l'aperçoit ; sa gorge se serre, le verre s'arrête à ses lèvres. Nella s'avance de son côté, sans le voir.

AMBROS, à part.

Du courage ! C'est elle !

NELLA, à part.

C'est l'heure... Il doit déjà m'attendre à la chapelle.

ANTON, remarquant le trouble d'Ambros.

Eh bien !
Qu'avez-vous ?

AMBROS, reprenant son rôle.

Moi? — Rien.

Il se raidit contre la douleur, se lève et commence une chanson de cabaret.

Je vois la vie en rose,
C'est déjà quelque chose,
Mais ce n'est pas assez...
— Versez encor! Versez!

Il s'approche, avec un sourire galant, de Nella qui est comme affolée par la surprise et la honte.

Laissez-moi donc, ma belle,
Vous parler sans façon!...
La femme est infidèle,
Je resterai garçon...

Il détourne la tête et, le visage crispé par la souffrance intérieure, reprend avec plus de fièvre son refrain de buveur, pendant que Nella se tord les bras de désespoir.

Je vois la vie en rose,
C'est déjà quelque chose,
Mais ce n'est pas assez...
Versez encor! Versez!

ANTON et LES ORANGISTES.

Versez!

NELLA, à part.

Que dit-il ? quels mots insensés ?...

A Ambros.

Ah ! reconnaissez-moi !

AMBROS.

Sotte cabaretière !

NELLA, à part.

Il n'a plus sa raison !

AMBROS, à Nella.

Au diable soit ta bière !
Rentre dans ta maison.

CHŒUR.

Insulter une femme !

AMBROS, s'emparant d'un broc, comme pour fendre la tête à ceux qui l'entourent.

Ah ! malheur à qui bouge,
Car je vois rouge !

S'adressant à des personnages imaginaires.

Sus donc aux miquelets maudits !

Prenez la hache d'abordage !
Frappez ! taillez ! tuez ! courage !...

Les orangistes cherchent à le saisir; il se débat furieusement.

CHŒUR.

Arrêtez-le !

AMBROS.

Misérables ! bandits !...

CHŒUR.

Le voilà, dans sa folle rage,
Le voilà, notre défenseur !
Il nous insulte, il nous outrage ;
Rien ne peut calmer sa fureur.

LES ORANGISTES.

Tenons-le bien... Malheur à toi si tu résistes !...

AMBROS, comme brisé par un dernier effort, va tomber, anéanti, la tête sur la table. — A part.

Ah ! je ne pourrais plus, c'est trop !..

Relevant la tête et regardant les soldats d'un air égaré.

Vous êtes tristes...

Ce n'est pas étonnant après un temps pareil...
Qu'il fait chaud !... La tempête !... A boire !... J'ai sommeil !

CHŒUR.

Il chancelle... Il succombe...

Ambros s'affaisse comme ivre-mort.

NELLA.

Adieu, jour de bonheur !
Voici la nuit qui tombe
Au ciel et dans mon cœur !

La nuit est venue. La foule s'est peu à peu dispersée. Il ne reste plus en scène que Nella sur le devant du théâtre, Anton et ses complices au fond.

ANTON, à Ambros.

Bonsoir ! Cuve ton vin, Ambros, et dors tranquille !
A ta place au moulin c'est nous qui veillerons.

Roulement de tambours dans la coulisse : Aux soldats.

Messieurs, bouclez vos ceinturons,
Car déjà le tambour bat à l'Hôtel de Ville.

Tous sortent à droite, par la voûte, à l'exception de Nella qui traverse la scène et s'arrête devant Ambros étendu par terre.

SCÈNE VII

AMBROS, NELLA.

NELLA.

Nella, voici ton fiancé !
Tout me mentait-il donc? Tout s'est-il effacé?
— Pourtant, ce n'était pas un leurre !
C'était bien lui qui tout à l'heure
Commandait à la foule ainsi qu'un souverain.
C'est bien lui que je viens d'entendre
Me parler d'une voix si tendre
Et les yeux dans mes yeux et la main dans ma main :
Est-ce possible? Ou suis-je folle?
Non ! non !... réveille-toi !
Ambros, une parole !
Entends-moi ! réponds-moi !

Air de marche dans la coulisse. Nella, qui s'était agenouillée devant Ambros, se relève avec anxiété. A mesure que la marche se rapproche, Nella recule lentement à gauche, vers la maison d'Ambros, et elle s'y réfugie au moment où la ronde de nuit commence à entrer en scène par le passage voûté.

SCÈNE VIII

AMBROS, LE BOURGMESTRE, HENDRICK, ANTON, Soldats, Peuple.

Quand la ronde de nuit commence à défiler, les personnages sont groupés à peu près comme dans le tableau de Rembrandt.

CHŒUR DES SOLDATS.

Que tout le monde
Rentre sans bruit!
Voici la ronde
De nuit!

LE BOURGMESTRE.

Halte! Il est temps, Hendrick, de rassembler vos hommes,
Allez à votre poste et qu'on n'y dorme pas,
Car je crois que nous sommes
Exposés cette nuit à quelque branle bas.
Je ne vois point Ambros... A la redoute
Il est déjà sans doute.

ANTON, à part.

Non, il n'y sera pas!

LE BOURGMESTRE.

En route !

CHŒUR.

Que tout le monde
Rentre sans bruit !
Voici la ronde
De nuit !

Les soldats d'Hendrick, rangés derrière leur capitaine, sortent avec lui et Anton, à droite. Les autres soldats, conduits par le Bourgmestre, sortent à gauche. Le Bourgmestre jette en passant un coup d'œil sur Ambros, mais il ne le reconnaît point. La scène reste vide un instant, puis Adrian accourt, essoufflé, et va frapper à la porte de la maison d'Ambros. Nella paraît.

SCÈNE IX

AMBROS, NELLA, ADRIAN.

NELLA.

Qu'est-ce, Adrian ?...

ADRIAN.

Le maître est-il ici?
Il faut que je lui parle à l'instant.

NELLA, montrant Ambros.

Le voici !

ADRIAN.

Ivre ! quand la ville est trahie
Par Anton et sa compagnie !

NELLA.

Ah ! grand Dieu !

ADRIAN.

Le moulin par eux sera livré
Cette nuit.

NELLA.

Mais alors... Ambros... déshonoré !

ADRIAN.

Comment faire ?

NELLA.

Plus bas ! — Écoute :
Pour prévenir Hendrick, je cours à la redoute.
Auprès de lui si je peux pénétrer...
Il m'aime : il va tout réparer.

Elle fait signe au mousse de rester auprès d'Ambros et sort en courant.

SCÈNE X

AMBROS, ADRIAN.

AMBROS, se relevant, à part.

Allons!

ADRIAN.

Debout!... Vous venez donc d'entendre?...

AMBROS.

Complot, trahison, je sais tout.

ADRIAN.

Mais... Nella?

AMBROS.

Je devais la tromper jusqu'au bout.
Ne cherche pas à me comprendre!

ADRIAN.

Mais la redoute, alors?

AMBROS.

Je connais un chemin,
Par la cave du Vieux-Moulin,
Qui conduit au canal, nous allons nous y rendre.
— Ah ! c'est en vain que mon cœur saigne et crie !
Devant les maux de la patrie
Je ne dois plus songer aux miens.
— Et maintenant, courons sauver la ville ! Viens !

Ils sortent à droite.

ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

La redoute du Vieux-Moulin.

A droite, sur une éminence, le moulin ruiné, avec une porte praticable à laquelle on accède par quelques marches. Le reste de la scène est occupé par la redoute. Deux canons sont braqués sur les polders. Au fond, un mât à signaux. A droite, au premier plan, une petite baraque ouverte où sont placés trois ou quatre barils de poudre et quelques piles de boulets. Au loin, les polders vaguement éclairés par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE

SOLDATS DU POSTE, SENTINELLES, UN CAPITAINE.

CHŒUR DE SOLDATS.

I

Veillons! — Sous la tente
L'ennemi s'endort;
La lune éclatante
Illumine le fort.

A la clarté sereine
De ses rayons,
L'œil fixé sur la plaine
Veillons! Veillons!

II

Prêts à la riposte,
Armés comme il faut,
S'ils cernent le poste,
Nous soutiendrons l'assaut...
Mais la nuit est tranquille,
Ils dorment tous...
Habitants de la ville,
Comptez sur nous.

UNE SENTINELLE, dans le lointain.

Sentinelles, garde à vous!

Ce cri, répété de sentinelle en sentinelle, va se rapprochant, puis:

CHŒUR.

Sentinelles, garde à vous!

UNE SENTINELLE, au loin.

Halte-là! — Qui vive?

Mélodrame, air de marche.

LE CAPITAINE.

Tous à vos rangs! La garde arrive.

SCÈNE II

LES MÊMES, HENDRICK ET SES HOMMES, ANTON.

Hendrick arrive, à la tête de sa compagnie. On échange le mot d'ordre; on relève les sentinelles. La compagnie qui vient d'être relevée s'éloigne. Toute cette scène sur un mélodrame. Puis :

HENDRICK, à un sergent qui porte une lanterne.

Suis-moi.
Je ferai ma ronde avec toi.

Il s'éloigne avec le sergent.

SCÈNE III

ANTON, QUELQUES SOLDATS.

ANTON.

Donc, mes amis, l'heure est venue.
Il faut d'Hendrick nous emparer d'abord.
Et quand le stathouder approchera du fort,
Pas de fanal, pas de digue rompue!

Il entre et nous avons la paix.
Leur Ambros n'est plus redoutable :
D'un sommeil épais
Il dort sous la table !

CHŒUR.

Enfin, nous allons pouvoir
Près de nos femmes, ce soir,
Retirer ces nippes,
Et, battant notre briquet,
A nos mèches de mousquet,
Allumer nos pipes !

ANTON, arrachant de la main d'un soldat la pipe qu'il est en train d'allumer.

Malheureux, que fais-tu? Fumer en ce moment!
Ces tonneaux sont remplis de poudre.
Une étincelle seulement,
Et tu fais éclater la foudre !

CHŒUR, au soldat.

Va-t'en !

ANTON, apercevant Hendrick qui revient.

Le capitaine! — Il ne soupçonne rien.
Avant de l'arrêter, voyons si tout va bien.

Il sort à droite avec ses soldats.

SCÈNE IV

HENDRICK, seul.

Ambros a-t-il tenu cette fois sa promesse?
Puis-je garder l'espoir qui toujours me poursuit
De voir enfin Nella céder à ma tendresse?...
Versez en moi le calme, étoiles de la nuit!
Étoile de l'amour, toi qui luis la première,
Sous ta douce et pâle lumière
Tout s'apaise et s'endort et la peine s'enfuit!...
Mais moi j'attends, je veille et mon cœur bat plus vite
Un cher espoir l'agite...
Versez en moi le calme, étoiles de la nuit!

SCÈNE V

HENDRICK, UNE SENTINELLE, UN SOLDAT, puis NELLA.

UNE SENTINELLE, dans la coulisse.

Halte-là! Qui vive?

UN SOLDAT, introduisant Nella voilée.

Une femme.

HENDRICK.

A cette heure! une femme ici!
Que nous veut-elle?

LE SOLDAT.

Elle réclame
Le commandant du poste.

HENDRICK.

Le voici.

Il fait signe au soldat de se retirer. Nella relève son voile.

Quoi, Nella, vous!

NELLA.

Écoutez! le temps presse.
Ambros, oublieux du devoir,
Plongé dans une lourde ivresse
Ne sera pas à son poste ce soir.

HENDRICK.

Que dites-vous?

NELLA.

Et la ville est trahie;
Et ce sont les soldats de votre compagnie

Qui vont livrer la porte, cette nuit.
De cette trahison vous êtes seul instruit.

HENDRICK.

Eh quoi! Dans ce péril extrême
Vous n'avez pas donné l'alarme? Seul contre eux!

NELLA.

Il fallait bien sauver Ambros... quand même!
Je vous sais généreux.

HENDRICK.

Ah! c'en est trop! Toujours cet homme
Qui se dresse entre vous et moi!
Il est toujours le seul qu'on nomme
Et le seul en qui l'on ait foi!
Rien n'a donc pu le chasser de votre âme?

NELLA.

Puis-je oublier son amitié?

HENDRICK.

Vous l'aimeriez, fût-il infâme?

NELLA.

Fût-il coupable, ayez pitié!
Hendrick, il faut donner le signal à sa place.

HENDRICK.

Jamais, entendez-vous? Jamais!

NELLA.

Que dites-vous?... Votre regard me glace!...

HENDRICK.

Je vous aime, Nella!... Cet Ambros, je le hais!

NELLA.

Ah! Ciel!

HENDRICK.

Oui, Nella, je vous aime
D'un amour immuable et fort
Et j'attends cet arrêt suprême
Qui doit décider de mon sort.

NELLA.

Pitié!

HENDRICK.

Pour Ambros ? Que m'importe ?
Tant mieux si mon rival se perd !
Ma passion est la plus forte...
Je vous veux et j'ai trop souffert.

NELLA.

Est-ce vous qui parlez ? Dans cette heure de crise,
Quand sur Nassau vainqueur va se lever le jour,
Lorsque la liberté du pays agonise,
Vous ne songez qu'à votre amour !

HENDRICK.

Périsse la patrie et qu'un tyran nous dompte !
Vous n'épouserez pas Ambros déshonoré,
Et moi je n'aurai pas la douleur et la honte
De vous voir dans les bras d'un rival abhorré !

NELLA.

Ah ! Dieu ! tout m'abandonne !
Tout s'écroule à la fois !
J'implore en vain : personne
Qui réponde à ma voix !

Voyez, c'est une femme,
Le désespoir dans l'âme,
Qui tombe à vos genoux
Et qui n'a d'autres armes
Que sa plainte et ses larmes...
Sauvez-nous! sauvez-nous!

HENDRICK.

Pardon!... Relevez-vous!... J'ai pitié de moi-même!...
Ma tête s'égarait, je ne voyais plus rien...
Pardon, car ce cœur qui vous aime,
C'est celui d'un soldat, celui d'un citoyen!

NELLA.

Du sacrifice, alors, je vais donner l'exemple :
Par la patrie en deuil, par Dieu qui nous contemple,
Je vous le jure, Hendrick, mon cœur appartiendra
Tout entier, pour jamais, à qui nous sauvera!

HENDRICK, radieux.

Tu l'entends, nuit d'astres fleurie!
Elle a promis, elle a juré!
A mon tour je jure, ô patrie!
Que c'est moi qui te sauverai!

ENSEMBLE.

NELLA.

Je renonce à moi-même et je me sacrifie !
Sans regret, pour Ambros, j'aurais donné ma vie,
Je puis bien donner mon bonheur !

HENDRICK.

Il est fait, le serment qui pour jamais nous lie !
Mon devoir, je le vois, ma haine, je l'oublie...
De moi-même je suis vainqueur !

LA VOIX D'ANTON, chantant dans la coulisse.

« Dans son justaucorps de drap fin
Le bourgeois est gras comme un chantre
Et tandis qu'il mange à sa faim,
Nous nous serrons le ventre ! »

NELLA, à Hendrick.

Écoutez ! ce sont vos hommes...
Ils triomphent déjà ! Là-bas, vers le rempart
L'ennemi vient... Songez au péril où nous sommes !
Au signal !

HENDRICK.

Au signal ! Il en est temps...

Au moment où il s'élance vers le mât à signaux, Anton se précipite au-devant de lui et l'arrête.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANTON, LES SOLDATS.

ANTON.

Trop tard!

NELLA.

Dieu!

ANTON, à ses hommes en leur montrant Hendrick.

Faites!

HENDRICK, à Anton.

Scélérat!

ANTON.

L'injure est inutile.

Aux soldats.

J'ai donné l'ordre; exécutez!

Ils s'emparent d'Hendrick.

HENDRICK.

Tu trahis ton pays!

ANTON.

Je délivre la ville.

LE CHŒUR.

Vive Nassau!

HENDRICK.

Vivent nos libertés!

NELLA.

Seigneur, ma voix te prie!
Que ton secours nous descende du ciel!

HENDRICK ET NELLA.

A nous, à la patrie
Épargnez l'opprobre éternel!

CHŒUR.

Allons, laissez-vous faire,
N'espérez pas d'appui!

NELLA.

Ambros! au secours!...

Ambros, enfonçant la porte vermoulue du moulin, apparaît au haut des marches.

SCÈNE VII

TOUS.

Lui !

AMBROS.

Vous ne m'attendiez pas, me voici !

ANTON.

Téméraire !

Qu'on le saisisse !

AMBROS, descendant d'un bond jusqu'auprès des barils de poudre et braquant sur l'un d'eux son pistolet armé.

Ah ! qui me touche est mort !
Si vous bougez d'un pas, je fais sauter le fort !

LE CHŒUR.

Dieu ! les barils de poudre !

AMBROS.

Oui, nous périrons tous. Le ciel daigne m'absoudre !

Les soldats épouvantés ont reculé, laissant libres Hendrick et Nella.

Nella, fuyez !

NELLA.

Je veux partager votre sort!

ANTON, aux soldats.

Quoi! pour si peu le sang se glace dans vos veines!
Lâches, vous reculez à des menaces vaines!

Montrant Nella.

Cette enfant nous protège.

AMBROS.

Allumez le fanal!

ANTON et LE CHŒUR.

Jamais! A mort!

AMBROS à Nella, suppliant.

Nella, fuyez!

NELLA, lui donnant la main.

Vois si je tremble.

Aux soldats.

Je suis sa fiancée et fille d'amiral.
Faut-il mourir? — Mourons ensemble!

Hendrick s'élance, l'épée à la main, à côté d'Ambros et de Nella. Tous trois présentent leur poitrine aux armes des conjurés et entonnent fièrement l'hymne patriotique.

AMBROS, NELLA, HENDRICK.

Vois tes enfants, noble Patrie,
Pour ton salut prêts à mourir!
O Liberté! prends notre vie!
Nous sommes fiers de te l'offrir.
Que ton règne par nous puisse à jamais fleurir!

Devant une telle fermeté, la plupart des soldats abaissent leurs épées et leurs mousquets et se rangent du parti d'Ambros.

LE CHŒUR.

Vive Ambros!

ANTON.

Trahison!

LE CHŒUR.

C'est toi, c'est toi le traître!

AMBROS.

Pour la dernière fois, allumez le fanal!

NELLA.

J'y vais!

Elle s'élance vers le mât à signaux, protégée contre les derniers révoltés par l'épée d'Hendrick, tandis qu'Ambros reste immobile, le pistolet toujours braqué sur les barils de poudre. Elle hisse le fanal qui monte lentement jusqu'au sommet du mât. Une lueur rouge éclaire la scène.

Sauvés!

ANTON.

Perdu ! Je n'ai qu'à disparaître.

Il saute par-dessus le rempart.

LE CHŒUR.

Le signal ! Le signal !

Coup de canon lointain. Bruit de cataractes. L'inondation se répand sur les polders.

HENDRICK.

On a rompu la digue et le flot se déchaîne !

LE CHŒUR.

Devant le torrent des eaux
L'ennemi fuit dans la plaine
Au galop de ses chevaux !

La foule envahit la redoute. Les cloches de la ville se mettent en branle. Le bourgmestre paraît au fond avec le drapeau. Sur le devant de la scène, Nella est dans les bras d'Ambros, et Hendrick, un genou en terre, semble implorer son pardon. La toile tombe aux cris de : « Vive Ambros ! »

LE PATER

DRAME EN UN ACTE, EN VERS

REÇU A L'UNANIMITÉ PAR LE COMITÉ DE LECTURE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE
LU ET DISTRIBUÉ AUX ARTISTES
ET INTERDIT PAR MESURE MINISTÉRIELLE DU 18 DÉCEMBRE 1889

En réponse à la mesure ministérielle qui interdit *Le Pater*, M. François Coppée se borna à publier son drame, après avoir adressé à M. Francis Magnard, rédacteur en chef du *Figaro*, la lettre qui suit :

Paris, 19 décembre 1889.

Mon cher ami,

J'ai appris aujourd'hui avec une extrême surprise que LE PATER, *un acte en vers, dont je suis l'auteur, vient d'être interdit par le gouvernement.*

La pièce a été reçue à l'unanimité par le Comité de lecture de la Comédie-Française, en janvier 1889, lue et distribuée aux interprètes, il y a une quinzaine de jours; et je me plais à remercier d'abord mon ami M. Jules Claretie et les comédiens français qui s'intéressaient sincèrement à cette tentative toute littéraire.

Mais l'action de mon drame se développe en pleine vie moderne, dans les dernières convulsions

de la Commune, et — pour des raisons qui m'échappent — la représentation de mon œuvre est brutalement frappée d'interdiction.

Je n'ai pas à me défendre d'avoir cherché un scandale politique. Toute ma vie proteste contre cette accusation. J'ai usé simplement de mon droit de poète en plaçant une scène — qui vaut ce qu'elle vaut, mais que je crois inspirée par un sentiment très humain et par la morale évangélique — dans les journées de Mai 1871, comme j'aurais pu lui donner pour cadre les massacres de la Saint-Barthélemy ou ceux de Septembre 1792.

Je ne discuterai pas l'acte d'un gouvernement qui semble trembler devant les conséquences de la représentation d'une pièce en un acte. C'est un ridicule que je lui laisse. Un de ces jours, je ferai le public juge de la question. Il condamnera, — j'en ai le ferme espoir, — cette atteinte à la liberté de l'art et de la pensée.

Je vous serre la main.

FRANÇOIS COPPÉE.

LE PATER

PERSONNAGES

MADEMOISELLE ROSE.
LE CURÉ.
JACQUES LEROUX.
UN OFFICIER.
ZÉLIE.
LA VOISINE.
SOLDATS.

A Belleville. — Mai 1871.

DISTRIBUTION DES RÔLES A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

MADEMOISELLE ROSE.	Mme	TESSANDIER.
LE CURÉ.	MM.	GOT.
JACQUES LEROUX.		LAROCHE.
UN OFFICIER.		LEITNER.
ZÉLIE.	Mme	PAULINE GRANGER.
LA VOISINE.	Mlle	HADAMARD.

LE PATER

Une chambre, au rez-de-chaussée, avec une porte et deux fenêtres au fond, donnant sur un petit jardin ensoleillé, plein de rosiers en fleurs. Au delà du jardin, qui est clos par un mur bas et dont la grille est ouverte, on aperçoit une ruelle de banlieue et quelques hautes cheminées d'usines. L'ameublement de la chambre est des plus simples, presque rustique. Un dressoir de campagne, une table ronde, chaises et fauteuils de paille. A gauche, une cheminée, surmontée d'une statue de la Vierge en plâtre peint. A droite, un bureau à cylindre et une bibliothèque d'acajou, remplie de volumes brochés. Sur les murailles, un grand crucifix d'ivoire et deux tableaux de sainteté. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

ZÉLIE, LA VOISINE.

Au lever du rideau, Zélie, vieille servante en bonnet de paysanne, est assise sur une chaise, dans une attitude accablée. Auprès d'elle, se tient debout la Voisine, jeune femme des faubourgs de Paris, en cheveux, portant un panier à provisions.

LA VOISINE.

Donc, c'est certain? Ils l'ont fusillé, les bandits?

Zélie fait un signe de tête affirmatif.

C'est sûr, tout à fait sûr?

ZÉLIE.

Puisque je vous le dis...
Rue Haxo, là, tout près, avec les autres prêtres,
Avant-hier, quand ces gueux étaient encor les maîtres
Du quartier... Un voisin l'a vu, bien vu... L'abbé,
Pour bénir, a levé la main, puis est tombé.
Sa sœur et moi, nous n'en savons pas davantage.
Mais c'est sûr. Quand ils l'ont arrêté comme otage,
Nous disions, elle et moi : « Bah ! nous le reverrons ? »
Car il était aimé dans tous les environs.
Si bon, si charitable ! Un saint !... Ah ! les canailles !

On entend au loin le bruit d'un feu de peloton.

LA VOISINE, tressaillant.

Mon Dieu !

ZÉLIE, se levant.

Bien ! Vengez-nous, vous, les gars de Versailles ;
Tuez, massacrez tout ! Ce sera pain bénit.

LA VOISINE.

Mère Zélie !... Oui, c'est des gredins qu'on punit.
Il paraît cependant que c'est une tuerie,
A présent... Le ruisseau, derrière la mairie
Du vingtième, hier soir, était rouge de sang...
Ah ! cela fait frémir !... Et plus d'un innocent...

ZÉLIE.

Un innocent ! Qui donc l'était plus que mon maître,
Le pauvre abbé Morel ? Un cœur d'or ! Un vrai prêtre !
Et n'ayant jamais rien à lui, toujours donnant !...
Le tuer ! On est donc des tigres, maintenant.
Moi, je n'y connais rien ; je suis de la campagne.
Mais vos Parisiens, c'est tous des gens à bagne.
Ça n'a pas de raison plus que les animaux.
Pour la Commune, quoi ? des bêtises, des mots,
Voilà qu'on se massacre et qu'on prend des otages,
Comme chez les brigands, comme chez les sauvages,
Et qu'on tue un brave homme, un pauvre malheureux
Qui, pour ses charités, pendant ce siège affreux,
Avait presque vendu sa dernière chemise.
Voisine, la douceur n'est vraiment plus permise.
Ce peuple d'assassins doit être châtié.
Pas de pitié pour eux qui furent sans pitié !

LA VOISINE.

Au fait. Tous ces brigands ! Ce n'est pas grand dommage...
Le pauvre cher abbé !... L'hiver du grand chômage,
Chez les plus malheureux, qui le bénissaient tous,
Il arrivait avec sa pièce de cent sous.

Tué ! Fusillé ! Mort !... L'épouvantable chose !
Mais, — j'y pense, — sa sœur, mademoiselle Rose,
Qui l'aimait tant ?... Non ! ça doit être un désespoir !

ZÉLIE.

Voisine, ce n'est rien de le dire, il faut voir.
D'abord elle a resté sans dire une parole.
Ça faisait peur. J'ai cru qu'elle devenait folle.
Et puis ont éclaté des hurlements, des cris,
Des malédictions sur ce gueux de Paris !...
Et répétant toujours : « Ah ! l'horreur ! l'infamie ! »
C'est effrayant !... Enfin, elle s'est endormie
De fatigue, dans son grand fauteuil,

Montrant la porte de gauche.

là dedans.
Mais tout à l'heure, en rêve, elle grinçait des dents...
Et j'attends son réveil.

LA VOISINE.

La pauvre demoiselle !

ZÉLIE.

Voilà plus de quinze ans, moi, que je suis chez elle.
Les parents, des bourgeois à moitié paysans,
Étaient morts depuis peu. Le frère avait douze ans,

La sœur vingt, mais déjà c'était un cœur de mère.
L'orphelin revenait de l'école primaire
Avec la croix, toujours... Et doux, obéissant!...
Aussi mademoiselle était fière en disant
Que son Jean n'était pas un enfant ordinaire.
On le mit, à la ville, au petit séminaire.
Il obtint tous les prix, fut toujours le premier.
C'est alors qu'un de leurs cousins, riche fermier,
Voulut épouser Rose. Elle était si gentille!
Mais elle avait juré qu'elle resterait fille
Et refusa, donnant son frère pour raison :
« Quand il sera curé, je tiendrai sa maison »,
Disait-elle; et, tenant la parole donnée,
Elle a toujours vécu pour lui, la sœur aînée.
On n'avait jamais vu deux êtres s'aimer tant...
Et dire qu'il est mort, qu'ils l'ont tué, pourtant,
Que c'est vrai! Quelle horreur, cette guerre civile!
Moi, quand ils l'ont nommé vicaire à Belleville,
Dans cet affreux faubourg de va-nu-pieds, vraiment,
J'ai murmuré, j'avais comme un pressentiment.
Mais la maîtresse alors m'a dit, presque sévère :
« Tant mieux. Mon frère aura beaucoup de bien à faire. »
Elle s'est rappelé ce mot, la pauvre sœur!

Elle éclate en sanglots.

Ah! Jésus-Maria! Quel malheur! quel malheur!

LA VOISINE.

Oui! pour sûr, qu'on n'a vu jamais chose pareille.

LA VOIX DE MADEMOISELLE ROSE, dans sa chambre, à gauche.

Zélie!

LA VOISINE.

Entendez-vous?

ZÉLIE.

Voisine, elle s'éveille.
Excusez-moi, mais il vaut mieux vous en aller,
Car elle se mettrait encore à vous parler,
A gémir... Et vraiment, là, je crains la folie.

LA VOISINE.

Bien, bien, je reviendrai. Bonsoir, mère Zélie.

La Voisine sort.

SCÈNE II

MADEMOISELLE ROSE, ZÉLIE.

Mademoiselle Rose, en robe noire, entre d'un air accablé et presque en chancelant. Zélie va vers elle avec empressement et la soutient.

ZÉLIE.

Êtes-vous un peu mieux?

MADEMOISELLE ROSE.

Moi?... Comment!... En effet,
J'ai dormi... Mais le rêve horrible que j'ai fait!
Ces prisonniers, ce mur, tous ces fusils en joue!
On appelle cela dormir... J'ai de la boue
Dans la gorge... J'ai soif...

Elle s'assied. Zélie lui apporte un verre d'eau, qu'elle boit avidement.

Plus de bruit de canon...
Je l'entendais en songe. On ne se bat plus?

ZÉLIE.

Non.
On dit qu'on a vaincu, dans le Père-Lachaise,
Les derniers fédérés.

MADEMOISELLE ROSE.

Oui, c'est vrai, tout s'apaise.
La maison est en ordre. Il fait très beau. L'azur
Du mois de juin jamais n'eut un éclat plus pur.
Le jardin est charmant. Je sens l'odeur des roses.
Elles se moquent bien de nos malheurs, les choses!
Rien n'a changé. Qu'on souffre ou non, tout est pareil.
Les insensibles fleurs embaument au soleil;
Les stupides oiseaux chantent pour se distraire...
Ça leur est bien égal qu'on ait tué mon frère!

Avec un sanglot.

Mon bon frère!... perdu pour jamais, pour jamais!

A Zélie.

Personne n'est venu pendant que je dormais?

ZÉLIE.

Si, Blanche, la voisine...

MADEMOISELLE ROSE.

Oui... Du bout de la rue...
Une pauvre famille, et souvent secourue
Par mon frère. L'aïeul à l'hospice est entré,
Et, grâce à lui, toujours.

ZÉLIE.

...Puis, monsieur le curé.

MADEMOISELLE ROSE, brusquement.

Je ne veux pas le voir !

ZÉLIE.

Y pensez-vous, maîtresse ?
Il aimait l'abbé Jean de toute sa tendresse,
Et votre frère était son ami, son bras droit.
Vous consoler, mais c'est son devoir, c'est son droit.
Pouvez-vous recevoir de visite meilleure ?

MADEMOISELLE ROSE.

A-t-il dit qu'il allait revenir ?

ZÉLIE.

Tout à l'heure.

MADEMOISELLE ROSE.

Soit, qu'il vienne ! Il aimait mon frère. J'avais tort.
Cependant, s'il voulait me parler tout d'abord
De résignation... Ah ! tant pis, je blasphème !
Mais je souffre par trop, et ce prêtre lui-même

N'osera pas, alors qu'un pareil crime a lieu,
Me vanter la justice et la bonté de Dieu !...

A Zélie.

Tiens ! laisse-moi !

Zélie sort.

SCÈNE III

MADEMOISELLE ROSE, seule.

Vraiment, est-ce que je vais vivre ?
Car je vis... Et toujours les heures vont se suivre,
Et toujours cette vieille horloge, à petit bruit,
Comptera les instants du jour et de la nuit.
On ne meurt pas du coup d'une chose pareille !
Non, je n'en suis pas morte, et je ne suis pas vieille.
Elle est peut-être loin, cette mort que j'attends.
Je puis durer, qui sait ? cinq ans, dix ans, vingt ans.
Avec cette douleur toujours vive et sanglante,
Qui croîtra dans mon cœur comme une horrible plante
Et me déchirera de ses affreux rameaux !
A la campagne, on tue, au moins, les animaux
Quand ils ne sont plus bons à rien... Mais moi, que faire
Puisqu'ils ont massacré mon cher enfant, mon frère,

Je n'ai plus maintenant de raison d'exister.
Oh! tenir un de ces bandits, le souffleter,
Lui cracher au visage et l'égorger ensuite!...
On les a vaincus, bon! mais beaucoup sont en fuite;
Des gens vont leur donner asile, les cacher,
Et Dieu ne fera rien pour les en empêcher.
Eh bien, non! non! C'est trop monstrueux, trop infâme!
Depuis ce meurtre affreux, je suis une autre femme.
Mes pieux sentiments d'autrefois sont éteints;
Je suis du peuple et j'ai retrouvé mes instincts.
On n'apaisera pas mon atroce souffrance
En me parlant de ciel, de pardon, d'espérance.
Depuis hier, j'ai bu mes pleurs; c'est un poison
Qui, certes, fait bien mal, mais qui rend la raison.
J'y vois clair, maintenant. Leur bon Dieu, s'il existe,
N'est rien, puisque le mal triomphe et lui résiste,
Et c'est un Dieu mauvais, ou du moins impuissant!
Et puisqu'il a permis la mort de l'innocent,
Puisqu'il prend le parti des démons contre l'ange
Et qu'il ne souffre pas même que je me venge,
Lui, ce bon Dieu que j'ai sottement adoré,
Je n'y crois plus!... Qu'il vienne, à présent, le curé!

Pendant qu'elle dit ces derniers mots, le curé, vieillard à cheveux blancs, est entré par le fond. Il traverse le petit jardin et s'est arrêté sur le seuil de la chambre. Mademoiselle Rose l'aperçoit.

C'est lui!

SCÈNE IV

MADEMOISELLE ROSE, LE CURÉ.

LE CURÉ, s'avançant vers elle.

Ma pauvre enfant !

MADEMOISELLE ROSE, d'une voix entrecoupée.

Merci de la visite,
Monsieur le curé, mais, voyez-vous, tout m'agite,
M'énerve, me fait mal... Je suis au désespoir.
Nous causerons plus tard, bientôt... J'irai vous voir.
Vous l'aimiez, je sais bien... Je suis très impolie...
Mais quand il faut parler de cela, la folie
Me prend, j'entre en fureur... Et là, vrai, j'ai besoin
Qu'on me laisse pleurer tout mon soûl, dans mon coin.

LE CURÉ.

Si je suis indiscret, c'est bien, je me retire...
Mais je sais qu'un saint prêtre a subi le martyre,
Et je ne vous dirai qu'un mot, l'essentiel :
Femme, consolez-vous, votre frère est au ciel !

MADEMOISELLE ROSE.

Le ciel ! Ah ! j'attendais la banale réponse,
Le mot creux que toujours l'égoïsme prononce !
Ah ! mon frère est au ciel ! Soit ! mais il est aussi
Rue Haxo, dans l'affreux charnier, tout près d'ici,
Sanglant, défiguré, percé de vingt blessures.
Ces atrocités-là, ce sont des choses sûres.
Je ne puis distinguer de mon regard humain
Mon pauvre Jean là-haut, une palme à la main,
Mais son cadavre est vrai, mais sa mort n'est pas fausse.
Ça, c'est certain, et ceux qui l'ont mis dans la fosse,
En jetant sur son corps la glaise et les cailloux,
Enterraient ma croyance au ciel, comprenez-vous ?
Le ciel ! toujours le ciel ! Mais quand ces cannibales
Ont pris mon pauvre Jean et l'ont criblé de balles,
Il brillait, votre ciel, il était calme et bleu.
Il ne se trouble plus maintenant pour si peu,
Et c'était bon du temps de Gomorrhe et Sodome.
Le ciel ? Mais voyez donc comme il est pur, brave homme !
Et Paris brûle, et l'on s'égorge, et les pavés
De pétrole et de sang sont partout abreuvés.
Cela mériterait qu'il s'en mêlât, peut-être,
Votre ciel ! Eh bien, moi, je le hais, sœur de prêtre !
Je le hais et je brave en face son courroux !...
J'ai dit. Maudissez-moi !

LE CURÉ.

Non! je pleure avec vous.
Vos blasphèmes n'ont rien qui m'indigne ou m'étonne.
Je ne les entends pas, et Dieu vous les pardonne.
Mais dans la sainteté qu'il vient de revêtir,
Dans sa gloire, parmi les anges, le martyr
Seul a le cœur navré par sa sœur douloureuse.

MADEMOISELLE ROSE, éclatant en sanglots.

Ah! monsieur le curé, je suis si malheureuse!
Pardon... Je ne sais plus vraiment ce que je dis.
Oui, vous avez raison, il est en paradis;
Mais, moi, voyons! comment voulez-vous que je vive?
Oui! j'ai tort de toucher ma plaie, et la ravive.
C'est ainsi, je sais bien, j'ai tort, je me soumets;
Mais on ne peut comprendre à quel point je l'aimais!
J'étais plus qu'une sœur pour mon malheureux frère.
Quand il était petit, je lui tins lieu de mère,
Et plus tard, prêtre grave et plein de piété,
Il me faisait l'effet d'un père respecté.
Le pur et grand chrétien à la foi bienfaisante,
J'aimais à le servir en fille obéissante,
Et cet homme naïf, distrait, toujours rêvant,
Je le soignais encor comme un petit enfant;

Aussi, vous me voyez, dans l'horreur qui me mine,
Souffrir comme une mère et comme une orpheline...
Mon frère !... Assassiné par ces brigands hideux !...
C'était si bon, si doux, notre existence à deux,
Dans ce calme logis, dans cette solitude !
Le soir, — ici, tenez ! — il avait l'habitude
De lire une heure, après notre frugal repas.
Je cousais près de lui. Nous ne nous parlions pas.
Mais on se comprend bien sans parler, quand on s'aime ;
Et, comme nous pensions, en tout, toujours de même,
Souvent il arrivait que brusquement nos voix
Rompaient, du même mot, le silence à la fois.
Pour lui, j'ai refusé mariage et famille.
Un cœur de sœur aînée, un cœur de vieille fille,
C'est un coffret d'avare, un trésor plein d'amour;
Et nous ne nous étions jamais quittés un jour ;
Et quand il s'éloignait seulement pour une heure,
Ma pensée, — oui, la plus aimante et la meilleure, —
Je la gardais pour lui toujours, et la mettais
Dans les mailles des bas que je lui tricotais.
C'est fini, tout cela, c'est enfoui sous terre.
Mais, va ! je ne suis pas ingrate, pauvre frère !
Je ne permettrai pas qu'on ose me parler
De m'essuyer les yeux et de me consoler.
Mon bonheur de jadis, — reçois-en l'assurance, —

Je te le dois et veux le payer en souffrance.
Oui, mourir de ta mort, ce sera pour ta sœur
Une cruelle joie, une amère douceur.
Je chéris mon chagrin et j'en goûte les charmes,
Je veux sentir couler ma vie avec mes larmes
Et, quand de la douleur m'étouffera le flot,
Rendre mon dernier souffle en un dernier sanglot !

LE CURÉ.

Pleurez ! j'aime ces pleurs, ô pauvre âme brisée !
Dans votre aride et morne avenir, leur rosée
Fera fleurir un jour l'oasis, le coin vert.
Les pleurs, dans le chagrin, c'est la pluie au désert.
Oui, parlez du cher mort, aimez votre souffrance ;
Mais gardez tout au moins cette triste espérance
Qu'il vous voit et qu'il sait que vous souffrez pour lui.
Ce n'est pas le curé qui vous parle aujourd'hui ;
C'est l'ami, le vieillard, et je vous dis : O femme,
Autour de nous, ici, je sens flotter une âme.
Votre frère vous voit, vous dis-je, il est ici.
Je l'entends murmurer : « Ma pauvre sœur, merci
De m'aimer tant ! Mais plus de blasphème et de rage !
Pleure, les pleurs sont doux, mais pleure avec courage.
Calme-toi ! je suis là, présent, pour te bénir,
Et vivant dans ton cœur et dans ton souvenir.

Nous serons réunis un jour. Consens à vivre,
Je veillerai sur toi. Lis tout haut le Saint Livre,
Et, dans les divins mots prononcés, quelquefois
Tu croiras que résonne un écho de ma voix.
Devant mon crucifix chaque jour prosternée,
Prie avec tout ton cœur, ma pauvre sœur aînée,
Et tu croiras, à moi t'unissant en esprit,
Voir mon sourire errer sur les lèvres du Christ.
Quand tu visiteras mes pauvres, si l'on presse
Ta charitable main s'ouvrant pour leur détresse,
Ma sœur, tu sentiras l'étreinte de ma main.
O chrétienne! fais donc jusqu'au bout le chemin.
Sans doute, la douleur est un fardeau terrible!
Mais je te soutiendrai, moi, ton guide invisible.
Va, marche et lutte, avec ton frère pour témoin,
Et, sans t'inquiéter si le moment est loin
Où l'aube de la mort à tes regards doit poindre,
Mérite, ô pauvre sœur, le ciel pour m'y rejoindre! »

MADEMOISELLE ROSE.

Si c'était vrai pourtant? Ah! monsieur le curé,
Oui, si je faisais peine à mon frère adoré,
Si j'en étais bien sûre... eh bien, je serais forte,
Je tâcherais...

Avec accablement.

Hélas! que ne suis-je donc morte!

Nouvelle détonation au loin.

LE CURÉ, à part.

Dieu! l'on fusille encor!

MADEMOISELLE ROSE, qui a tressailli au bruit de la fusillade.

Mais, là-bas, qu'entend-on?
Ce bruit lointain, c'est bien un feu de peloton.
Ah! oui, je me souviens... La Commune abattue...
Ces scélérats...

Avec un cri de triomphe.

Enfin! On me venge! On les tue!

LE CURÉ, troublé.

Ah! c'est affreux! Qui sait?... Parmi ces malheureux...

MADEMOISELLE ROSE.

Allez-vous à présent vous attendrir sur eux,
Les plaindre? Mais ce sont des meurtriers atroces,
Et je n'ai pas pitié, moi, des bêtes féroces.
On ne peut calculer ce qu'ils ont fait de mal,
Versé de sang... Et puis, cela m'est bien égal.

Leurs crimes, après tout, ce n'est pas mon affaire.
Je ne sais qu'une chose : ils ont tué mon frère!
Mon frère, ils ont tué mon frère, entendez-vous?
Et c'est juste et c'est bien qu'on les fusille tous.
Ces feux de peloton, pour moi, sont un délice,
Une ivresse! Et s'il faut, sur le lieu du supplice,
Quelqu'un pour exciter les soldats et charger
Les chassepots, eh bien, qu'on vienne me chercher!

LE CURÉ.

Une femme! Parler ainsi!...

MADEMOISELLE ROSE.

Tous ces infâmes!...
Mais ces gens du faubourg, oui, ces hommes, ces femmes,
Ces enfants pour lesquels mon frère se privait,
Qui, malades, voulaient l'avoir à leur chevet,
Et dont il a, cent fois, secouru l'infortune,
Ces gens-là justement étaient pour la Commune,
Prêts à tout massacrer, prêts à mettre le feu!
Et mon Jean les aimait, pauvre agneau du bon Dieu!
Il allait tous les jours visiter leurs mansardes,
Leur apportait du pain, de l'argent et des hardes,
Leur partageait le peu qu'il possédait de bien;
Et ce sont eux qui l'ont fusillé comme un chien!

Oui, ce sont eux, vous dis-je, ou du moins leurs semblables.
Ce que mon frère a fait pour tous ces misérables,
C'est inouï... Tenez! voyez!

Elle ouvre brusquement une armoire et y prend une soutane et un chapeau rond.

Je garde ici
Une soutane usée, un chapeau tout roussi.
J'avais dit à mon frère : « Allons! tu me fais honte.
Tes habits sont trop vieux, il faut que je remonte
Ta toilette. L'argent est là, dans mon tiroir. »
Mais il me répondit : « Rose, je viens de voir
Nos voisins, les Duval. Tu sais, ils sont cinq bouches
A nourrir... Pauvres gens!... Et la femme est en couches.
Hier, pour les saisir, les huissiers sont venus.
Cela ne convient pas, quand les pauvres sont nus,
Qu'en des vêtements neufs le prêtre se pavane.
Reborde ce chapeau, recouds cette soutane;
Mes vieux habits feront encore une saison... »

Elle jette le chapeau et la soutane sur une chaise.

Et, quatre jours après, il était en prison,
Pris comme otage, et nul n'a rien fait pour défendre
Ce bienfaiteur, pour tous si prodigue et si tendre.
Ses plus chers mendiants, ses pauvres préférés
Gagnaient leurs trente sous parmi les fédérés;

Et le jour du massacre ils étaient là peut-être...
Ah! vous osez blâmer ma fureur?... Assez, prêtre!
De votre douce voix quand vous me promettiez
Que l'âme de mon frère était là, vous mentiez,
Vous berciez ma douleur avec cette musique.
Mais me voici rendue à mon instinct physique
Par les coups de fusil qu'on tire sur ces gueux.
Ils ont tué mon frère! On me venge. Tant mieux!

LE CURÉ.

Je devrais, par respect pour l'habit que je porte,
Franchir, et pour toujours, le seuil de cette porte
Et ne me laisser pas davantage outrager.
Mais à celle qui parle ainsi de se venger,
Mon devoir est de dire un dernier mot sévère.
Le Dieu qui pour le monde est mort sur le Calvaire,
Le Dieu dont votre frère, humble, devant l'autel,
Célébrait chaque jour l'holocauste immortel,
Et qu'insulte à présent votre lâche démence,
Est un Dieu de bonté, de pardon, de clémence.
Votre frère, au moment de mourir, — je le crois,
J'en suis sûr, — ne pensait qu'à Jésus sur la croix.
Ce n'est pas près du port qu'un tel chrétien échoue;
Et, puisant dans sa foi, sous les fusils en joue,

La douceur des martyrs, la force des héros,
Il a levé la main pour bénir ses bourreaux.
Le cœur empoisonné d'une rancune amère,
Vous pouvez applaudir la justice sommaire...
Haïssez, vengez-vous! Soit! mais, sachez-le bien,
Si l'abbé Jean Morel, si ce parfait chrétien,
Si votre noble frère, ô malheureuse fille,
Était juge aujourd'hui de ces gens qu'on fusille,
Et si c'était de lui que dépendît l'arrêt,
Il aurait pitié d'eux et leur pardonnerait.
Adieu!

MADEMOISELLE ROSE.

Quel trouble affreux vous jetez en mon âme!
Mon frère était un saint, je ne suis qu'une femme...
C'est vrai pourtant qu'il a béni ses meurtriers.
Hélas! que devenir et que faire?

LE CURÉ, sur le seuil de la porte.

Priez!

Il sort.

SCÈNE V

MADEMOISELLE ROSE, seule.

Ma prière, je l'ai bien des fois commencée,
Cette nuit, et n'ai pu la finir... Ma pensée
Était pleine de haine et de rébellion...
Prier! Le puis-je? Encore une fois, essayons!

Elle prend son chapelet et commence à réciter le *Pater Noster*.

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre... »

Ces mots m'ont déjà mis au cœur une tempête.
Puis-je dire : O mon Dieu, ta volonté soit faite?...

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien; pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux... »

Pardonner? A qui donc? A tous ces assassins!
J'en prends à témoins Dieu, la Vierge et tous les saints!
Je n'ai pas dit cela, je n'étais pas sincère.
Non! je mentais, par tous les grains de ce rosaire!

Il me brûle les mains, ce chapelet damné!

Elle le jette sur la table, puis, après un silence.

Et le curé disait : mon frère eût pardonné...
Mais moi, je ne peux pas... Oh! la douleur me tue!
La prière? Encore une espérance perdue!
Je ne sais plus prier, moi, si pieuse hier,
Et je ne pourrai plus achever mon *Pater*.

En ce moment, un homme nu-tête, en désordre, portant une veste de fédéré à quatre galons d'argent, entre vivement au fond, par la porte du jardin, puis, après avoir regardé dans la rue, à droite et à gauche, comme pour s'assurer qu'on ne l'a pas vu entrer là, il traverse rapidement le petit jardin et s'arrête sur le seuil de la chambre.

SCÈNE VI

MADEMOISELLE ROSE, JACQUES LEROUX.

JACQUES LEROUX, d'une voix défaillante.

Asile!

MADEMOISELLE ROSE, avec un cri de surprise épouvantée.

Ah!

JACQUES LEROUX.

Voulez-vous me cacher?... Oh! par grâce!
J'ai pu leur échapper; ils ont perdu ma trace.

Personne ne m'a vu lorsque je suis entré.
Voulez-vous me donner asile ?

MADEMOISELLE ROSE, à part.

Un fédéré !
Ici ! chez moi !

JACQUES LEROUX.

Je suis un vaincu qui se sauve.
Pitié ! Je suis traqué comme une bête fauve,
Avec ces Versaillais toujours sur mes talons.
S'ils me prennent portant cette veste à galons,
Tout est dit. On me colle au mur, on me fusille.
Mais en fuyant, j'ai vu ce jardin, cette grille.
Je me suis jeté là. Les femmes ont bon cœur,
Et vous me cacherez, n'est-ce pas ?... Oh ! j'ai peur
Que des crimes d'hier votre esprit me soupçonne.
Je n'ai pas mis le feu, ni fusillé personne.
Donnez-moi quelque coin où je reste terré,
Pour un jour, un seul !... Oui, demain, je partirai...
Je ne suis qu'un obscur combattant, sur mon âme !
Et si vous me chassez, je suis mort !... Oh ! Madame !
Un homme vous est cher, père, fils, frère, époux.
Je vous prie, oh ! les deux mains jointes, à genoux,
Sauvez le fugitif, le vaincu de la guerre,
Au nom de ce mari, de ce fils, de ce frère !

MADEMOISELLE ROSE.

De mon frère !... Debout ! l'homme ! Écoute et conclus.
Un frère ? j'en avais un, mais je ne l'ai plus,
Et son nom va répondre à tout ton bavardage :
C'était l'abbé Morel, fusillé comme otage.

JACQUES LEROUX.

Je suis perdu ! Fuyons !

MADEMOISELLE ROSE, lui barrant le chemin.

Oui, perdu, tu l'as dit.
Perdu !... Sors, si tu veux, de la maison, bandit !
Je ne te quitte pas, je te suis dans la rue,
J'appelle, et je te montre à la foule accourue,
Et demi-morte, avec ton couteau dans le sein,
Je te suivrais encor, criant : « A l'assassin ! »

JACQUES LEROUX.

Mais je n'en suis pas un ! J'étais aux barricades
Et je me suis battu comme les camarades.
Ces crimes, c'est affreux ! mais j'en suis innocent !
Grâce !

MADEMOISELLE ROSE.

Quand tu prierais avec des pleurs de sang,

Tu perdrais ton temps, va ! Que je te laisse vivre ?
Toi, l'un des meurtriers? Je te tiens, je te livre
A la cour martiale ! Et que l'ordre soit bref !
Tu me demandes grâce ! Un commandant, un chef !
Vraiment, tu tombes mal et tu n'as pas de chance.
Mais vois donc, tout ici m'excite à la vengeance.

Prenant la soutane et la lui montrant.

Jusqu'à ce haillon, tiens ! par mon frère porté,
Alors qu'il prodiguait l'or de sa charité,
A vous, les gueux, à vous, assassins que vous êtes !
Te faire grâce, moi ? Tu veux rire !

JACQUES LEROUX, se redressant.

Eh bien, faites !
Livrez-moi, car j'ai trop supplié. J'avais tort.
Mourons en brave ! Et vous que réjouit ma mort,
Sachez donc jusqu'où va votre bonne fortune :
Je suis Jacques Leroux, membre de la Commune.

MADEMOISELLE ROSE.

Vous !

JACQUES LEROUX.

Je n'ai pas voté les lois de sang. Parbleu !
Je haïssais d'instinct les mangeurs de bon Dieu.

Pourtant, j'ai repoussé la loi des représailles,
Et je me suis battu contre ceux de Versailles,
Voilà tout! Mais je sais à présent ce que vaut
L'hypocrite bonté du prêtre et du dévot.
Femme sans cœur, il faut qu'au moins je vous le dise :
Ceux-là qui font semblant d'adorer dans l'église
L'innocent mis en croix qu'ils nomment Jésus-Christ,
Ignorent le pardon et livrent un proscrit!

MADEMOISELLE ROSE, à part.

Ces paroles!... C'était presque la même chose
Que disait le curé.

SCENE VII

MADEMOISELLE ROSE, JACQUES LEROUX, ZÉLIE.

ZÉLIE, entrant vivement par le fond.

Mademoiselle Rose,
Les soldats vont venir pour fouiller la maison.

Elle aperçoit Jacques Leroux et pousse un cri.

Ah!

MADEMOISELLE ROSE.

Laisse-nous. Va-t'en !

Zélie sort à gauche.

MADEMOISELLE ROSE, à part.

Le prêtre avait raison.
Mon frère eût pardonné. Je le sens là, dans l'âme.

JACQUES LEROUX.

Il faut mourir ! Adieu, mes enfants et ma femme.
Du courage ! C'est là mon sort ! Je le subis.

Mademoiselle Rose prend sur la chaise la soutane et le chapeau et les tend d'une main à Jacques Leroux, tandis que de l'autre elle lui montre la porte à droite.

MADEMOISELLE ROSE.

Entrez dans cette chambre et mettez ces habits.

JACQUES LEROUX, stupéfait.

Moi !

MADEMOISELLE ROSE, avec un geste impérieux.

Faites !

Jacques Leroux prend les vêtements et sort à droite.

SCÈNE VIII

MADEMOISELLE ROSE, seule.

Tu le veux, ô mon frère, ô saint prêtre,
O grand chrétien !... C'est l'un de tes bourreaux peut-être
Mais ta sœur t'obéit et lui fait revêtir
Ta soutane, ô cher mort, ta relique, ô martyr!

SCÈNE IX

MADEMOISELLE ROSE, UN OFFICIER, SOLDATS.

Un officier, suivi de quelques soldats, entre rapidement par le fond.

L'OFFICIER, jeune, très excité, s'arrêtant sur le seuil de la chambre.

Madame, excusez-nous. Un communard se cache
Dans cette rue. Un chef important... Et qu'on sache
Qu'il me le faut. Allons! voyons! répondez-nous!
Et si vous le cachez ici, malheur à vous!
Car, dussions-nous fouiller la maison...

MADEMOISELLE ROSE.

Je m'étonne
De votre erreur, monsieur. Je ne cache personne.
Regardez, s'il vous plaît, où vous êtes.

L'officier promène un regard circulaire autour de lui, voit le crucifix, la Vierge, les tableaux de sainteté, et recule d'un pas, l'air un peu embarrassé.

Vraiment,
Si je puis vous donner quelque renseignement,
Très volontiers. Je suis sans indulgence aucune,
Croyez-le bien, pour tous ces gens de la Commune.
Si vous prenez cet homme, on vous dira merci.

En ce moment, Jacques Leroux, en soutane, le chapeau romain sur la tête, paraît, à la porte de droite, aperçoit les soldats et s'arrête comme pétrifié. Mademoiselle Rose le montre à l'officier.

J'habite seule avec mon frère, que voici.

L'OFFICIER, soulevant son képi à la vue de la soutane.

Pardon, monsieur l'abbé. Pardon, madame.

A ses hommes.

En route !

Il sort avec les soldats.

SCÈNE X

MADEMOISELLE ROSE, JACQUES LEROUX.

JACQUES LEROUX, tendant les mains vers mademoiselle Rose, et d'une voix basse et confuse.

Je me rappellerai toute ma vie, oui, toute...

MADEMOISELLE ROSE.

Ah! pas un mot! Avec l'habit que vous portez,
Vous êtes sauf. Partez tout de suite! Partez!

Jacques Leroux, suivi par le geste de commandement de mademoiselle Rose, se dirige lentement vers la porte du fond et sort.

SCÈNE XI

MADEMOISELLE ROSE, seule, prenant le chapelet qu'elle a jeté sur la table.

Je suis ta pauvre sœur et ton humble héritière,
Mort bien aimé! Bénis la fin de ma prière!

Elle se met à genoux et reprend son Pater inachevé.

« Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ne nous induisez pas dans la tentation et délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ! »

La toile tombe.

POUR LA COURONNE

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON

LE 19 JANVIER 1895

A

MM. ÉMILE MARCK ET ÉMILE DESBEAUX

DIRECTEURS DE L'ODÉON

EN TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANTE AMITIÉ

F. C.

POUR LA COURONNE

PERSONNAGES

ÉTIENNE, évêque et roi des Balkans.	MM.	ALBERT LAMBERT.
LE PRINCE MICHEL BRANCOMIR.		P. MAGNIER.
CONSTANTIN BRANCOMIR, son fils.		JACQUES FÉNOUX.
IBRAHIM-EFFENDI, agent secret du sultan Mohammed II, sous le déguisement d'un chanteur bohémien et portant le nom de BENKO.		RAMEAU.
OUROSCH, vétéran.		MARSAY.
LAZARE, soldat.		ETIEVANT.
UN PRISONNIER TURC.		DUPARC.
UN GUETTEUR.		CÉALIS.
UN CHEVRIER.		JAHAN.
UN OFFICIER.		TALDY.
BAZILIDE, femme du prince Michel. .	Mmes	TESSANDIER.
MILITZA.		WANDA DE BONCZA.
ANNA, fille d'Ourosch.		CHAPELAS.
SOPHIA, chanteuse.		MARIGNAN.
ALEXIS, page.		GROSLIER.

Dans les Balkans. — Fin du XVe siècle.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. FOUCAULT, régisseur général, à l'Odéon.

A. Davent del. — F. Jasinski sc.

Pour la Couronne

MILOSA

Qu'il est du moins quelqu'un qui l'embrasse et qui l'aime !

Acte II, Scène I

A. BROUSSIALX ÉDITEUR

[illegible]

POUR LA COURONNE

ACTE PREMIER

La place d'armes d'une citadelle dans les Balkans. Au fond, une porte monumentale. A droite et à gauche de la grande porte, le rempart. A droite, au second plan, un corps de logis avec une porte moins importante que celle du fond. Par-dessus les créneaux, on aperçoit la chaîne des montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE

LAZARE, OUROSCH, BENKO.

Au lever du rideau, Lazare, jeune soldat, montre les montagnes à Benko, sorte de Bohémien, portant sur l'épaule une guzla au long manche. Ourosch, vétéran aux moustaches grises, est assis sur un banc.

LAZARE, étendant la main vers la gauche.

Oui, chanteur, tu peux voir d'ici tout le pays.
Au Nord, ces seigles mûrs, ces blés et ces maïs,
Tout ce fauve horizon où le coup d'œil s'égare,
C'est le pays chrétien, c'est la plaine bulgare.

Quand le ciel est limpide et qu'il fait grand soleil,
Là-bas, on voit, dit-on, briller un point vermeil,
Le Dôme de Viddin, de notre capitale.
Dans ce beau pays blond, le Danube s'étale,
Couleur d'acier, et coupe en deux la région,
Comme un sabre jeté sur la peau d'un lion.

BENKO, indiquant la droite.

Mais... au Sud ?

LAZARE.

Ah ! par là, c'est le Turc. Sa conquête
Au pied de nos remparts, depuis douze ans, s'arrête,
Grâce aux Balkans, et grâce à nous aussi, je crois.

Il montre alternativement la droite et la gauche.

Par là, c'est le Croissant ; par ici, c'est la Croix.

BENKO, regardant les cimes.

Oui, la chaîne des fiers Balkans est effrayante.
On dirait une mer orageuse et géante,
Dont les flots pour toujours sont immobilisés.

LAZARE.

Va, le Turc les aurait depuis longtemps forcés,
Ces Balkans, sans le chef intrépide et fidèle
Qui tient depuis douze ans dans cette citadelle.

Nous serions tous conquis, — c'est à faire frémir, —
Tous, sans notre héros, sans Michel Brancomir.

BENKO.

Pauvre poète errant, qui veux être son hôte,
J'aimerais à chanter cette gloire si haute.
L'œuvre du grand Michel, compagnons, dites-la,
Et je la rimerai sur un air de guzla.

LAZARE.

Fais-le. Nous t'en saurons garder reconnaissance...
Le sultan Mohammed avait conquis Byzance;
Le Croissant voyait tout céder à son effort;
Hunyade était mort; Scanderbeg était mort.
Semblables aux forçats qu'on fouaille et qu'on garrotte,
Tous, le Grec, le Magyar, le Serbe, l'Épirote,
Tous, gens de la mer Noire ou du Montenegro,
Tendaient leurs bras aux fers et leur gorge au bourreau.
Le Turc étant le maître alors, il fut atroce.
Chaque pays saigna sous un pacha féroce,
Et, de Bude à Warna, tout fut ruine et mort.
Au seuil de sa tanière ou sur son château fort,
Pâture des corbeaux, le boyard ou l'heiduque
Pourrissait, empalé de la cuisse à la nuque.

Tous les princes tremblaient et payaient la rançon;
Et le cavalier turc avait à son arçon,
En souvenir de ses victimes écharpées,
Un hideux sac de sel plein d'oreilles coupées.
On n'avait jamais vu de jours si malheureux.
Les voyageurs parlaient de présages affreux.
En Pologne, empourprant la verdure des haies,
Les christs des grands chemins saignaient par leurs cinq pl
Un portrait de la Vierge, à Prague, avait pâli;
Et, devant le succès fatal de l'Osmanli,
L'Europe des chrétiens reculait, affolée,
Avec un long sanglot de vierge violée!

OUROSCH.

Oui, c'est vrai. Je suis vieux; j'ai vu ces temps maudits.

LAZARE.

C'est alors qu'acceptant la lutte un contre dix,
Dans ce royaume obscur des vieux Balkans, un Slave,
Un chrétien, eut horreur du joug et de l'entrave.
Secouant la torpeur de notre défunt roi,
Il osa relever l'étendard de la foi,
Fit broder un Christ d'or sur sa bannière blanche,
Et, seul, il repoussa l'effroyable avalanche.

Le feu roi, conseillé par Michel Brancomir,
Au Sultan renvoya son vain titre d'émir,
Refusa le tribut et fit appel aux armes.
Tout le peuple, appelé par les tocsins d'alarmes,
Parut devant Michel. A la voix du héros,
Les lourds sabres rouillés jaillirent des fourreaux.
On l'acclama pour chef, on jura de le suivre.
Ayant donc fait des vœux aux icônes de cuivre,
Senti les douces mains des aïeux sur son front
Et pris congé des siens d'un baiser rude et prompt,
Chacun vint sur ces monts où Michel mit son aire
Et mêla désormais ses canons au tonnerre.
Le vieux Sultan, rêvant supplices et gibets,
Avait lancé sur nous ses pachas et ses beys,
Les plus cruels, ceux-là que ces damnés préfèrent;
Mais, accourus ainsi qu'une trombe, ils trouvèrent
Michel debout au seuil de chaque défilé.
Alors sur ces sommets tant de sang a coulé
Qu'il rougissait au loin l'écume des cascades.
Toutes les nuits, combats, surprises, embuscades;
Nous glissions vers les Turcs, ventre à terre et rampants;
Chaque quartier de roc cachait un guet-apens;
Sous un bloc ébranlé d'une seule pesée,
Toute une bande, un jour, par moi fut écrasée
Et périt sans pouvoir même crier : Allah!

La bataille a duré douze ans comme cela,
Dans ces vieux monts brûlant d'une ardeur de fournaise
Et, comme la marée au pied d'une falaise,
Toujours l'effort des Turcs se brisait aux Balkans...
Aujourd'hui leurs assauts deviennent moins fréquents.
Leur Othorgul-pacha campe bien dans la plaine;
Mais le tigre d'Asie est las et prend haleine.
Ses bonds n'ont pas atteint notre aigle dans son nid,
Ses crocs se sont usés contre le dur granit;
Et, tout sanglant, vautré dans les moissons dorées,
Il regarde, en pleurant, ses griffes déchirées.

BENKO.

Oui, ce Michel est grand. Tu dis vrai, compagnon.
Désormais, dans mes vers je veux unir son nom
A ceux de Vlad le Diable et de Jean Hunyade.
Je dirai ses hauts faits de bourgade en bourgade,
M'accompagnant, pour mieux les célébrer encor,
Sur mon luth albanais où tremble un grelot d'or...
Mais dis-moi, ce héros, ce batailleur si rude
Vit donc seul avec vous dans cette solitude ?

LAZARE.

Non pas, il a sa femme et son fils Constantin.
Quand Michel, commençant son glorieux destin,

Du côté du bon droit fit pencher la balance,
L'enfant n'était qu'un page et lui portait sa lance.
Mais l'exemple du père était bon. Aujourd'hui,
Constantin est un homme, un soldat comme lui;
Et la patrie, heureuse et d'eux seuls occupée,
A ce poignard nouveau près de sa vieille épée.

BENKO.

Et — l'on veut tout savoir des hommes éclatants —
La mère?...

LAZARE.

Elle est, hélas! morte depuis longtemps...
Mais le feu roi — que Dieu garde avec lui son âme! —
A fait prendre à Michel une seconde femme,
La noble Bazilide... Oh! d'aïeux très lointains.
Elle descend, dit-on, des Césars byzantins.

BENKO.

Elle est belle?

LAZARE.

A damner un saint!

BENKO.

Et Michel l'aime?

OUROSCH, de sa place, avec brusquerie.

Oui. Trop... pour un soldat.

LAZARE.

Bah ! le feu roi, quand même
Eut bien raison de faire à Michel ce cadeau.
Dans le triomphe on met une rose au drapeau.

BENKO.

Il me tarde de voir cette beauté si rare
Qui doit aimer les vers chantés sur la guitare...
Mais ce feu roi, dont vous parlez à tout moment,
— Pardon, je ne sais rien, — est-il mort récemment ?

LAZARE.

Le mois dernier.

BENKO.

Son fils, sans doute, a la couronne?

OUROSCH, se levant.

Non, chez nous, c'est au plus méritant qu'on la donne.

Geste d'étonnement de Benko.

Oui, quand un de nos rois est mis dans le cercueil.
La Diète se rassemble, après un mois de deuil,

Sur la place, à Viddin, devant la Basilique.
Les vingt plus vieux boyards sont là — c'est magnifique ! —
A cheval; et de loin chacun les reconnaît
A l'aigrette d'argent qui brille à leur bonnet.
Selon l'ancienne loi, la Diète militaire
Fait son choix promptement, sans mettre pied à terre;
Puis, quand le souverain est élu, le Conseil
L'acclame en brandissant les sabres au soleil.
Ensuite, on le couronne avec cérémonie.

LAZARE.

Notre Diète à Viddin doit s'être réunie
Hier même, et nous saurons bientôt le résultat.

BENKO.

Puisqu'elle doit choisir, pour gouverner l'État,
Le plus digne, qui donc voulez-vous qu'elle nomme,
Sinon votre Michel Brancomir?

LAZARE.

Oui, c'est l'homme
Qu'il faudrait. Il a fait bravement son devoir.

OUROSCH.

Jeunes gens, vous parlez trop vite et sans savoir.

Certes, Michel est grand; la gloire l'environne;
Mais il aurait bien tort de rêver la couronne.
On l'a déjà couvert de titres et d'honneurs.
C'est bien. Mais les anciens du peuple, les seigneurs
Sont convaincus, avec la nation entière,
Qu'il faut que ce soldat reste sur la frontière.
Puis, chez nous, pour avoir la couronne, étranger,
Le moyen le meilleur...

BENKO.

C'est?

OUROSCH.

De n'y pas songer.

BENKO.

En vérité? Qui donc croyez-vous qui l'obtienne?

OUROSCH.

L'homme est tout désigné, c'est notre évêque Étienne.

BENKO.

Un prêtre!

OUROSCH.

Dis un saint.

LAZARE.

Un saint homme, en effet.

BENKO.

Pour mériter un nom si beau, qu'a-t-il donc fait?

OUROSCH.

Le bien, depuis trente ans, chaque jour, à toute heure,
Le bien par la parole et par l'œuvre meilleure,
Le bien pour le pays et pour sa liberté.
Le bon grain qu'il sema, Michel l'a récolté,
Voilà tout. Quand la foi chrétienne était traquée,
Du temps qu'on transformait chaque église en mosquée,
Qui donc nous a gardés fidèles à la croix?
L'Évêque. Il nous disait la messe au fond des bois,
Et nous prophétisait la révolte prochaine
Devant l'autel dressé dans le creux d'un vieux chêne.
Ah! déjà sur son front l'auréole avait lui.
Si nous ne sommes pas aux Turcs, c'est grâce à lui.
L'antique liberté, qui se souciait d'elle?
Le roi même payait tribut à l'infidèle.
Que de fois, saisissant son cheval par le mors,

Étienne l'arrêta, comme un vivant remords,
Et lui courba le front sous sa fière parole.
Chaque jour, notre évêque entrait dans une école,
Il groupait les petits autour de ses genoux,
Leur parlait du passé, leur disait : « Vengez-nous ! »
La guerre sainte, il l'a préparée, il l'a faite.
Quand nous sommes enfin partis, bannière en tête,
Il était là, de joie et d'orgueil rajeuni.
Si Michel a vaincu, c'est qu'Étienne a béni.
Alors, il nous donna les joyaux de sa mitre,
Sa crosse d'argent fin, le trésor du chapitre,
Tout, pour armer le peuple et broder les pennons.
Cet or si pur est dans l'airain de nos canons.
Pauvre, de tous nos morts il recueille les veuves...
Mais surtout c'est un saint. Nous en avons des preuves.
Un soir qu'il méditait près d'un rosier fleuri,
Un lépreux, qui toucha sa robe, fut guéri ;
Et des bandes d'oiseaux, pour lui seul familières,
Se posent sur ses mains, quand il est en prières...
C'est lui qu'on élira ; car le royal pouvoir,
S'il veut bien l'accepter, ce sera par devoir.
Et nous serons certains, ô Christ, de ta victoire,
Quand sur ce noble front, tout rayonnant de gloire,
Nous pourrons voir briller, en mourant pour la foi,
Dans le nimbe du saint, la couronne du roi.

LAZARE.

Si Brancomir rêvait la suprême puissance,
Pourtant ?...

OUROSCH.

Au vœu de tous il doit obéissance.
Il se résignerait.

LAZARE.

Il est ambitieux.

OUROSCH.

Oui, pour sa femme.

LAZARE.

Ourosch, tu dis vrai. Deux beaux yeux
Peuvent mettre un dessein funeste dans notre âme.

En ce moment, un page apparaît à la porte du bâtiment de droite et reste sur le seuil, soutenant la tapisserie relevée.

OUROSCH.

Paix ! voici notre chef avec sa jeune femme...
Et selon ton désir, chanteur, tu vas les voir.

BENKO s'incline avec humilité; puis, à part, et jetant un regard de haine sur les deux soldats.

Chiens de chrétiens ! Je sais ce qu'il fallait savoir.

SCÈNE II

LES MÊMES, MICHEL BRANCOMIR, BAZILIDE.

Michel Brancomir et Bazilide paraissent à la porte de droite. Michel, homme d'une cinquantaine d'années, porte un costume slave; une aigrette d'argent orne son bonnet de fourrure; sa ceinture est garnie d'armes orientales. Bazilide, jeune femme de vingt-cinq ans, est vêtue d'une robe byzantine, très ornée et couverte de joyaux. Elle s'appuie amoureusement au bras de Michel. A l'apparition de Michel et de Bazilide, Benko se prosterne à leurs pieds.

MICHEL.

Qui donc à mes genoux courbe si bas la tête?
Quel est cet étranger?

BENKO.

Moins que rien. Un poète,
Ayant pour tout trésor sa guzla de sapin,
Prince, et qui vous demande un asile et du pain.

BAZILIDE.

Un poète! Ces jours passés, j'avais envie
De chansons. D'où viens-tu?

BENKO.

Je viens de Moldavie.
J'ai nom Benko; je chante et déclame des vers.

BAZILIDE.

C'est bien. Tu nous diras, ce soir, tes nouveaux airs...
Tu sais, ces chants roumains, ces légendes valaques
Qui font peur. Mauvais œil, sorcières, brucolaques...
Les femmes sont ainsi, Michel. Nous nous plaisons
A ces contes affreux qui donnent des frissons,
Pour qu'à notre terreur notre ami s'intéresse
Et nous rassure enfin avec une caresse.

A Benko.

On aura soin de toi, chanteur, je le promets.

Elle congédie d'un geste Benko et les deux soldats.

Allez!

Lazare, Ourosch et Benko sortent.

SCÈNE III

MICHEL, BAZILIDE.

Michel s'approche du rempart à gauche et regarde au loin avec anxiété.

MICHEL.

Ce messager ne viendra-t-il jamais?

BAZILIDE.

Viddin est loin, la route est pénible.

MICHEL, très agité.

Eh! qu'il crève
Un cheval, mais qu'il vienne et dissipe mon rêve...
Car la Diète, à cette heure, a dû nommer un roi...
Qui peuvent-ils avoir élu?... Si c'était moi?...
Mais j'ai tort d'espérer. Le peuple est pour ce prêtre.
C'est lui qu'ils choisiront... Pourtant, qui sait?... Peut-être
En un instant on voit les caprices changer...
Par le démon! quand donc viendra ce messager?

BAZILIDE.

Patience !

MICHEL.

Ah ! ce peuple est ingrat et stupide !...
Ainsi, pour eux, pendant douze ans, chef intrépide,
J'aurai fait reculer l'étendard triomphal
Surmonté du Croissant et des crins de cheval !
Pour qu'ils sèment en paix leurs maïs et leurs seigles,
Mon sabre aura donné de la pâture aux aigles !
Pour eux tous, laboureurs, ouvriers, trafiquants,
J'aurai barré la route aux Turcs, dans les Balkans,
Et mon canon vainqueur aura rempli ces gorges
De grondements d'orage et de lueurs de forges !
Pour qu'ils vivent sans crainte et qu'ils puissent, le soir,
Au seuil de leur demeure, en famille, s'asseoir,
J'aurai vieilli captif, moi, dans ma place forte
Où j'ai mis, seul trophée, au-dessus de la porte,
Comme les paysans font parfois d'un hibou,
Vingt crânes de pachas traversés par un clou !
Cette invincible main, qui de colère vibre,
Aura fait ce pays riche, prospère et libre.
Puis, le trône étant vide et semblant à mon gré,
On me préférera ce vieillard tonsuré !...

Un prêcheur très expert en grimaces sacrées,
Populaire, faisant le pauvre... Simagrées !. .
La couronne des rois tremblera sur son front.
Qu'importe ? C'est l'Évêque !... Et tous préféreront
A mes cris belliqueux ses prières peu sûres,
Et le vin de sa messe au sang de mes blessures.
Vainement le feu roi m'a voulu désigner
Comme le seul capable, après lui, de régner ;
En vain il m'accorda l'impôt d'une province,
L'aigrette des boyards et le titre de prince.
Ils éliront le vieil évêque, j'en suis sûr.
— Toi, Michel, tiens-toi prêt pour le combat futur.
Othorgul va bientôt reprendre la campagne.
Défenseur des Balkans, reste sur ta montagne.
Veille pour eux, soldat ; ils veulent sommeiller,
Et leur ingratitude est un doux oreiller...
Ah ! prends garde pourtant, ô peuple, bête brute,
Qu'à la fin le soldat ne soit las de la lutte ;
Prenez garde, bourgeois au cœur vil et bourbeux,
Laboureurs encor plus stupides que vos bœufs,
Vieux boyards idiots, moines à face glabre,
Qu'un jour sur mon genou je ne brise ce sabre
Qui seul protège encor votre or et vos moissons,
Dussiez-vous m'égorger avec les deux tronçons !

BAZILIDE.

Une autre vous dirait, Monseigneur, pour vous plaire :
« Calmez-vous !... » Moi, Michel, j'admire ta colère.
Le lion n'est jamais plus beau qu'en rugissant;
Et sur ce noble front où monte un flot de sang,
Moi, fille des Césars et des anciens Patrices,
J'aime à voir le courroux blanchir tes cicatrices.
Que m'importe, après tout, qu'un vote de hasard
Donne ou non pour un jour le trône à ce vieillard,
Et que l'ignoble envie un moment t'en évince !
Tu seras roi, soldat; vous régnerez, mon prince...
Quand j'étais tout enfant, le devin de la Cour,
A Byzance, m'a dit : « Vous serez reine, un jour ! »
Et toujours devant moi ce souvenir se dresse.
Oui, Michel, à ce front que votre main caresse,
La couronne royale est faite pour briller.
Tu me la gagneras, mon brave aventurier;
Tu me la gagneras par force ou par malice !
Comme tu seras beau, présidant un supplice,
Et quel orgueil secret et charmant j'aurai, moi,
D'être seule à ne pas trembler devant mon Roi !
Oui, mon Roi ! Je le veux !... Ce misérable évêque !...
Va, Michel, je suis femme et, de plus, je suis Grecque,

Et quiconque une fois m'a déplu s'en repent.
Enlacé dans mes bras, tu dis parfois : « Serpent ! »
Serpent, soit. Mais le souple et venimeux reptile,
En certains cas, est plus que le grand fauve, utile.
Parfois ton rude bras n'aura pas à frapper ;
Je puis mordre pour toi, pour toi je puis ramper...
Serpent, soit ! mais pareil à ce python d'Asie
Qu'un nègre fait danser selon sa fantaisie,
Et qui revient toujours, esclave familier,
Pendre au cou du jongleur son doux et froid collier.

MICHEL.

Je t'aime, Bazilide, ô charmeuse, ô sirène !
Si je veux être roi, c'est pour que tu sois reine...
Comme je suis changé, pourtant, et ce que c'est
Que de nous ! Car la gloire, hélas ! me suffisait ;
Jamais je ne rêvai couronne ni royaume...
Mais tu vins et tu mis dans cette rude paume,
En fixant sur mes yeux tes yeux énamourants,
Ta petite main pâle aux ongles transparents.
Puis dans nos belles nuits d'amour, nuits où l'on veille,
Tu murmuras le mot fatal à mon oreille...
Être roi ! Le désir cruel m'avait mordu...
Il peut me perdre !... Soit, je veux être perdu !

Je t'aime! La saveur de ta chair jeune et chaude
Dans les combats, autour de moi, circule et rôde.
Dans l'âcre odeur du sang je ne puis oublier
L'odeur que tes cheveux laissent sur l'oreiller!
Je t'adore, vois-tu! Commande, exige, ordonne!
Si la route qui doit mener à la couronne
Est obscure et fangeuse, eh bien, prends-moi la main,
Et je te conduirai jusqu'au bout du chemin,
Fallût-il, pour ne pas t'y voir faire la moue,
Étendre sous tes pas mes drapeaux dans la boue!

Acclamations au dehors.

Mais ce bruit? Si c'était enfin mon messager!...

Nouveaux cris. Constantin Brancomir entre au fond par la porte monumentale, entouré de soldats qui l'acclament. Ses vêtements portent les traces d'un combat, et il brandit dans sa main droite trois étendards turcs. Derrière lui paraissent, enchaînés et gardés, un chef turc, blessé, qui porte le turban vert des hadjis, et une jeune femme, Militza, en costume oriental, avec un collier de piastres. A droite et à gauche entrent aussi, attirés par les acclamations, d'autres soldats; parmi eux Ourosch, Lazare et Benko le musicien.

SCÈNE IV

MICHEL BRANCOMIR, CONSTANTIN BRANCOMIR, BAZILIDE, MILITZA, OUROSCH, LAZARE, BENKO, LE PRISONNIER TURC, SOLDATS.

LES SOLDATS.

Victoire !

MICHEL, reconnaissant Constantin.

Constantin !

CONSTANTIN, avec joie.

Jésus, dans le danger,
Vous protège, mon père, et défend votre gloire;
Je viens de repousser l'Infidèle !

LES SOLDATS.

Victoire !

MICHEL.

Quoi ? Les Turcs ont voulu surprendre le Balkan ?

CONSTANTIN.

Cette nuit, par l'ancien défilé de Trajan.

MICHEL.

C'est la troisième fois qu'ils tentent ce passage.

CONSTANTIN.

Oui, mais il était bien gardé, selon l'usage.
Marcovitch, le guetteur, qui veillait dans ce lieu
Près du bûcher d'alarme, y mit vite le feu.
L'ennemi connaît bien le signal; il s'arrête,
Et, sur-le-champ, les chefs commandent la retraite,
Craignant d'être surpris dans l'étroit défilé.
Mais je les ai rejoints pourtant. J'ai rassemblé
Mes hommes; et, traînant avec nous la bombarde,
Nous avons pu couper en deux l'arrière-garde.
Nous tirions à mitraille et presque à bout portant.
Quatre cents Turcs au moins sont morts en combattant.
Père, une fois de plus la montagne est sauvée.
Nous avons la victoire...

Jetant les étendards aux pieds de son père.

Et voici le trophée!

BENKO, à part.

Encor vaincus!

MICHEL, s'avançant vers Constantin les bras ouverts.

Mon brave enfant, embrasse-moi!...
Ton chef est satisfait, ton père est fier de toi;
Et j'ai, dans ta personne, un lieutenant solide.

A sa femme.

Il faut que vous l'aimiez, ma belle Bazilide,
Et qu'il vous aime aussi... car c'est mon seul enfant.
Voyez ce front hautain, ce regard triomphant!
Oui, trop de rêverie encore et de chimère
Dans ces yeux-là. C'est bien la douceur de sa mère;
Mais il a la valeur des Brancomir, c'est sûr.
Pour lui donner le lait ardent de son sein dur,
La guerre, sa nourrice, a défait sa cuirasse;
Et l'écho du canon berça ce fils de race,
Qui, marmot, n'a jamais crié quand il tombait,
Et qui, vers l'âge encor d'épeler l'alphabet,
Par jeu, prenait d'assaut les roches escarpées,
Et chevauchait déjà sur mes grandes épées.

Apercevant les deux prisonniers.

Mais qui sont cette femme et cet homme enchaînés?

Les ordres sont pourtant formels que j'ai donnés.
Jamais de prisonniers. Tout tuer.

CONSTANTIN.

Noble père,
Vous me pardonnerez pour cette fois, j'espère.
C'est moi qui désarmai ce chef; il est blessé,
Et, comme il s'est conduit en brave, j'ai pensé
Bien faire en l'amenant jusqu'à la citadelle.
Faites-lui grâce.

Murmure parmi les soldats.

MICHEL.

Aucun quartier pour l'infidèle!
D'où te vient cet accès de générosité?
Qu'est-ce à dire? Oses-tu blâmer ma dureté?
C'est à force de sang, à force de tuerie,
Enfant, que j'ai sauvé l'Église et la Patrie.
Donc, ceci me déplaît, et c'est rébellion,
Constantin. Pour les Turcs, toujours le talion!
Dent pour dent! Quand ils sont les vainqueurs, ces infâmes
Mutilent nos blessés et violent nos femmes.
A mort, le Turc! A mort, le pourceau circoncis!

LES SOLDATS.

A mort!

CONSTANTIN.

Ne froncez pas vos terribles sourcils,
Père. Pardonnez-moi si je vous fais offense.
Je n'ai pu massacrer un blessé sans défense;
Je me suis souvenu des chrétiens d'autrefois,
Des héros combattant, comme nous, pour la croix,
Au temps de Saladin et du saint roi de France;
Et, malgré moi, j'ai vu l'horrible différence...
Faites-lui grâce!...

Aux soldats.

Et vous, amis, réfléchissez!

LES SOLDATS.

A mort, le Turc! à mort!

LE PRISONNIER.

Jeune homme, c'est assez.
Tu ne me devais pas traîner dans ce repaire.
Tu devais obéir aux ordres de ton père.
Brancomir a raison et tous ces chiens aussi.
Pourquoi me faire grâce? Ai-je crié merci?

Si, devant moi, sanglant et l'épée abattue,
Je t'avais eu, t'aurais-je épargné ? — Qu'on me tue !

LES SOLDATS.

A mort !

Sur un signe de Michel, on entraîne le prisonnier.

MICHEL, à Constantin.

Fais ton profit de cette leçon-là.

BENKO, à part.

Ainsi meurt le croyant. Il n'est de Dieu qu'Allah !

CONSTANTIN, à part.

Oh ! l'infernale guerre !...

BAZILIDE, désignant Militza.

Eh bien, et cette femme ?

CONSTANTIN.

Maintenant, c'est mon droit, père, que je réclame.
Elle est ma prisonnière et ma part de butin.

MICHEL.

C'est ton droit, en effet.

BAZILIDE.

Vraiment, beau Constantin?
Vraiment, tu la choisis pour esclave? Une almée!
Une fille qui suit les charrois de l'armée,
Portant à son collier, symbolique ornement,
Les sequins de sa dot, gagnés Dieu sait comment!
Elle est assez belle... oui, mais la conquête est mince
Pour un fier capitaine et pour un fils de prince.
Elle peut, tout au plus, amuser tes soldats.

CONSTANTIN.

C'est possible. Pourtant on n'y touchera pas.
A me la disputer que nul ne se hasarde.
Cette femme est à moi, vous dis-je! et je la garde.

MICHEL.

Tu le peux, Constantin. C'est ton droit absolu.
Sache-le cependant. Deux fois tu m'as déplu.
Je te défends ce ton d'humeur âpre et jalouse
En parlant à ma noble et gracieuse épouse,
Qui t'a voulu donner ce conseil par bonté.

CONSTANTIN.

Mais...

MICHEL.

Plus un mot! Je t'aime encor, bien qu'irrité,

Montrant les drapeaux turcs jetés à terre.

Et, devant ces témoins de ta belle vaillance,
Je veux te pardonner ta désobéissance.
Portons ces étendards dans la salle d'honneur.

Il fait un signe à Ourosch, qui ramasse les étendards; puis à Constantin.

Et toi, n'offense plus ton père et ton seigneur.

Il donne la main à Bazilide et sort par la porte de droite, suivi d'Ourosch portant les étendards, et de tous les soldats. Benko s'éloigne à gauche. Constantin et Militza restent seuls en scène.

SCÈNE V

CONSTANTIN, MILITZA.

CONSTANTIN, à lui-même, sans prendre garde à Militza.

Oh! chagrin qui me ronge et qui me désespère!
Cette Grecque m'a pris l'amitié de mon père...

Que le jour qui les a réunis soit maudit!

A Militza, qui s'est humblement approchée de lui.

Que me veux-tu ?

MILITZA.

Je suis ton butin, tu l'as dit,
Ton esclave... et j'attends l'ordre du nouveau maître.

CONSTANTIN.

Ai-je vraiment bien fait, triste et malheureux être,
Créature tombée, hélas! déjà si bas,
De t'épargner la mort!

MILITZA.

Je ne la craignais pas.

CONSTANTIN.

Dis ton nom.

MILITZA.

Militza!

CONSTANTIN.

Ton Dieu?

MILITZA.

Le tien, sans doute.
Je ne sais pas prier.

CONSTANTIN.

Ton pays?

MILITZA.

La grand'route.

CONSTANTIN.

Ta famille?

MILITZA.

Ma mère errait sur le chemin,
Mendiait et lisait les signes de la main.

CONSTANTIN.

Elle t'aimait?

MILITZA.

Qui sait? J'étais souvent battue;
Et, lorsque j'eus quinze ans, la vieille m'a vendue.
C'est elle qui m'apprit à danser.

CONSTANTIN.

Et depuis?

MILITZA.

Depuis, mon beau soldat, je vis comme je puis.
Le chagrin dans le cœur et le fard sur la joue,
Je ramasse mon pain n'importe où, dans la boue...
Mon miroir m'a fait honte, un jour; je l'ai cassé;
Et je pleure, la nuit, après avoir dansé.

CONSTANTIN, déliant les mains de Militza.

Allons, sois libre... Adieu!

MILITZA.

Quoi, ta main me délivre!

CONSTANTIN, lui donnant sa bourse.

Oui, prends ma bourse, tiens, et tâche de mieux vivre...
Car ta beauté m'afflige et ton charme est navrant,
Pauvre fille qui fais le mal en l'ignorant.
La débauche t'a prise, enfant à l'œil sincère,
Dans l'horrible tribut payé par la misère.
Si jeune, tu rougis de pudeur sous ton fard;
Un reste d'innocence éclaire ton regard;
Et la fleur dans la fange et de tous méprisée
Garde encor, du matin, sa goutte de rosée.

MILITZA.

Donc, un homme, — c'est vrai! — pour la première fois,
M'a parlé sans dégoût dans l'âme et dans la voix!
Et cet or que voici, cet or n'a rien d'infâme!...
Qui donc es-tu, soldat aussi doux qu'une femme,
Qui ne me connais pas et me fais tant de bien?

CONSTANTIN.

Ton frère, si tu veux, pauvre fille, un chrétien.

MILITZA.

Mais tu vois qui je suis.

CONSTANTIN.

Je sais la chair fragile.

MILITZA.

Qui t'a rendu si bon?

CONSTANTIN.

Ma mère et l'Évangile.

MILITZA.

Je n'ai fait que le mal.

CONSTANTIN.

Puisse Dieu t'éclairer!

MILITZA.

Je vis dans le ruisseau.

CONSTANTIN.

Le ciel peut s'y mirer.

MILITZA.

L'homme pur me repousse en me disant : Arrière!

CONSTANTIN.

Qui donc est sans péché, pour te jeter la pierre ?

MILITZA.

Eh bien, toi qui m'osas donner le nom de sœur,
Toi dont la voix m'emplit de paix et de douceur,
Écoute-moi. Veux-tu vraiment que je remonte
Le courant qui m'entraîne à jamais dans la honte ?
Alors, laisse-moi vivre ici, reprends ton or.
Tu m'as sauvé la vie, eh bien, fais mieux encor :
Garde-moi près de toi comme une humble servante.
Car, d'après le passé, l'avenir m'épouvante.

Que vais-je devenir, quand je serai, demain,
Toute seule et livrée aux hasards du chemin ?
Ah ! dans ces temps mauvais, dans ce pays sauvage,
La liberté, pour moi, c'est le pire esclavage.
O maître, ne sois pas charitable à moitié.
Garde-moi ; laisse-moi ma place, par pitié,
Au coin le plus obscur du logis, et supporte
Que je couche, le soir, en travers de ta porte !...
Ah ! je baise tes mains ! Dis, garde-moi, veux-tu ?

CONSTANTIN.

Pauvre oiseau, du premier coup d'orage abattu,
Soit ! Je te ferai chaude et paisible la cage.

MILITZA.

Tu consens... Oh ! merci !... Mais il me faut un gage
De ta promesse... un rien qui me sera si cher,
Quelque chose de toi pour porter sur ma chair...
C'est l'usage, vois-tu, des filles de Bohême.

CONSTANTIN.

Quoi ?... Mon collier ? ma bague ?... Enfin, choisis toi-même.

MILITZA, désignant un des poignards passés à la ceinture du jeune homme.

Eh bien, c'est ce petit poignard que je voudrais.

CONSTANTIN, le lui donnant.

Pourquoi ?

MILITZA.

Pour me tuer, soldat, si tu mourais.

Acclamations au dehors.

CONSTANTIN.

Ces clameurs ?...

SCÈNE VI

TOUS LES PERSONNAGES DU PREMIER ACTE, puis l'ÉVÊQUE-ROI.

Lazare, Benko et les soldats entrent à droite et à gauche. Ourosch entre vivement par la porte fortifiée, au fond.

OUROSCH.

Grande joie à toute âme chrétienne !
La Diète a nommé roi le saint évêque Etienne !...

LES SOLDATS.

Vivat !...

CONSTANTIN, à part.

Mon pauvre père !

OUROSCH.

Et le roi des Balkans,
A peine couronné, vient jusque dans nos camps
Pour nous bénir...

A Lazare et à Benko.

Eh bien, étais-je bon prophète ?

Nouvelles acclamations.

C'est lui... vous entendez...

Michel Brancomir et Bazilide reparaissent sur le seuil de la porte de droite.

MICHEL, à demi-voix, à Bazilide.

Ainsi la chose est faite...
Il vient ! Il a suivi de près mon messager.
Il vient dans son triomphe ! Il vient pour m'outrager !...
J'étouffe ! Tout mon corps tremble et ma tête brûle !...

BAZILIDE, de même.

Nous nous vengerons, va... Du calme !... Dissimule !

En ce moment l'Évêque-Roi, portant la couronne sur sa mitre et ayant en main une crosse de bois blanc, entre par le fond, suivi d'une escorte de boyards.

MICHEL, à part.

C'est lui !

LES SOLDATS.

Vive le Roi !

L'ÉVÊQUE-ROI.

La paix soit avec vous !
Prince Michel, et toi, Constantin, et vous tous,
Soldats chrétiens, soyez bénis au nom du Père,
Du Fils et de l'Esprit.

TOUS.

Ainsi soit-il !

L'ÉVÊQUE-ROI.

La guerre
A fait Brancomir grand parmi nous ; mieux que moi
Il mérite à coup sûr la couronne de roi ;
Pourtant on me la donne et ma surprise est grande.
Mais je dois obéir, quand le peuple commande.
Dans sa sagesse, il veut que le chef redouté,
Sauveur de la patrie et de la chrétienté,
Achève jusqu'au bout sa besogne guerrière,
Et choisit le vieillard dont l'ardente prière

A toujours imploré le ciel pour ce pays.
La volonté de Dieu soit faite! J'obéis.
J'accepte le devoir encor plus que le titre.
Mais, ayant sur le front la couronne et la mitre,
O vaillant Brancomir, je viens d'abord vers toi
Pour t'offrir le baiser paternel de ton roi.
Mon règne sera court; car sur moi la nuit tombe;
Sous mon trône je sens le vide de ma tombe.
Tu seras tout à fait vainqueur, quand je mourrai,
Et deviendras le roi du pays délivré.
Jusque-là, Brancomir, de cœur et de pensée
Soyons unis tous deux pour l'œuvre commencée.
L'œuvre sainte qu'il faut poursuivre sans répit;
Et, pour qu'on sache bien qu'aucun mauvais dépit
N'a glissé dans ton sein sa perfide vipère,
Viens embrasser ton roi qui t'aime comme un père
Et viens t'agenouiller aux pieds de ton pasteur.

MICHEL, à part.

Moi, fléchir le genou devant cet imposteur,
Cet hypocrite!... Oh! Dieu! subir un tel outrage!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Viens, je t'ouvre mes bras, qu'attends-tu?

BAZILIDE, bas, à Michel.

Du courage !
Il est le maître encore et tu dois obéir.

Michel, domptant sa fureur, s'approche d'Étienne, qui l'embrasse; puis il s'agenouille devant l'évêque qui lui pose les deux mains sur la tête.

BENKO, à part.

J'arrive à temps... Cet homme est bien mûr pour trahir.

L'ÉVÊQUE-ROI.

Maintenant, je vous fais mes adieux et regagne
Viddin, heureux d'avoir salué la montagne,
Le libre et fier Balkan, boulevard de la Foi !
Je retourne aux autels où je prierai pour toi,
Brancomir, champion de l'Europe chrétienne !
Et nulle gloire, ami, n'est égale à la tienne;
Car, pareil à l'archange écrasant les démons,
Tu tiens la barbarie au pied de ces vieux monts,
Immobile, vaincue et de terreur frappée
Par l'éblouissement de ta sublime épée !

LES SOLDATS.

Vive le Roi !

MICHEL, à part.

Vieillard, qui crois nos cœurs unis,
Haine et malheur sur toi !

L'ÉVÊQUE-ROI, au fond de la scène, élevant la main droite.

Vous tous, soyez bénis !

ACTE DEUXIÈME

Une salle de la citadelle décorée avec un goût barbare. Tapisseries orientales, peaux de bêtes, trophées d'armes et d'étendards pris sur les Turcs. Au fond, une grande porte; à gauche, au premier plan, une porte plus petite, et, au second plan, une fenêtre. A droite, un réduit caché par une tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE

BAZILIDE, BENKO, SOPHIA.

Bazilide est étendue sur un lit de repos; Sophia l'évente. Entre Benko, sa guitare en main.

BAZILIDE.

Accorde ta guzla, Benko... Le prince chasse...

Sons de trompes dans l'éloignement.

Tiens, on entend d'ici le son du cor qui passe.
Accorde ta guzla... car, depuis ce matin,
Je suis là, regardant les cimes au lointain
Et les pesants vautours qui planent... Je m'ennuie...
J'ai le vide dans l'âme et suis tout éblouie

D'avoir vu trop longtemps, dans ce jour de langueur,
La neige des sommets moins froide que mon cœur.
C'est dans ces moments-ci que je deviens méchante...
Mais j'aime ta chanson... Que Sophia la chante.

SOPHIA, chantant.

L'âme comme un ciel limpide,
Elle vient d'avoir quinze ans.
Volez vers l'enfant candide,
  Purs papillons blancs.

Il regarde l'ingénue
Et lui fait baisser les yeux.
Volez vers la vierge émue,
  Doux papillons bleus.

Il rend la fille amoureuse
Et lui ravit son trésor.
Volez vers l'amante heureuse,
  Beaux papillons d'or.

Mais il part. Au cœur blessée,
Elle pleure tous les soirs.
Volez vers la délaissée,
  Lourds papillons noirs.

BAZILIDE.

L'air est voluptueux, mais ma tristesse empire.
Raconte-moi plutôt l'histoire du vampire,

Du jeune homme si pâle et cependant si beau,
Qu'on a trouvé, les yeux ouverts, dans son tombeau...
Toi, Sophia, va-t'en. Ton éventail m'énerve.

Sophia sort.

SCÈNE II

BAZILIDE, BENKO.

BENKO.

Enfin nous sommes seuls et nul ne nous observe,
Revenons au complot que nous avons ourdi.
Eh bien ! princesse ?

BAZILIDE.

Eh bien ! Ibrahim-Effendi,
Le projet est encor loin de sa réussite.
Je n'ai pu décider Brancomir. Il hésite.
Les offres du Sultan, à coup sûr, l'ont tenté;
Mais, malgré tout, il n'a pas encore accepté.

BENKO.

Insistez !

BAZILIDE.

Chaque jour, j'y reviens et j'insiste.

BENKO.

Son intérêt est là.

BAZILIDE.

Son préjugé résiste.

BENKO.

Pourtant l'événement ne serait pas nouveau.
Assen, roi de Choumla, Jean, tzar de Tirnovo,
Et Sava le Hautain, despote de Serbie,
Furent mis à la même épreuve et l'ont subie.
Pour sauver leur couronne, ils ont passé par là.
En permettant chez eux le saint culte d'Allah,
En laissant circuler l'Ottoman sur leurs terres,
Ils y règnent en paix et sont rois tributaires.
Faisant ce qu'ils ont fait pour sauver leurs États,
Le prince y gagnerait un trône qu'il n'a pas.
Être roi du Danube au Balkan ! Qu'il y pense !
C'est une généreuse et large récompense.
Mon maître est cependant prêt à la lui donner.
Le Sultan — je l'ai dit — ne veut plus s'obstiner;

Il s'afflige de voir son héroïque armée
Au pied de ces vieux monts vaincue et décimée.
Que Michel, sans combat, nous les laisse franchir;
Et soudain Othorgul, le glorieux muchir,
Couronne Brancomir et dépose l'évêque.
Alors l'Islam fleurit près de l'Église grecque.
Le sang ne coule plus. Aux pays danubiens,
Tout est en sûreté, les gens comme les biens.
Défense désormais qu'on se tue et se batte
Des bords de la mer Noire au sommet du Carpathe.
Michel roi, c'est la paix... Que vous dirais-je encor?
Qu'il n'aura qu'à payer par an cent bourses d'or,
Que j'ai là le firman donné par Sa Hautesse...
Mais je vous ai vingt fois fait ces offres, princesse,
Et vingt fois vous m'avez promis votre concours
Pour que Michel consente... Il refuse toujours.

BAZILIDE.

Crois-tu donc, Ibrahim, qu'il me soit si facile
De plier à mon gré cet esprit indocile?
Ce plan, qui nous paraît tracé par la raison,
A ce rude soldat semble une trahison.
Je murmure souvent ton offre à son oreille,
Mais je vois dans ses yeux le scrupule qui veille.

Dans ce cœur plein de cendre et par moi tourmenté,
Brûle un dernier tison d'antique loyauté.
Un peu d'honneur, au fond d'une âme militaire,
Est toujours enfoui comme une épée en terre...
Et je me décourage, ainsi qu'un laboureur,
Dans un champ où la guerre a semé sa fureur,
Fait halte, en essuyant du bras son front qui sue,
Quand des glaives rouillés arrêtent sa charrue.

BENKO.

Pour briser cet obstacle il faut faire un effort.
On vous aime et l'amour doit être le plus fort.
Si Michel est toujours à vos conseils rebelle,
A quoi sert d'être femme? à quoi sert d'être belle?

BAZILIDE.

Entendons-nous. Rien n'est encor désespéré.
Car je veux réussir et je réussirai.
J'en jure par le rêve ardent qui me dévore !...
Montre-moi ce firman. Je veux le voir encore.

Benko tire de son sein un parchemin avec un large cachet de cire pendu au bout d'un ruban de soie verte, et le donne à Bazilide, après avoir respectueusement baisé le cachet.

BAZILIDE, lisant.

« Gloire à l'unique Allah ! Mohammed, Commandeur
Des Croyants, qui remet sa force et sa grandeur
Aux mains du Tout-Puissant dont il est l'humble esclave
Promet de s'allier de cœur avec le Slave,
Noble ou non, qui fera passer, sans coup férir,
Les monts, que le Sultan renonce à conquérir,
Aux troupes dans la plaine à présent bivouaquées.
L'allié du Sultan rouvrira les mosquées,
Et paiera le tribut en or. Moyennant quoi,
Il aura la couronne et le titre de roi,
Avec tout le pays de la montagne au fleuve.
Nous le lui promettons par serment, et, pour preuve,
Il peut par devers lui garder ce parchemin
Timbré de notre sceau par notre propre main. »

BENKO.

Pour que tout soit conclu, Michel n'aura qu'à mettre
Son sceau près de celui de mon auguste Maître.

BAZILIDE, après un silence.

Quel rêve !

BENKO, reprenant le parchemin.

Eh bien ! il faut le perdre ou le saisir.

BAZILIDE.

Que dis-tu ?

BENKO.

Qu'on vous a laissé tout le loisir
De mener au succès cette trop longue intrigue,
Que le Sultan, mon maître, à la fin se fatigue
D'accorder des délais et de toujours surseoir,
Et que, si je n'ai pas de réponse ce soir,
Si Brancomir hésite encore ou se rétracte,
Je pars...

BAZILIDE.

Tu pars ?

BENKO.

Et vais offrir le même pacte
— Entendez-vous, princesse ? — au plus entreprenant.
Et si quelque soldat, si quelque lieutenant
Veut être plus hardi que Michel et plus sage,
Et nous donne un moyen de forcer le passage,
Fût-il serf et bâtard, c'est lui qui sera roi.

BAZILIDE.

Assez, Turc insolent, et prends bien garde à toi.

Je puis faire, d'un mot, flamboyer les épées.
Ibrahim, souviens-toi de ces têtes coupées
Qu'on cloue à notre mur et qu'on laisse pourrir.

BENKO, haussant les épaules.

Vous me faites pitié... Le Croyant sait mourir.

Changeant de ton et avec humilité.

Est-ce qu'à nos projets la princesse renonce ?

BAZILIDE.

Jamais !... C'est donc ce soir que tu veux ta réponse ?

BENKO.

Ce soir même... On vous a parlé de ces guetteurs
Qui, dans les défilés, veillent sur les hauteurs,
Près d'un bûcher, l'oreille à tous les bruits ouverte,
Et dont les feux vingt fois vous ont donné l'alerte.
Dès longtemps, ces signaux nous barrent le chemin;
Ils ont fait échouer nos meilleurs coups de main,
Et toujours pour le Turc les nuits furent sanglantes
Où l'on vit s'allumer ces flammes vigilantes.
Sans elles, les Balkans eussent été forcés.
Or, on change ce soir les gardiens, je le sais.

Donc, si vous décidez Brancomir, tout à l'heure,
Qu'au chemin de Trajan, la route la meilleure,
Le guetteur soit absent, le feu ne brille pas;
Mais que le prince seul vienne à minuit là-bas.
Je préviens Othorgul, nous nous mettons en marche,
Nous prenons le chemin de Trajan, et, sous l'arche
Où triompha jadis le grand César romain,
Le Slave et l'Ottoman se donneront la main.
Puis, franchissant les monts, ils iront par la plaine
A Viddin, et demain... demain vous serez reine.

BAZILIDE.

Eh bien, c'est entendu. Car il faut en finir.
Avant qu'il soit longtemps Michel va revenir.

Lui montrant la gauche.

Reste patiemment dans cette galerie,
Et — crois-en mon désir qui touche à la furie —
Je t'amènerai là Brancomir consentant.
Et toi, dont je sens bien le mépris insultant,
Toi pour qui toute femme est une esclave, en somme,
Tu pourras mesurer mon pouvoir sur cet homme.
Car je vais présenter à sa tentation
Le vin de la rancune et de l'ambition;

Je prétends qu'il s'en grise et soit prêt à tout faire;
Et, quand il croirait voir la mort au fond du verre,
— J'en jure par mon sexe ! — il faudrait qu'il le bût !
Au revoir, Ibrahim !

Elle sort.

BENKO, un moment seul.

Allons, je touche au but.

SCÈNE III

CONSTANTIN, MILITZA, OUROSCH, LAZARE, BENKO.

Constantin entre par le fond, accompagné des deux soldats et leur parlant. Militza les suit. Benko, à l'entrée de Constantin, se retire dans un coin de la scène.

CONSTANTIN.

Ainsi, depuis un mois, pas une seule attaque ?

OUROSCH.

Non, maître, dans la plaine où l'ennemi bivouaque,
Pas un seul mouvement d'attaque ou de recul.

CONSTANTIN.

Je ne reconnais plus le terrible Othorgul,
Qui nous harcelait tant naguère. C'est bizarre.
Enfin, il faut toujours veiller... Ourosch, Lazare,
On change les guetteurs, ce soir... N'oubliez rien.

LAZARE.

Chaque poste sera pourvu de son gardien,
Maître, et pour les placer près des bûchers d'alarmes,
J'ai là des hommes sûrs, munis de bonnes armes
Et de vivres. Le chef désire-t-il les voir?

CONSTANTIN.

Non, car ils seront vus par mon père, ce soir,
Et seul il a le droit de donner la consigne.

BENKO, s'approchant de Constantin et le saluant avec servilité.

Monseigneur, je salue en vous le chef insigne,
Le fils du grand héros que bénit l'Occident,
Le jeune capitaine intrépide et prudent
Qui, même dans les jours de paix, songe à la guerre.

CONSTANTIN, dédaigneusement.

Le compliment est froid et ne me touche guère;

Pour les femmes tu sais en trouver de meilleurs.
Benko, va-t'en porter ta flatterie ailleurs.

Benko s'incline en dissimulant un regard de haine. — Aux deux soldats.

Laissez-moi, mes amis.

Les soldats sortent au fond.

SCÈNE IV

CONSTANTIN, MILITZA.

CONSTANTIN, sans faire attention à la jeune femme qui se tient à l'écart.

Donc la guerre s'apaise
Et l'on ne se bat plus... Que ce calme me pèse !...
Sous le ciel morne et pur où pendent les drapeaux,
Comme ils sont longs, les jours du soldat au repos,
Lorsque c'est dans l'ennui que le devoir consiste !
Oh ! les heures de plomb !

MILITZA, qui s'est approchée de lui.

Le jeune maître est triste...

CONSTANTIN.

Tu le vois, mon enfant, et n'y peux rien changer.

MILITZA.

Si.

CONSTANTIN.

Comment?

MILITZA.

D'un seul mot.

CONSTANTIN.

Et lequel?

MILITZA.

Le danger!

CONSTANTIN.

Que dis-tu?

MILITZA.

Ce chanteur à l'œil louche et perfide,
Que traite en favori l'altière Bazilide
Et que souffre ton père en sa maison...

CONSTANTIN.

Eh bien?

MILITZA.

Soldat, prends garde à lui! Prends garde à lui, chrétien!

CONSTANTIN.

Je ne lui cache pas le dégoût qu'il m'inspire.
C'est un flatteur abject et rampant.

MILITZA.

C'est bien pire,
Et ton pressentiment ne te sert qu'à demi.
Ce Benko, c'est un Turc.

CONSTANTIN.

Un Turc! Quoi! L'ennemi
Parmi nous, dans nos murs, ose envoyer un traître!

MILITZA.

C'est un Turc.

CONSTANTIN.

Mais comment l'as-tu pu reconnaître?...
Es-tu certaine, au moins?

MILITZA.

J'ai d'abord hésité,
Maintenant j'en suis sûre et c'est la vérité.

C'est bien lui que j'ai vu là-bas, dans leur armée.
Écoute. Quand, honteuse et misérable almée,
Je subissais le sort d'où ta main m'arracha,
Le soir, pour se distraire, Othorgul, le pacha,
Me faisait quelquefois danser devant sa tente,
Avec le tambourin et l'écharpe flottante.
C'est auprès du lion que j'ai vu le chacal;
Oui, près du chef, par lui traité presque en égal,
En habits somptueux, à la meilleure place...
Ah! j'ai douté d'abord d'une pareille audace.
Venir ici, braver la mort à chaque pas!
Je songeais : « Je me trompe. Un Turc n'oserait pas. »
Mais j'ai bien observé le faux chanteur bohème.
C'est l'homme que j'ai vu dans leur camp, c'est lui-même.
Hier soir, — car toujours mon soupçon le guettait, —
Se croyant seul, je l'ai surpris qui récitait
Sa prière, tourné du côté de la Mecque.
Prends garde à lui! prends garde à ta marâtre grecque!
Maître, sois attentif, veille sur ta maison!
Car le chien du logis flaire une trahison.

CONSTANTIN.

Merci... Mais le danger n'a pas tant d'importance;
Une heure suffira pour dresser la potence.

Les Turcs verront de loin l'espion châtié;
Et je vais...

MILITZA, l'arrêtant.

Pas encore.

CONSTANTIN.

Et pourquoi?

MILITZA.

Par pitié,
O maître, jusqu'au bout écoute ton esclave.

CONSTANTIN.

Parle donc!

MILITZA.

Cette main qui brisa mon entrave,
Lorsque je t'aurai dit mon soupçon plein d'horreur,
Se lèvera sur moi peut-être avec fureur
Et me fera rouler à tes pieds, abattue.
Laisse-la-moi baiser avant qu'elle me tue.

CONSTANTIN.

Moi, te frapper! Comment? Et que soupçonnes-tu?

MILITZA.

O cœur aveugle et plein de candide vertu!
Souviens-toi que la Grecque a rêvé la couronne
Et que c'est quelquefois l'ennemi qui la donne.
Songe à la trahison; souviens-toi, Constantin,
De Jean de Tirnovo, de Sava le Hautain.
Bien d'autres, comme ont fait le Bulgare et le Serbe,
Pourraient devant le Turc incliner leur superbe
Et, chrétiens devenus vassaux du Grand Seigneur,
Gagner une couronne au prix du déshonneur.
Que de défections déjà dans cette guerre!
Va, ce Benko n'est pas un espion vulgaire;
Là-bas, ils l'honoraient, te dis-je, comme un chef.
Songe à la Byzantine, ami, songe au grief
Que contre le vieux prêtre elle garde dans l'âme.
Elle peut désirer une couronne infâme,
Et peut-être ce Turc, dont nous nous méfions,
La lui montre et la fait briller sous ses haillons.

CONSTANTIN.

Tout ce que tu me dis me glace d'épouvante.
Oui, quelquefois, c'est vrai, l'ambition enfante
Le crime, et Bazilide a le cœur corrompu.
Sans ton utile avis, peut-être elle aurait pu

Rêver quelque action horrible et la commettre.
Mais je vais éclairer mon père; il est le maître.
Vainement un complot se replie et se tord
Et prend en ses filets le vieux lion qui dort;
Il n'a qu'à secouer sa crinière indignée
Pour rompre d'un seul coup ces toiles d'araignée!
D'un mot je l'avertis...

MILITZA.

Calme ton sang qui bout,
Et, je te le répète, écoute jusqu'au bout.
Il faut — malheur sur moi, si le mot t'exaspère! —
Te méfier de tous et même de ton père.

CONSTANTIN, levant le bras avec fureur.

Mon père! Misérable esclave!...

MILITZA.

Frappe-moi.
Mais songe que ton père aussi veut être roi...

CONSTANTIN.

Militza!...

MILITZA.

Quand son chien sent un péril et jappe,
L'homme injuste brandit un bâton... Eh bien, frappe !
Qu'importe que mon sang rougisse le pavé
Et que le chien soit mort, si le maître est sauvé !

CONSTANTIN.

Mon père ! C'est affreux !

MILITZA.

Ah ! que mon cœur se rompe,
Que je meure soudain, si mon instinct se trompe !
Mais j'ai vu, oui, bien vu Brancomir échanger
De singuliers regards avec cet étranger,
— Dois-je dire le mot ? — des regards de complice !

CONSTANTIN.

Complice !... Lui !...

MILITZA.

Je sais, je te mets au supplice...
Mais songe donc. Toujours son désir le poursuit.
N'est-il pas devenu sombre comme la nuit,

Depuis qu'ils ont fait roi l'évêque à tête blanche?
Si Michel voulait prendre à tout prix sa revanche?...
Oui, naguère on vantait sa rude loyauté,
Mais Bazilide est là, qui peut l'avoir tenté
Le poison est subtil et pénétrant que verse,
Dans les heures d'amour, une femme perverse.
Crois-moi, la haine en lui fait son travail obscur;
Et, comme la tempête envahit un ciel pur,
On peut voir dans ses yeux, lentement amassées,
Flotter l'orage noir des mauvaises pensées!

CONSTANTIN.

Oh! tais-toi!... car j'entends — et j'en ai le frisson —
En moi-même un écho qui te donne raison...
Mon père!... C'est atroce!... Oh! soupçonner mon père!

MILITZA.

Tu connais le danger. Maintenant délibère
Et décide. L'esclave a tout dit et se tait.

CONSTANTIN.

Mon Dieu, je deviens fou!... Si cette chose était,
Cependant?... Si mon père — oh! non, c'est trop infâme
Vendait ainsi son Dieu, sa patrie et son âme?

Lui, traître ! Après trente ans d'honneur et de devoir !...
Tout savoir, sur-le-champ ! Oh ! je veux tout savoir !

MILITZA.

C'est aisé. Tous les jours, dans cette chambre close,
Le prince vient après la chasse et se repose.
Seuls, sa femme et Benko sont admis dans ce lieu.

Elle soulève une tapisserie et découvre un coin de mur où une personne peut se cacher.

Eh bien, vois ce réduit...

CONSTANTIN.

L'épier, moi !... Grand Dieu !...
L'espionner !... Mais c'est pour le sauver peut-être...

Fanfares de chasse très proches.

Ces fanfares !... C'est lui !... Non, je veux tout connaître.
C'est pour la foi du Christ et c'est pour mon pays,
Et, qui que vous soyez, traîtres, soyez trahis !

Il se cache derrière la tapisserie.

MILITZA, un moment seule.

Pauvre maître ! La foudre à ses pieds est tombée..
Mais l'esclave voit clair et ne s'est pas trompée.

SCÈNE V

MICHEL BRANCOMIR, BAZILIDE, MILITZA, LES CHASSEURS.

Brancomir, un épieu à la main, entre, précédé et suivi par les chasseurs. Bazilide l'accompagne.

MICHEL, d'une voix railleuse.

J'ai tué l'ours! L'exploit sans doute est glorieux
Pour le chef des Balkans, vingt fois victorieux...
Un monstre très farouche et de la grande espèce!...
Je l'ai tué d'un coup... Holà! qu'on le dépèce,
Et qu'on envoie, ainsi qu'un présent qui vaut cher,
Sa fourrure au vieux roi pour qu'il ait chaud l'hiver.
Il ne souhaite pas d'offrandes plus guerrières,
C'est un saint; nous devons la paix à ses prières.
Jadis aux Turcs vaincus j'arrachais leur drapeau.
Je n'ai tué qu'un ours; envoyez-lui la peau.
Allez!

Les chasseurs sortent, Militza les suit sans être remarquée.

SCÈNE VI

MICHEL BRANCOMIR, BAZILIDE.

MICHEL, avec accablement.

Oui, c'est ainsi. Le soldat le plus brave,
Le chef le plus fameux de tout le pays slave
A pour seuls ennemis les aurochs et les ours...

BAZILIDE.

Et celle qui naquit et grandit dans les cours,
Oui, celle qui descend des Porphyrogénètes,
Languit en contemplant la neige sur les crêtes,
Bercée au rhythme dur d'un chant bohémien...
Va, ton sort n'est pas plus à plaindre que le mien.
Il nous faut désormais descendre côte à côte
Notre morne chemin, Michel... A qui la faute?

MICHEL.

Grâce! Par tes regrets je suis trop torturé.
J'ai pour toi, tu le sais, ardemment désiré

Cette place où l'intrigue a mis l'évêque Étienne.
Mais, à présent, comment veux-tu que j'y parvienne?
Comme son successeur? Et dans combien de temps?
Il est robuste et vert, malgré ses soixante ans.
Tous l'adorent ainsi que la plus sainte icône.
Vois-tu, ce scélérat vieillira sur son trône,
Vénéré comme un père, obéi comme un tzar;
Et Liben, le fameux voyant de Kilandar,
L'ermite qui, dit-on, parle avec le tonnerre,
A prédit autrefois qu'il serait centenaire...
Enfer! Vivre cent ans!... Ah! pour cela, vieillard,
Il faut une poitrine à l'abri du poignard,
Et cette dague, un jour, par cette main saisie,
Fera, si je le veux, mentir la prophétie.
Oui, j'irai jusqu'au meurtre, et quand j'aurai frappé,
Nul ne m'arrachera de mon trône usurpé;
J'y ferai près de moi place à ma Bazilide,
Et je m'y sentirai plus ferme et plus solide,
Et les profonds coussins m'en paraîtront plus doux,
Si j'ai pour marchepied ce corps percé de coups!

BAZILIDE.

Vaine fureur, Michel, inutiles blasphèmes!
Tout un peuple le garde, et tes soldats eux-mêmes
Sauraient bien garantir l'évêque ou le venger.

MICHEL.

Ah ! Dieu ! Toujours sentir le frein et le ronger !
Obéir à ce vil diseur de patenôtres !
C'est odieux !... Que faire ?

BAZILIDE.

Eh ! ce qu'ont fait les autres,
Ce qu'ont fait Assen, Jean, Sava, tant d'autres rois,
Se mettre du côté du plus fort.

MICHEL.

Oui, vingt fois
Tu me l'as dit... Souvent j'y songe, aux heures noires.
Mais s'allier au Turc... Oh ! mes vieilles victoires !

BAZILIDE.

Pourtant — et c'est un ordre ici que je transmets —
Il faut s'y décider tout de suite ou jamais.

MICHEL.

Un ordre ! A moi !

BAZILIDE.

L'orgueil ici n'a rien à faire.
L'acte n'a jamais lieu que toujours on diffère.

Michel, il faut tenter ou non ce coup hardi;
Car enfin ta faiblesse a lassé l'effendi.
C'est trop de lutte sourde et d'angoisses confuses.
Ibrahim partira ce soir, si tu refuses.

MICHEL.

Quoi ? Ce soir !

BAZILIDE.

Et ce prix que tu peux conquérir,
Ce trône des Balkans, le Turc ira l'offrir
— Entends-tu bien, Michel ? — à l'homme de courage
Qui, dans ces monts, saura lui livrer le passage;
Et le lourd diadème aux joyaux rayonnants
Sera mis sur le front d'un de tes lieutenants,
Et, fût-il un vil serf, les choses seront telles.

MICHEL.

Tous le repousseront, hélas ! tous sont fidèles.

BAZILIDE.

Alors fais donc comme eux, laisse l'ambition,
Reste à ton poste et monte ici la faction.
Fais comme tes soldats, te dis-je, et les imite.
Pourvu que son pilaf cuise dans sa marmite

Et qu'il touche sa solde intacte au jour promis,
L'honnête janissaire est content et soumis,
Et, lorsque son aga le soufflette, il s'incline.
Fais comme tes soldats. C'est beau, la discipline!

MICHEL.

Par la mort! Je jouerais ce rôle avilissant!...

BAZILIDE.

Allons donc! Ton orgueil est un cheval de sang.
Dès qu'il sent l'éperon, il se cabre et frissonne.

MICHEL.

Donc, qu'exige Ibrahim?

BAZILIDE.

Que tu sois, en personne,
A minuit, près de l'arc romain, sur la hauteur,
Que le pacha t'y trouve en place du guetteur;
Et tu seras, demain, roi dans ta capitale...
Tu consens?...

MICHEL, à part.

Elle a donc sonné, l'heure fatale...

La voici !... Loin de moi, scrupules et remords !
Fuyez, spectres sanglants de tous mes soldats morts !

BAZILIDE.

Dis... Consens-tu ?

MICHEL, de même.

Cessez vos plaintes étouffées,
Anciens devoirs ! et vous, armes, drapeaux, trophées,
Qui témoignez encor de ma vieille vertu,
Oh ! ne frémissez pas !

BAZILIDE.

Mais, voyons, consens-tu ?

MICHEL, haut.

Tu le veux ?... Oh ! dernier effort ! Lutte suprême !...

BAZILIDE.

Eh bien ! oui, je le veux, et parce que je t'aime ;
Car je connais le fond de ton cœur, Brancomir,
Car je sais ton secret, moi qui te vois dormir,
Et j'entends, dans les nuits où te tordent les fièvres,

Toujours le même mot murmuré par tes lèvres.
Oui, je veux cette chose et j'ai tout préparé,
Mais c'est pour ton bonheur, ô mon maître adoré;
Car n'as-tu pas assez de cette horrible vie
Où mon ardent désir et ta cuisante envie,
Pareils à des couteaux l'un sur l'autre aiguisés,
Détruisent notre amour et gâtent nos baisers?
J'en souffre trop. Un jour, la coupe serait pleine.
Prends garde, notre amour deviendrait de la haine...
Tu me verrais alors m'arracher de tes bras !...
Mais ce ne sera point et tu consentiras...
Michel, fais ce que veut ta femme et crois en elle;
Et, si l'ambition est folle et criminelle
Qui nous ronge le cœur comme un bec de vautour,
Eh bien, commets le crime et sauve notre amour.
Ah! vois-tu, deux amants qui deviennent complices
Trouvent dans leur baiser de plus âcres délices.
Ce sein, où ton désir se pâme tous les soirs,
Bercera doucement tes sommeils les plus noirs...
D'ailleurs, pourquoi parler de remords et de crime?
Non, tu reprends, héros, ta place légitime
Et tu punis ce peuple, ingrat comme ton Dieu!
Qu'importe un minaret debout dans le ciel bleu,
Quelques sacs d'or payés, quelque autre ignominie?
Sois roi d'abord et fais éclater ton génie.

Ces peuples désunis, ces méchants roitelets,
Capitaine, fais-leur la guerre, conquiers-les,
Mets dans un seul carquois toutes les flèches slaves;
Et, traînant après toi rois et peuples esclaves,
Un jour tu chasseras les Turcs en conquérant,
Et tu seras Michel le saint, Michel le Grand,
Et deviendras fameux comme un César antique!...
Mais l'avenir est loin. Assez de politique.
Mets tes mains dans mes mains, mets tes yeux dans mes yeux
Suis-je femme d'un lâche ou d'un ambitieux?
Sais-tu ce que tu veux et sais-tu ce qu'on t'offre?
Le trône, le pouvoir royal, l'or à plein coffre;
Et tu peux consentir ou tu peux refuser.
Mais, devant mon regard et devant mon baiser,
Si d'un scrupule encor ton âme est combattue,
Si tu dis non, c'est bien décidé, je me tue!...

MICHEL.

Ciel!...

BAZILIDE.

Et, pour te prouver, Michel, entends-tu bien?
Que le cœur d'une femme est plus fort que le tien
Et sait, quand il a fait un projet, le conclure,
De ces mains, je m'étrangle avec ma chevelure!

MICHEL.

Assez, j'accepte, assez! C'est conclu, c'est juré!
Partout où tu voudras, Bazilide, j'irai.
Je me sens prêt à tout, au crime, au sacrilège.
Mais je te bâtirai ce trône, oui, dussé-je
Devenir de Satan l'esclave et le suppôt,
Et, prenant avec lui la scie et le rabot,
Tailler le bois sacré de la croix du calvaire!

BAZILIDE, l'entraînant et lui montrant d'un geste impérieux la porte de la galerie où les attend l'émissaire du Sultan.

Viens!

SCÈNE VII

CONSTANTIN, seul.

Il sort de sa cachette dans le plus grand trouble.

Mon père trahit, et je le sais!... Que faire?

ACTE TROISIÈME

Un plateau dans les Balkans. Au milieu de la scène, vu de trois quarts, l'arc de triomphe de Trajan, en ruines. Les bas-reliefs représentent des scènes guerrières; quelques-unes des figures sont mutilées. Une chaussée romaine, aux grandes dalles disjointes, traverse en biais le théâtre et passe sous l'arche monumentale. A droite, au bord de la chaussée et au pied du monument se dresse un bûcher de fascines résineuses, près duquel brûle une longue torche fichée en terre. De toutes parts, sapins et rochers. Au fond, la chaîne des montagnes; quelques cimes sont blanches de neige. Nuit étoilée.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GUETTEUR, puis UN CHEVRIER.

LE GUETTEUR, regardant un sablier à la lueur de la torche.

L'heure d'avant minuit... Tournons le sablier.

Il retourne le sablier et le pose à terre.

Ah çà, mais ils ont l'air là-bas de m'oublier;
Car, ordinairement, l'homme qui me remplace
Arrive un peu plus tôt... Il fait un froid de glace...

Bien sûr que, cette nuit, il va geler encor.

Apercevant le chevrier qui paraît dans les roches.

Quelqu'un ?... Ce n'est que toi, berger ?

LE CHEVRIER.

Bonsoir, Sandor.

LE GUETTEUR.

Bonsoir, Djoan.

LE CHEVRIER.

Tu n'as donc pas fini ta garde ?

LE GUETTEUR.

J'attends mon remplaçant et je me plains qu'il tarde,
Car le vent des glaciers vous pénètre la peau...
Mais, toi-même, pourquoi laisses-tu ton troupeau ?

LE CHEVRIER.

Mon chien le veille et, va, la bête n'est pas sourde...
Je reviens du torrent où j'ai rempli ma gourde.

LE GUETTEUR.

Je songe — pour rêver j'ai le jour tout entier —
Que nous faisons, ton chien et moi, même métier.

Dormir le jour, veiller la nuit, tendre l'oreille,
Ouvrir l'œil. La besogne est tout à fait pareille.

LE CHEVRIER.

Oui, c'est juste. Le Turc est le loup, toi le chien,
Et Michel le berger... Mais il nous garde bien,
Le brave homme, et s'il dort, c'est la main sur ses arme
Où donc en serions-nous sans ses bûchers d'alarmes?
Ah ! c'est un chef !...

LE GUETTEUR.

Pardieu ! C'est le grand Brancomi
N'importe... Le nouveau guetteur devrait venir,
Et c'est bien long, vois-tu, trois jours de solitude.

LE CHEVRIER.

Dis donc, Sandor. Ma vie est encore plus rude.
Ce soir, tu vas dormir au lit et manger chaud,
Tandis que, tout l'été, je dois rester là-haut,
Sans voir visage humain, tout seul, avec mes chèvres.
Là, j'ai failli mourir quand j'avais pris les fièvres...

Sans sacrement!... Enfin, on n'y peut rien changer...
Résignons-nous. Adieu, guetteur.

LE GUETTEUR.

Adieu, berger.

Le berger s'éloigne.

SCÈNE II

LE GUETTEUR, seul.

Ce maudit froid me fait grelotter jusqu'aux moelles.
Quel éclat singulier ont, ce soir, les étoiles!
On dirait des témoins ouvrant tout grands leurs yeux.
Ma mère prétendait que les astres des cieux,
Qui peuplent de clartés la nuit bleue et profonde,
Ont seuls pu voir, depuis les premiers jours du monde,
Des forfaits inconnus, restés sans châtiment,
Et qu'ils témoigneront, au dernier jugement.
Aussi, quand leur éclat est extraordinaire,
— La solitude rend un peu visionnaire, —
Il me semble qu'un crime est tout près d'arriver.
Comme ils brillent ce soir!... A quoi vais-je rêver?

Le ciel est pur, le vent du Nord a ce caprice,
Voilà tout... Et c'étaient des contes de nourrice,
Que me disait jadis ma mère en me berçant.

Michel Brancomir entre au fond, avec un bonnet et un manteau pareils à celui du guetteur.

Un homme... Ce doit être enfin mon remplaçant.

SCÈNE III

MICHEL, LE GUETTEUR.

LE GUETTEUR.

Qui vive ?

MICHEL.

Ami.

LE GUETTEUR.

C'est bien. Dis-moi le mot de passe.

MICHEL.

Rakowa.

LE GUETTEUR.

Pour trois jours je te cède la place.
As-tu des vivres ?

MICHEL.

Oui.

LE GUETTEUR.

Mais dis-moi, compagnon,
Il ne me semble pas t'avoir jamais vu.

MICHEL.

Non.
Je suis l'ancien guetteur près d'Etropol. J'arrive.

LE GUETTEUR.

Tu sais qu'il faut toujours rester sur le qui-vive ?

MICHEL.

Je sais.

LE GUETTEUR.

Connais-tu bien le pays ?

MICHEL.

J'y suis né.

LE GUETTEUR.

Et le nouveau mot d'ordre ?

MICHEL.

Ourosch me l'a donné.
Il devra m'être dit, dans trois jours, par l'autre homm

LE GUETTEUR.

Tout va bien. Adieu donc, je m'en vais faire un somm

Le guetteur sort.

SCÈNE IV

MICHEL, seul.

J'ai promis, j'ai juré !... C'est le lieu, le moment,
Michel, et tu n'as plus qu'à tenir ton serment...
Quel calme ! Le torrent là-bas à peine pleure...
Othorgul va venir. J'entendrai tout à l'heure
Sur le pavé romain les pas de son cheval
Et je le verrai, lui, sous cet arc triomphal
Bâti par le César Trajan, vainqueur des Daces.
N'importe ! Je suis prêt à toutes les audaces,
Bazilide ! Tes bras amoureux d'où je sors
Ont su, par leur étreinte, étouffer mes remords.

Oui, j'ai baisé ta main qui me montrait l'abîme.
Je sens une âpre joie à t'aimer jusqu'au crime,
Et, puisqu'il en faut un pour plaire à ton désir,
J'éprouve à le commettre un monstrueux plaisir.
Je l'ai juré, pâmé dans tes cheveux funèbres.
Quand, au lieu de ce Turc, le Prince des Ténèbres
Viendrait m'offrir, raillant avec un rire amer,
La couronne rougie aux flammes de l'enfer,
Je te l'apporterais dans cette main brûlée !...
Et tu ne me feras pas peur, nuit étoilée !

SCÈNE V

MICHEL, CONSTANTIN.

MICHEL, à part, apercevant Constantin qui vient de surgir à droite, parmi les rochers.

Mais quoi ?... Rêvé-je ?... Un homme auprès de ce rocher...

Haut et violemment.

Holà, rôdeur, il est défendu d'approcher.
Au large, sur-le-champ... La consigne est sévère...
Au large !...

CONSTANTIN, s'approchant.

Calmez-vous. Ce n'est que moi, mon père

MICHEL.

Constantin !... Mon fils !

CONSTANTIN.

Oui.

MICHEL.

Qui t'amène, dis-moi,
Dans cette solitude, à cette heure ?... Et pourquoi
Cette bouche qui tremble et cette face blême ?...
Que viens-tu faire ici ?

CONSTANTIN.

Qu'y faites-vous vous-même ?

MICHEL.

Réponds, et sans pousser ma patience à bout.
Que viens-tu faire ici ?

CONSTANTIN.

Mon devoir. Je sais tout.

MICHEL.

Tu sais ?...

CONSTANTIN.

Que le Balkan va s'emplir d'un bruit d'armes;
Que les Turcs vont venir, que ce bûcher d'alarmes
Auprès de lui n'a pas un fidèle gardien;
Et, ce soir, pour sauver tout le pays chrétien,
Ainsi que votre honneur, mon père, et que votre âme,
Devant vous, malgré vous, j'y viens mettre la flamme.

MICHEL, à part.

Dieu juste ! j'adressais au démon mes défis,
Et le voilà qui prend la forme de mon fils !

Haut.

Quelle démence ! As-tu vraiment fait un tel songe ?

CONSTANTIN.

Mon père, épargnez-vous la honte d'un mensonge.
Le trône offert, le Turc ici même attendu...
Tout, je sais tout, vous dis-je, et j'ai tout entendu.

MICHEL, à part.

Enfer !

CONSTANTIN.

Ou plutôt non... Non, ce n'est pas possible,
Non, je me suis trompé, j'ai fait un rêve horrible,
J'étais pris de folie, et vous avez raison...
Lorsque vous vous disiez prêt à la trahison,
Vous vouliez seulement abuser cette femme,
N'est-ce pas? Son baiser scellant le pacte infâme,
Dès que vous fûtes seul dans la nuit du chemin,
Vous l'avez essuyé du revers de la main.
Je devine. C'était une ruse, une feinte.
C'est pour le cher pays, c'est pour la guerre sainte,
Qu'un instant vous mettiez ce masque déloyal.
Et vous venez ici pour donner le signal.
Nous allons écraser Othorgul pris au piège;
Le Balkan, couronné du feu qui nous protège,
Va flamber tout à coup d'Iskren à Kilandar,
Et je vais m'éveiller de l'affreux cauchemar!
Allumez ce foyer, mon père, et qu'il rayonne!

MICHEL.

Donc je te suis suspect, donc mon fils m'espionne.
Ah! voilà du nouveau. L'héritier de mon nom
Ose se demander si je trahis ou non.

Mais depuis quand faut-il que le père supporte
L'oreille de son fils aux fentes de la porte?
Depuis quand ai-je pris tes avis? Depuis quand
Le chef est-il soumis à son valet de camp?
Je ne daignerai pas te faire de réponse.
Tu sais qu'on m'obéit quand mon sourcil se fronce.
Or je veux rester seul, ce soir, sur ce plateau,
Et tu vas retourner à ton póste, au château,
Par le plus court chemin, sur-le-champ. Pars et tremble.
J'allumerai ce feu plus tard, si bon me semble,
Et je sais ce qu'il faut pour le bien du pays.
Je l'ordonne. Retourne à ton poste. Obéis.

CONSTANTIN.

C'est donc vrai. Je n'ai pas fait un rêve funeste.
La trahison est près de s'accomplir. Je reste.

MICHEL.

Tu prétends!...

CONSTANTIN.

Ah! je puis braver votre courroux.
Car c'est ce qui me reste encor d'amour pour vous,
Mon père, qui m'a fait venir sur cette cime
Et jeter ma personne entre vous et ce crime.

Sentiment filial, respect du chef vainqueur,
Arrière ! Je n'ai plus qu'un désir dans le cœur.
Je veux sauver — car Dieu m'en demandera compte —
Mon pays du malheur, mon père de la honte.
Il faut que l'incendie éclaire les sommets.
Place ! Je veux saisir cette torche.

MICHEL.

Jamais.

CONSTANTIN.

Mon père, songez-y ! Mon père, prenez garde !
Car Dieu vous voit, le ciel étoilé vous regarde !...
Je me suis demandé, quand j'ai pu tout savoir,
Ce qu'exigeait l'honneur, quel était mon devoir.
Il était clair, hélas ! Dénoncer l'acte infâme,
Oui, vous dénoncer, vous et votre horrible femme !
Et démasquer ce Turc... Mais pour vous, malheureux !
C'était la mort après quelque supplice affreux;
C'était, c'était surtout votre gloire passée
Par ce crime public en un jour effacée.
Devant cet effrayant devoir qui m'incombait,
J'ai vu, dans un éclair, la honte, le gibet.
Cette atroce action d'un fils livrant son père
M'a rempli de terreur, je n'ai pas pu la faire.

Non, je n'ai pas voulu que ce nom plein d'éclat
Fût méprisé, que tant de gloire s'envolât
Comme une feuille morte au souffle de la trombe,
Et qu'un jour le passant crachât sur votre tombe.
Je me suis tu. Le cœur dévoré de tourment,
J'ai tardé, reculé jusqu'au dernier moment.
Mais à présent, je dois agir, car le temps passe.
Je veux bouter la flamme au feu d'alarme. Place!
Apaisez la patrie et le ciel en courroux.
Songez qu'en me taisant j'ai détourné de vous
La mort sur l'échafaud, les tortures prochaines.
Sans moi, vous sentiriez déjà le poids des chaînes
Et la main du bourreau sur vous s'appesantir...
Mon père, n'allez pas m'en faire repentir!

MICHEL.

Trop tard. Regrette donc d'avoir sauvé ma vie.
Il fallait, fils pieux, contenter ton envie
Et tout dire, et me voir, ainsi qu'un vil Judas,
Massacré sous tes yeux par mes propres soldats.
Tant pis pour toi. Ton cœur s'interroge et discute.
Mais ce qu'a résolu le mien, je l'exécute.
Qui n'a rien su prévoir ne peut rien empêcher,
Et je ne permets pas qu'on touche à ce bûcher.

CONSTANTIN.

Vous abandonneriez notre vieille frontière !
Les Turcs ravageraient l'Europe tout entière,
Tout le monde chrétien !

MICHEL.

Il fut ingrat pour moi.

CONSTANTIN.

Et le Christ, votre Dieu !

MICHEL.

Ce Dieu m'a-t-il fait roi ?
Malgré lui, je veux l'être, et le serai !

CONSTANTIN.

Peut-être !
La couronne est parfois trop large au front du traître.
Elle peut tout à coup, nouveau roi du Balkan,
Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan.

MICHEL.

Tu m'insultes !... C'est trop de rage et de folie !

CONSTANTIN.

Eh bien, j'ai tort, c'est vrai... Pardon! je vous supplie!
Je ne sais plus que dire et j'appelle au secours!
A l'aide, ô souvenirs guerriers des anciens jours!
Soirs enivrants après les batailles gagnées,
Désordre du butin, drapeaux pris par poignées,
Cri de joie et d'orgueil du père triomphant
Heureux de retrouver son page et son enfant
Et baisant sur son front la blessure encor tiède,
Vieux souvenirs de gloire et d'héroïsme, à l'aide!
Prouesses de jadis, exploits des temps passés,
Devant ce malheureux, accourez, surgissez,
Et faites-le rougir de sa trahison vile!
Dites-lui que demain, à son entrée en ville,
Les étendards pendus aux portes des palais
Au passage voudront lui donner des soufflets.
Dites, oh! dites donc au héros qui défaille
Que ses soldats tombés sur les champs de bataille
Savent qu'il a rêvé ce crime exorbitant,
Qu'ils en parlent entre eux sous terre et qu'on entend,
Quand on passe, le soir, vers leurs tombes guerrières,
Un murmure indigné courir dans les bruyères!...
Non, vous ne serez pas misérable à ce point,
Et vous reculerez et vous ne voudrez point

Laisser un nom maudit dans toutes les mémoires!...
Ne voyez-vous donc pas vos anciennes victoires,
Suppliantes, les bras tendus, à vos genoux?
Les prenez-vous en haine et les chasserez-vous,
Elles que l'Occident joyeux a saluées,
Ignoblement ainsi que des prostituées?
Non, vous ne ferez point ce crime abject et bas!
Cela ne sera pas, cela ne se peut pas!
Je me jette à vos pieds, et je prie, et j'espère,
Et je vais retrouver mon héros et mon père!
Vous allez allumer ce bûcher de bois mort;
Vous arracher du cœur, avec un mâle effort,
Le turpide projet, la promesse honteuse,
Et les jeter au feu comme une herbe hideuse
Qu'on fait brûler avec sa racine et son fruit;
Et vous resterez pur, et le vent de la nuit
Emportera ce rêve horrible sur ses ailes
Dans un grand tourbillon de flamme et d'étincelles!

MICHEL.

C'en est assez. Debout! car, par tous les démons!
Je veux devenir roi de la plaine et des monts,
Et couronner ma reine, et me venger du prêtre.
Aussi vrai que ce ciel est pur, cela doit être,

Et tu perds ta fureur et ta rébellion,
Va disputer plutôt sa charogne au lion
Quand il a mis dessus ses six griffes tenaces.
Rien n'y fera, sanglots, prières ni menaces.
Et, sache-le, malgré tes colères d'enfant
On n'allumera pas ce bûcher, moi vivant.

CONSTANTIN.

Vivant!... Quelle parole avez-vous prononcée?
Vivant!... Oh! quelle atroce et sanglante pensée
Éclose en mon cerveau le torture et le mord?

MICHEL.

Je ne te comprends pas... Me voudrais-tu voir mort?

CONSTANTIN.

Je songe en ce moment que vous devriez l'être,
Et d'une mort infâme, et de la mort du traître!

MICHEL.

Tu dis?

CONSTANTIN.

Je me souviens qu'à l'heure où nous parlons,
Othorgul et ses Turcs entrent dans nos vallons,

Que chaque instant perdu me rend votre complice,
Et je songe au devoir qu'il faut que je remplisse.

MICHEL.

Quel devoir?

CONSTANTIN.

Je me dis que, très injustement,
J'ai voulu vous sauver du dernier châtiment,
Et que votre existence à la hache échappée
Est un malheur pour tous... et que j'ai mon épée!

MICHEL.

Toi! Ton épée!

CONSTANTIN.

Elle a, vierge de tout affront,
Su détourner un jour la mort de votre front,
Et ma chair porte encor trace de la blessure...
Mais puisque l'âcre envie et l'ignoble luxure
Ont fait un scélérat du héros de jadis,
Puisque, au mépris de tout, près de ces Turcs maudits
Vous allez mendier la couronne usurpée,
Elle s'indigne alors, ma pure et noble épée,

Et, d'un éclair vengeur jaillissant du fourreau
Elle m'ordonne ici d'être juge et bourreau.

Il tire son épée.

MICHEL, dégainant à son tour.

J'ai mon épée aussi, qui ne craint pas la tienne.

CONSTANTIN.

Je défends mon pays et l'Europe chrétienne,
Mon devoir de soldat, l'honneur de ma maison,
Et vous ne combattez que pour la trahison.
Dieu nous voit et préside au champ clos. Qu'il décide !...
A mort le traître !

Constantin fond sur son père. Les épées se croisent un moment. Michel reçoit un coup en pleine poitrine et chancelle.

MICHEL.

Ah !

CONSTANTIN.

Dieu ! qu'ai-je fait !...

MICHEL, à terre et expirant.

Parricide !
Sois maudit !

Il meurt.

CONSTANTIN.

Le signal d'abord... Mettons le feu !...

Il prend la torche et la jette dans le bûcher, qui s'enflamme aussitôt. Pendant la fin de la scène, on voit, au loin dans la montagne, s'allumer d'autres signaux, et on entend retentir le canon d'alarme.

Vous êtes les témoins, astres, regards de Dieu !
Mais devant ce cadavre et devant cette flamme,
J'ose vous regarder et vous montrer mon âme.
Mon père allait trahir sa patrie et sa foi !
Étoiles, j'ai tué mon père !... Jugez-moi !...

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LAZARE, OUROSCH, ANNA.

Au lever du rideau, Ourosch, blessé à la jambe, le pied sur un escabeau, se fait panser par Anna, sa fille, agenouillée devant lui. Lazare se tient debout auprès d'eux.

LAZARE.

Donc, bataille perdue ?

OUROSCH.

Oui, la chose est trop sûre !...
Encor vaincus !... Anna, lave bien ma blessure...

ANNA.

Plus de cent morts, dit-on ?

OUROSCH.

Et cent autres avec,
Sans compter les blessés.

LAZARE.

C'est le dixième échec
Depuis la mort du grand Brancomir! Tiens, j'enrage!...
Ce Constantin, avec son imprudent courage,
Nous perdra.

OUROSCH.

J'en ai peur.

LAZARE.

Descendre du Balkan,
Aller chercher les Turcs retranchés dans leur camp,
Vois-tu! c'est une guerre absurde et téméraire!
Le pauvre grand Michel faisait tout le contraire;
Il attendait l'attaque et toujours triomphait.
Ah! celui-là, c'était un maître homme.

OUROSCH.

En effet,
Depuis six mois, jamais de bonheur pour nos armes.
Oui! depuis qu'il est mort près de ce feu d'alarmes,

Mort l'épée à la main, le soldat de la Croix,
En sauvant la montagne une dernière fois...

LAZARE.

O Michel ! si là-bas, à Viddin, sa statue
Pouvait voir notre armée épuisée et battue,
Et le Turc, chaque jour, regagnant du terrain,
Bien sûr, elle accourrait, sur son cheval d'airain.

OUROSCH.

Hélas ! la gloire semble avec lui trépassée.

Se levant.

Bien, ma fille... Voilà ma blessure pansée,
Et ton baume toujours est d'un effet certain.

ANNA.

Père, n'êtes-vous pas ingrat pour Constantin ?
Ne le teniez-vous pas pour un bon chef de guerre,
Et n'a-t-il pas été victorieux naguère ?

OUROSCH.

Oui ! du temps de son père, et comme lieutenant.

LAZARE.

D'ailleurs, combien il est changé !

OUROSCH.

C'est surprenant.
Son deuil l'a désolé bien plus qu'il n'est d'usage,
Et je n'ai jamais vu d'aussi sombre visage.

ANNA.

Blâmez-vous sa douleur filiale ?

OUROSCH.

Non pas !
Mais le fils perd son temps à pleurer le trépas
D'un tel père. Il a mieux à faire. Qu'il le venge !

LAZARE.

Et puis, est-ce bien là du chagrin ? C'est étrange.
Point de pleurs dans ses yeux, au nom du grand Michel
Non ! il a des frissons, ainsi qu'un criminel,
Et sa morne tristesse au remords est pareille.
On dit qu'avec des cris, chaque nuit, il s'éveille,
Et prie, en se frappant le cœur d'un dur caillou...
Vraiment ! cet homme a l'air d'un coupable... ou d'un f

ANNA.

Soldats, quelle cruelle injustice est la vôtre !
Lui, fou ? coupable ?...

LAZARE.

Il est peut-être l'un et l'autre.
Quel est son plan ? A-t-il de secrètes raisons
Pour livrer les combats où nous nous épuisons ?
Voudrait-il, par hasard, nous lasser de la guerre ?

OUROSCH.

C'est possible.

LAZARE.

Autrefois je n'aimais déjà guère
Sa stupide clémence envers les prisonniers.
Or, le peu qu'on en fit dans les combats derniers
Fut épargné.

OUROSCH.

Le Turc épargne-t-il le Slave ?

LAZARE.

Sa seule compagnie est cette jeune esclave...
Une infidèle encor.

OUROSCH.

Ce n'est pas naturel.

LAZARE.

Et sa conduite envers la veuve de Michel ?
Toi qui ne l'aimais pas, Ourosch, sois équitable :
Elle avait pour Michel un amour véritable ;
Elle pleure toujours le héros regretté,
Et jamais deuil ne fut plus noblement porté.

OUROSCH.

J'en conviens.

LAZARE.

Constantin, le cœur plein de colère,
N'a pas voulu revoir la veuve de son père ;
Et depuis lors, pleurant et priant tour à tour,
Ainsi qu'une recluse, elle vit dans sa tour.

ANNA.

Alors, chez Constantin, tout vous semble équivoque?

OUROSCH.

Ma fille, nous vivons dans une sombre époque.
La guerre sainte est longue et meurtrière, hélas !
Plus d'un se décourage, en disant : « Je suis las ! »

La conscience, alors, devient trouble et s'égare.
Songe au Serbe Sava, songe à Jean le Bulgare;
La défaite leur mit la félonie au cœur,
Et, vaincus, ils se sont alliés au vainqueur!

ANNA.

Osez-vous accuser Constantin?

OUROSCH.

Pas encore,
Mais nous nous demandons quel souci le dévore,
Quel secret désespoir peut ainsi l'envahir...
Il est déjà vaincu... S'il songeait à trahir?

ANNA.

Lui! Chassez ces mauvais rêves d'esprits malades!
Lui!...

LAZARE.

Mais c'est le soupçon de tous nos camarades,
Et nous verrons bientôt éclater leur courroux.

Constantin paraît au fond du théâtre.

ANNA.

Parlez plus bas. Voici le chef.

OUROSCH.

Éloignons-nous.

LAZARE, mettant la main sur la poignée de son arme.

Par l'Enfer! si j'étais certain qu'il fût un traître...

OUROSCH, l'entraînant.

Allons, viens.

ANNA, sortant la dernière, après un regard jeté sur Constantin.

Qu'il est triste et pâle! Pauvre maître!

SCÈNE II

CONSTANTIN, seul.

Il s'avance lentement, le visage défait, plongé dans une sombre rêverie.

J'en suis sûr! j'ai bien fait. Oui! je devais frapper.
Il le fallait! De quoi dois-je me disculper?
D'avoir fait mon devoir?... Qui m'accuse? Personne.
J'ai tort quand je pâlis, j'ai tort quand je frissonne;

J'avais droit de juger, j'avais droit de punir !
Et je devrais toujours garder ce souvenir
Baigné dans ta clarté pure et sans défaillance,
Lampe de ma pensée intime, ô conscience !
Je frémis cependant et c'est plus fort que moi...
Mais si je ne suis pas un criminel, pourquoi
Cette froide sueur inondant mon front moite ?
Pourquoi ne puis-je plus regarder ma main droite ?
Et pourquoi tout à l'heure ai-je, tout frémissant,
Jeté cet affreux vin qui me semblait du sang ?...
Devant moi, juste et pur, j'avais le crime immonde.
En frappant, je sauvais mon pays, tout un monde,
Vingt royaumes, aux pieds du Christ agenouillés;
Dieu conduisait mon bras ! Astres, vous m'approuviez !
Comme, sur son chemin, on tue une vipère,
J'ai dû tuer ce monstre... Oui ! mais c'était mon père !...
Mon père ! Mais c'est lui qu'en frappant j'ai sauvé !
Si son nom, dans le cœur de tous, est conservé
Comme le nom sacré d'un héros et d'un brave,
Si là-bas, à Viddin, devant le peuple slave,
Son image a reçu cet honneur souverain
De surgir sur le ciel dans l'immortel airain,
Offerte à tous ainsi qu'un exemple sublime,
C'est que j'ai supprimé cet homme avant son crime;
C'est que j'ai su tenir secret le châtiment;

C'est que pour lui je fus un juge encor clément,
Et que, l'honneur étant sauvé par ma sentence,
Il obtint ce triomphe au lieu d'une potence!...
N'importe! Contre moi j'entends son sang crier.
O pieux assassin! filial meurtrier!
Tu te cherches des noms dans ta douleur stupide;
Mais c'est en vain! L'écho te répond : « Parricide! »
Oui! j'ai fait mon devoir; je n'ai pas de remord;
Mais j'ai là, sous mes yeux, toujours cet homme mort!
Et je le vois partout, et rien ne m'en délivre.
Oui! je suis innocent, mais je ne peux plus vivre!...
La mort, je l'ai cherchée avec l'ardeur d'un fou,
Laissant à mon cheval la bride sur le cou,
Dans d'imprudents combats, dans la guerre insensée.
Cette mort du soldat, Dieu me l'a refusée.
Le chrétien ne peut pas porter la main sur soi;
Mais tu me vois souffrir, mon Dieu! délivre-moi!
La mort, je veux la mort, et n'importe laquelle!
La mort dans la douleur, dans l'angoisse cruelle,
Dans la torture et sous les morsures du fer,
Faisant se hérisser tous les poils de ma chair!
La mort sur l'échafaud, la mort dans l'infamie!
Et je l'accueillerai, Seigneur, comme une amie,
Quand elle fermera mes yeux d'agonisant;
Car je ne peux plus vivre avec ce goût de sang

Dans le vin que je bois, dans le pain que je mange,
Fuyant à reculons le spectre qui se venge
Et grelottant d'effroi dans mes membres transis,
Avec ce souvenir entre les deux sourcils!

SCÈNE III

CONSTANTIN, MILITZA.

Militza entre, les mains pleines de fleurs.

CONSTANTIN, l'apercevant.

Ah! c'est toi, Militza.

MILITZA.

Je t'apporte des roses.
L'humble esclave n'a pas à deviner les causes
Pour lesquelles le maître a les yeux pleins de pleurs.
Elle en souffre et se tait. Je t'apporte des fleurs.
Ce sont celles que j'ai toujours le mieux aimées,
Nobles lys, doux œillets, roses très parfumées,

Celles qu'on reconnaît à leur odeur, la nuit;
Et le simple sélam de Militza traduit
Son pauvre amour pour toi, triste maître à l'œil sombre,
Son amour qui fleurit et s'exhale dans l'ombre.
J'ignore tes chagrins, mais je sais seulement
Qu'au parfum de mes fleurs et de mon sentiment
Tu parais moins souffrir et que tu te reposes.
Je t'apporte des lys, des œillets et des roses.
Que mon bouquet dissipe un moment ton ennui.
Laisse-moi me placer à tes pieds avec lui!
En le cueillant, de toi ma pensée était pleine;
Daigne un peu respirer son souffle et mon haleine.
O maître! laisse-nous embaumer tes douleurs.
Souris à mon sélam. Je t'apporte des fleurs.

CONSTANTIN.

Je demandais la mort. O cruelle ironie!
Et l'amour vient s'offrir... Cependant, sois bénie,
Toi qui de mon supplice adoucis la rigueur,
Seule et dernière étoile en la nuit de mon cœur.
Sois mille fois bénie, enfant tendre et sauvage,
Qui de l'homme brutal as subi l'esclavage,
Car ton instinct fait honte à tout l'esprit humain.
Le chien du meurtrier lui lèche encor la main.

MILITZA.

Quel mot prononces-tu? Sois confiant, mon maître.
Le chagrin qui te navre, oh! fais-le-moi connaître.
Me suis-je donc trompée alors qu'en ta maison
J'ai cru voir se glisser la pâle trahison?
Dis-moi comment la mort soudaine est descendue
Sur l'homme dont là-bas triomphe la statue,
Et pourquoi, depuis lors, le vent du désespoir
Souffle sur toi...

CONSTANTIN.

Non! non! Tu ne dois rien savoir.
Mon père est un héros tombé pour la patrie;
Et le soupçon dont fut sa loyauté flétrie
Par nous deux, et qu'ici tu m'oses rappeler,
Militza, jure-moi de n'en jamais parler!

MILITZA.

J'obéirai. Sur quoi veux-tu que je le jure?
Là, tiens, sur ce poignard qui vient de ta ceinture
Et que je porte ainsi qu'un souvenir sacré!
Je ne parlerai plus de cela. C'est juré.
Du moins, apaise-toi, cher maître. Que ma lèvre
Se posant sur ta main en calme un peu la fièvre,

Et si, comme cela t'arrive quelquefois,
Tu verses une larme, attendri par ma voix,
Permets que je recueille et boive cette larme,
Car pour moi, vois-tu bien, c'est une ivresse, un charme,
Un bonheur qui ne peut même au ciel exister,
Et qui remplit mon cœur à le faire éclater.

CONSTANTIN.

Durez ! prolongez-vous, instants heureux et calmes,
Halte du voyageur au désert sous les palmes !
Visite du soleil au pauvre prisonnier !...
Ma pensée est un champ de bataille, un charnier,
Pauvre femme ! mais, grâce à ta bonté touchante,
Un papillon y vole, une fauvette y chante.

MILITZA.

Te consoler ? Oh ! si mon amour le pouvait !...

CONSTANTIN.

Hélas ! non. Quand un homme a fait ce que j'ai fait,
L'espoir est impossible... Un instant, tu m'apaises...
Mais je voudrais couper cette main que tu baises !
Fuis, te dis-je ! en mon cœur j'ai le froid du tombeau !

MILITZA.

Ne parle pas ainsi, maître ! Toi seul es beau,
Toi seul es bon ; tes yeux sont pour moi le ciel même !
Toi seul es noble et pur, puisque c'est toi que j'aime !...

CONSTANTIN.

Eh bien, aimons-nous donc ! Viens ! Oh ! viens dans mes bras !
Serre-toi sur ce cœur que tu consoleras !
Gravissons, enlacés, le dur chemin qui monte,
Moi qui vis dans l'horreur, toi qui connus la honte !
Aimons-nous, mais prouvons, par nos amours naissants,
Que nous étions tous deux nés pour être innocents,
Et montrons combien haut notre âme était placée.
Aimons-nous donc, mais sois comme ma fiancée.
Connais le doux respect du baiser sur ton front
Et restons purs devant les cieux qui nous verront.
Je souffre trop ! la mort viendra vite ; son aile
Étend déjà sur moi son ombre solennelle.
Tu me suivras. Entrons purs dans l'éternité,
Chère âme, et pour unique et chaste volupté,
Permets en ce moment au malheureux qui t'aime
De répandre sur toi, comme l'eau d'un baptême,

Cette gerbe où ton cœur s'est offert en ce jour,
Ces fleurs de ta pitié, ces fleurs de ton amour!

En disant ces derniers mots, Constantin a répandu les fleurs sur la chevelure et sur les épaules de la jeune femme.

SCÈNE IV

CONSTANTIN, MILITZA, LE PAGE ALEXIS.

CONSTANTIN, au page qui entre.

Que me veut-on?

LE PAGE ALEXIS.

Seigneur, la noble Bazilide
Demande à vous parler.

CONSTANTIN, à part.

La femme au cœur perfide
Qui causa nos affreux malheurs!... Oh! la revoir!...

Congédiant Militza.

Laisse-moi, mon enfant.

Militza sort.

Je dois la recevoir.

C'est, à coup sûr, du mal qu'elle veut encor faire,
Mais je veille.

Haut, s'adressant au page.

Introduis la veuve de mon père.

Le page fait entrer Bazilide en grand deuil et sort.

SCÈNE V

CONSTANTIN, BAZILIDE.

BAZILIDE, sur le seuil de la porte, à part.

Allons ! je ne dois pas plus longtemps hésiter.
Cet enfant, ce vaincu, se laissera tenter.
Essayons... Et d'ailleurs, c'est ta dernière chance,
O mon ambition, ô ma soif de puissance !

CONSTANTIN.

Que voulez-vous de moi ?

BAZILIDE.

Tu me hais, Constantin.
Malgré mon deuil, malgré mon douloureux destin,

Depuis la mort du grand Michel, son fils m'évite.
Je viens quand même... Il faut agir et parler vite...
Constamment absorbé dans tes rêves mauvais,
Tu me hais, pauvre enfant, et crois que je te hais,
Et contre moi ton âme est de fureur chargée.
Mais je viens te prouver que tu m'as mal jugée...

CONSTANTIN.

Vous!

BAZILIDE.

Que du héros mort je protège l'enfant,
Le fils du grand Michel...

CONSTANTIN.

Comment?

BAZILIDE.

En te sauvant.

CONSTANTIN.

Me sauver?...

BAZILIDE, à part.

C'est ici qu'il faut payer d'audace.

Haut.

Mais tu ne vois donc pas quel danger te menace?

Ta téméraire ardeur et tes revers constants
Ont mis la rage au cœur des soldats mécontents.
Ces chiens toujours battus hurlent contre le maître,
Et tous en ce moment t'accusent d'être un traître.

CONSTANTIN.

Un traître ? moi !

BAZILIDE.

Bien plus. A l'injuste soupçon
Les faits, entends-tu bien ? semblent donner raison,
Et je viens t'annoncer une chose certaine :
Les Balkans sont forcés, les Turcs sont dans la plaine.

CONSTANTIN, avec un grand cri.

Ah !

BAZILIDE.

Partout la nouvelle a déjà pris son vol.
Oui ! les Turcs ont tourné les Balkans d'Etropol,
La nuit, par un ravin qu'on croyait impossible
A franchir, et dans quatre ou cinq jours — c'est terrible —
Aux portes de Viddin peuvent être rendus,
Et la ville est ouverte, et vous êtes perdus.

CONSTANTIN.

Non ! pas encor !

BAZILIDE.

Tremblant pour sa couronne, Étienne
— Songe qu'elle devrait être aujourd'hui la tienne —
Veut encore essayer un coup de désespoir,
Et l'évêque viendra demain, sinon ce soir,
Jusque dans ce château pousser le cri d'alarmes.

CONSTANTIN, s'élançant vers la porte du fond.

La patrie en danger ! Je veux combattre... Aux armes !
A moi, soldats du Christ !...

BAZILIDE.

Point de cris superflus !
Tes hommes mutinés ne t'obéiraient plus.

CONSTANTIN.

Ils oseraient !...

Rumeurs au dehors, qui se font entendre de temps en temps jusqu'à la fin de la scène.

BAZILIDE.

Entends cette rumeur confuse,
Constantin ! C'est l'armée entière qui t'accuse ;

Quand le roi franchira le seuil de ta maison,
Elle le saluera par le cri : « Trahison ! »

CONSTANTIN.

C'est horrible !

BAZILIDE.

Eh bien, vois si je suis généreuse !
Tu me hais ! mais je viens, moi, dans cette heure affreuse,
T'offrir, en souvenir de mon illustre époux,
Un moyen de salut pour toi-même et pour tous.

CONSTANTIN.

Vous, m'offrir le salut?... Et que pourrais-je faire?

BAZILIDE.

Accomplir jusqu'au bout ce qu'a rêvé ton père !

CONSTANTIN.

Moi !

BAZILIDE.

Sache qu'il était auprès de l'arc romain
Pour attendre Othorgul et lui donner la main...

CONSTANTIN, à part.

Que dit-elle ?

BAZILIDE.

Et qu'avec un peu plus d'énergie,
Au lieu d'être à cette heure une vaine effigie,
Un bronze aveugle et sourd sur le tombeau d'un mort,
Il eût pu devenir un roi puissant et fort !...

CONSTANTIN, à part

L'odieux souvenir !

BAZILIDE.

Eh bien ! la même chose,
Entends-tu, Constantin ? moi, je te la propose !

CONSTANTIN, à part.

Terre et cieux !

BAZILIDE.

Tes soldats disent que tu trahis !...
Des mots !... Tu peux sauver, malgré lui, ton pays,
Lui rendre le bonheur et la paix. L'Infidèle
N'est pas vainqueur tant qu'il n'a pas ta citadelle.

Hier encor, du Sultan j'ai vu l'agent secret;
Le marché tient toujours, le pacte est toujours prêt.
J'ai gardé le firman de Mohammed, qui donne
A son nouveau vassal le sceptre et la couronne.
Pas un mot à changer; et le sceau du chrétien
Qu'on y voit, c'est celui de ton père... et le tien.

Elle tire violemment le firman du Sultan de son sein et le met sous les yeux de Constantin.

CONSTANTIN.

Le sceau des Brancomir!

Nouvelles rumeurs au dehors

BAZILIDE.

La sédition gronde...
Si le roi paraissait, par cette tourbe immonde
Tu serais dénoncé comme un chef déloyal.
Moi, je t'offre le trône et le manteau royal;
Sois donc plus résolu que ton père et plus sage.
Accepte. Dès ce jour, livre aux Turcs le passage...
Et celle qui te sauve en ce cruel moment,
Et que tu haïssais dans ton aveuglement,
Ne te demandera, pour toute récompense,
Que d'avoir sur ta vie une heureuse influence,

De t'aimer, de tenir sa place auprès de toi,
Et de s'asseoir aux pieds de ton trône de roi
Ainsi qu'une fidèle et maternelle amie.
Voyons... acceptes-tu, Constantin ?

CONSTANTIN.

Infamie !
Ah ! voici qui dépasse et trouble la raison.
Oser m'offrir, à moi, la même trahison !
O scélérate, il faut que je me satisfasse,
Et je vais te cracher mon secret à la face !

BAZILIDE.

Que dis-tu ?

CONSTANTIN.

Que j'étais, aussi, sous l'arc romain,
Tout seul, devant mon père, et l'épée à la main...

BAZILIDE.

Toi !

CONSTANTIN.

Que je savais tout, tout, misérable femme !
Que Brancomir allait commettre l'acte infâme,
Tant déjà tu l'avais dans le crime endurci !
Et que je l'ai tué de la main que voici !

BAZILIDE.

Toi ! son fils !

CONSTANTIN.

Oui, je suis parricide ! et la cause
De ce meurtre, de cette épouvantable chose,
C'est toi seule ! Et je dois, caprice affreux du sort !
N'en rien dire, ton crime étant celui du mort;
Et la fatalité veut, dans son ironie,
Pour qu'il reste honoré, que tu sois impunie.
A la face du Ciel et devant des témoins,
Je ne puis te flétrir, ô femme ! mais, du moins,
Ici je puis te dire — oh ! quelle joie amère ! —
Que j'ai soufflé sur ton imbécile chimère,
Que le piège dressé par tes mains, dans la nuit,
Ne prendra pas sa proie et que je l'ai détruit.
Oui ! c'est moi qui brisai ton espérance affreuse,
Et je veux t'enfoncer dans le cœur, malheureuse,
Cet infernal regret, comme avec un poignard,
Et te montrer ce meurtre, et t'en donner ta part,
Et venger la nature et les lois irritées
En secouant sur toi mes mains ensanglantées !

BAZILIDE.

Prends garde !...

CONSTANTIN.

Ah ! tu voulais régner, et faire un roi !
Eh bien ! tu n'es plus rien, entends-tu ? grâce à moi !
Rentre dans ton néant, dans ta nuit, dans ta fange !...
Maintenant, au combat !

BAZILIDE.

Attends !... que je me venge !

Fanfares et tumulte au dehors. La porte du fond s'ouvre toute grande et l'Évêque-Roi, couronné et mitré, avec une cuirasse par-dessus sa robe blanche et portant à la main droite un petit reliquaire d'or au bout d'une sorte de sceptre, entre brusquement. Il est suivi de quelques boyards et de paysans armés de faux. Les soldats de la citadelle se pressent en désordre autour du roi.

SCÈNE VI

L'ÉVÊQUE-ROI, CONSTANTIN, BAZILIDE.
MILITZA, OUROSCH, LAZARE, ANNA.

CONSTANTIN.

Le Roi !

LES SOLDATS.

Sire, justice !

LAZARE, au roi.

Oui ! tels sont nos soupçons.

Oui ! nous doutons du chef et nous le dénonçons.
O Roi ! fais-nous justice !

OUROSCH.

Oui, sauve-nous, saint prêtre !

LAZARE.

Il nous perd !

OUROSCH.

Il nous vend !

LAZARE.

C'est un fou !

OUROSCH.

C'est un traître !

LAZARE.

Nous étions vainqueurs tant que le père a vécu.
A bas l'indigne fils !

OUROSCH.

A bas le chef vaincu !

LES SOLDATS.

Trahison ! Trahison !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Soldats mutins, silence !
Jamais on n'aura rien de moi par violence...
Constantin, la patrie est en péril de mort,
Et je viens te chercher pour le dernier effort;
Car, malgré tes revers, je connais ta bravoure.
Je résiste à la foule injuste qui m'entoure
Et je ferme l'oreille à ces cris furieux.
Mon devoir est de dire à tous ces factieux
Que le sort est souvent cruel pour le plus brave,
Que je te tiens pour bon chrétien, pour vaillant Slave,
Et que leur faux soupçon me fait honte et pitié !
Je te veux, devant tous, prouver mon amitié,
Et puisque en ce moment de suprêmes alarmes,
Vieillard, je suis parti, prêtre, j'ai pris les armes,
Pour notre foi chrétienne et notre liberté,
Je prétends que tu sois toujours à mon côté,
Défendant ma personne et les reliques saintes;
Et c'est assez, je crois, pour dissiper leurs craintes,
Et pour bien ranimer leur confiance en toi.
Es-tu content, mon fils ?

CONSTANTIN, se jetant aux pieds de l'Évêque-Roi et lui baisant la main.

Oh ! mon saint et bon Roi !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Comprenez-moi, soldats, le malheur vous excuse;
Mais il faudrait d'abord prouver, quand on accuse.
Revenez sans regret vers un chef honoré.

BAZILIDE.

Eh bien ! donc, moi, j'accuse, et moi, je prouverai !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Vous, princesse ?

CONSTANTIN, à part.

Mon Dieu !

BAZILIDE.

Tu voudrais une preuve,
Saint évêque ?... Eh bien ! moi, Bazilide, la veuve
De Michel, du héros par nous tous regretté,
J'affirme que ces gens ont dit la vérité,

Et la preuve que tu demandes, je la donne !

Donnant à l'Évêque-Roi le firman du Sultan.

Lis !

CONSTANTIN, à part.

Horreur !

L'ÉVÊQUE-ROI, après un regard jeté sur le parchemin.

Un firman... qui promet la couronne,
Si les Turcs franchissaient les monts sans coup férir.
Ah !... grand Dieu ! qu'ai-je vu ?... Le sceau des Brancomir

LA FOULE, avec indignation.

Ah !

BAZILIDE.

Cet homme voulait me prendre pour complice.
Je sauve la patrie et le livre au supplice...

CONSTANTIN.

Misérable !

BAZILIDE.

Et je rentre en mon deuil à jamais...

A part.

Mais vengée !...

Elle sort.

LA FOULE, dont la rumeur augmente.

Ah!...

CONSTANTIN, à part.

Tu vois ceci, tu le permets,
Dieu juste! Qu'il est lourd, le poids de ta colère!
Je ne puis me sauver qu'en accusant mon père!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Tu ne te défends pas?

CONSTANTIN, à part.

Me défendre? Et comment?

L'ÉVÊQUE-ROI.

Parle! disculpe-toi de ce crime infamant,
Car il vaut un aveu, ton silence stupide...

CONSTANTIN, à part.

Cachons la trahison! cachons le parricide!
Je demandais la mort. La voici. Je veux bien.

L'ÉVÊQUE-ROI.

Une dernière fois, tu ne réponds rien !

CONSTANTIN.

Rien.

LA FOULE.

A mort, le traître, à mort !

L'ÉVÊQUE-ROI, les contenant du geste.

Justice sera faite
Et bientôt au bourreau nous livrerons sa tête ;
Car son crime est celui que Judas a commis...
Saisissez-le !

Quelques soldats entourent Constantin.

Pour nous, ne songeons, mes amis,
Qu'à la guerre sacrée, à la sainte revanche !
Vous n'avez plus pour chef qu'un prêtre à tête blanche ;
Mais il est plein d'espoir et Dieu le guidera.
Aux Turcs, soldats du Christ ! En guerre !

LA FOULE, avec enthousiasme.

Aux Turcs ! Hurra !

L'Évêque-Roi sort, suivi de la foule.

CONSTANTIN, à part, tandis qu'on le garrotte.

O Seigneur ! pour finir tous les maux que j'endure,
Je consentais d'avance à la pire torture !
Tu la choisis atroce... Allons ! subissons-la.

Regardant autour de lui.

Mais l'horrible abandon !

Militza, qui, mêlée à la foule, a assisté et pris part à ce qui vient de se passer, s'approche du prisonnier et s'agenouille devant lui.

MILITZA.

Mon maître, je suis là !

ACTE CINQUIÈME

Une place publique à Viddin. Au milieu, un peu vers la gauche, se dresse sur un haut piédestal la statue équestre de Michel Brancomir. A droite, l'entrée d'une prison, avec une lourde porte ferrée à laquelle on accède par une sorte de perron de quelques marches. Au fond, la ville où s'élève le dôme d'une basilique byzantine. Ruelles à droite et à gauche. Coucher du soleil.

SCÈNE PREMIÈRE

MILITZA, OUROSCH, LAZARE, ANNA,
LA FOULE.

Au lever du rideau, Ourosch et Lazare, en armes, sont entourés par une foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui les acclament. Militza est accroupie dans une attitude désolée contre le mur de la prison, dont deux soldats gardent la porte.

LA FOULE.

Vivat ! — Vive le Roi ! — Vive le saint Évêque !

OUROSCH.

Honneur au peuple slave ! Honneur à la Croix grecque !
Il est sauvé, le cher pays que nous aimons ;
Les damnés Osmanlis ont repassé les monts,

Et notre vieux Balkan, notre montagne noire,
Nous protège toujours... Ils sont vaincus !

LA FOULE.

Victoire !

LAZARE.

Grande victoire !... et due au prêtre en cheveux blancs !...
Les chanteurs parleront encore dans mille ans,
Soyez-en sûrs, du roi mitré faisant la guerre.

OUROSCH.

Ah ! si vous l'aviez vu, portant son reliquaire,
Droit sur son cheval blanc par deux diacres conduit !

LAZARE.

Du lever du soleil au tomber de la nuit,
Partout où la mêlée était très meurtrière,
Il surgissait, tranquille et toujours en prière.

OUROSCH.

Et l'on voyait alors les ennemis fléchir.

LAZARE.

Oui, gloire au roi vainqueur ! Othorgul, le muchir,

S'est fait tuer. Les Turcs sont en pleine déroute
Et courent en jetant leurs armes sur la route.
Beaucoup se sont noyés en se pressant aux ponts.

OUROSCH, s'adressant à la statue.

Et toi, l'homme de bronze, es-tu content ? Réponds.
Cette odeur de sang turc doit plaire à tes narines,
Vieux Brancomir !

LAZARE.

On leur a pris vingt couleuvrines,
Tous leurs charrois de guerre et plusieurs étendards.
Trois pachas et six beys sont morts ; et les fuyards
Vont d'un train qui pourrait les conduire à la Mecque.

OUROSCH.

Vive notre vieux Roi !

LA FOULE.

Vive le saint Evêque !

ANNA, à Ourosch.

Allons-nous le revoir bientôt ?

OUROSCH.

Avant la nuit.

ANNA.

Quel bonheur !

OUROSCH.

Il revient triomphant, il nous suit,
Et tout à l'heure il va devant nous apparaître...

LAZARE.

Et l'on va châtier ce Constantin, ce traître...
Que ne suis-je bourreau pour le clouer en croix !

ANNA, montrant la prison à droite.

Chut !... C'est là sa prison !

LAZARE.

Pourquoi baisser la voix ?
Il est là ?... Je voudrais qu'il m'entendît, l'infâme !
Point de pitié pour lui !

ANNA, lui montrant Militza dans son attitude navrée.

Non... mais pour cette femme.

LAZARE, reconnaissant Militza.

Elle !

ANNA.

Dans ce maudit par tous abandonné,
Son instinct ignorant plaint un infortuné ;
Sans patrie et sans Dieu, la fille de Bohême
Souffre de voir souffrir le malheureux qu'elle aime,
Et ne sent pas combien vile est sa trahison ;
Et depuis les trois jours qu'il est dans sa prison,
Elle passe son temps accroupie à la porte,
Ainsi que tu la vois et comme à moitié morte...
Sa douleur me fait mal.

LAZARE.

Et que m'importe, à moi !

OUROSCH, accourant du fond et d'une voix joyeuse.

Le Roi !... Voici le Roi qui vient !

LA FOULE.

Vive le Roi !

Fanfares.

SCÈNE II

LES MÊMES, L'ÉVÊQUE-ROI.

Le Roi entre, suivi par deux diacres et par une escorte de boyards. Derrière lui viennent en foule des soldats, des hommes et des femmes du peuple.

L'ÉVÊQUE-ROI, après avoir étendu la main pour obtenir le silence.

Que Dieu soit seul loué! Si la cime de neige
Du vieux Balkan nous garde encore et nous protège,
Si le monde chrétien conserve son rempart,
La gloire en est à Dieu. J'en refuse ma part.
Son souffle a dispersé les Osmanlis farouches,
Ainsi qu'un vent d'été chasse l'essaim des mouches;
Son regard a brillé dans nos glaives brandis
Et, par lui, nous avons pu vaincre, un contre dix.
Que sa seule puissance ici soit proclamée.
Seul, il fit un soldat vainqueur, un chef d'armée,
Du vieillard qui bientôt sera dans le linceul.
Point de vaines clameurs. Peuple, gloire à Dieu seul!

Il bénit la foule inclinée.

Remplissons maintenant un devoir redoutable.
Il nous faut châtier le crime épouvantable,
Le monstrueux dessein qu'a rêvé d'accomplir

Montrant la statue.

Le fils de ce héros, de Michel Brancomir.
Cet instant est le plus pénible de mon règne.
J'aimais ce Constantin, hélas ! et mon cœur saigne,
Quand je songe à l'erreur coupable que je fis,
Quand je vois qu'un tel père a produit un tel fils,
Quand je compare, avec des larmes sur la joue,
Ce grand soldat de bronze à cet homme de boue.
Pour juger et punir un pareil criminel,
Selon l'usage ancien et traditionnel,
La Diète des boyards, dont j'ai la présidence,
M'attend pour prononcer la suprême sentence;
Car il s'agit ici de haute trahison.
Mais, avant tout, sortez cet homme de prison;
Je désire le voir et lui parler encore.

Quelques soldats entrent dans la prison, à droite, pour exécuter l'ordre du roi.

ANNA, à Ourosch, dans la foule, à gauche.

Père, comment va-t-on le punir ?

OUROSCH.

Je l'ignore.
On le saura bientôt. Toujours l'arrêt le dit.

Constantin paraît sur le perron de la prison. Sourds murmures dans la foule.

LAZARE, dans un groupe, à gauche.

Voici le scélérat !

OUROSCH, dans le même groupe.

Le monstre !

LAZARE.

Le bandit !
Tiens, Ourosch, je voudrais lui cracher au visage !

En ce moment Militza, qui, dès que le nom de Constantin a été prononcé par le Roi, a suivi la scène avec les signes d'une poignante émotion, se traîne jusqu'au bas des marches de la prison.

MILITZA, regardant Constantin.

Qu'il est pâle !

UN OFFICIER, aux sentinelles de la prison en leur montrant Militza.

Garçons ! qu'on nous fasse passage...

A Militza.

Allons, la femme, il faut te retirer d'ici...
Elle a l'air d'une folle.

MILITZA, entraînée par les soldats.

Oh ! le revoir ainsi !

On la pousse dans la foule où elle disparaît.

SCÈNE III

LES MÊMES, CONSTANTIN, moins MILITZA.

L'ÉVÊQUE-ROI, montrant la statue.

Constantin Brancomir, reconnais-tu ton père ?

CONSTANTIN, à part.

Hélas !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Après avoir, pendant douze ans de guerre,
Gardé notre pays intact et triomphant,
Il est mort, le héros sublime, en le sauvant.

Aussi nous avons fait, reconnaissant hommage,
Fondre les canons turcs pour dresser son image.
La voici. Malheureux, peux-tu la regarder ?
Toi, le fils de Michel, né pour lui succéder,
Sous la protection de sa gloire imposante,
On t'accuse — et la preuve, hélas ! est écrasante —
D'avoir eu le projet, effroyable, inouï,
De vendre ces Balkans vingt fois sauvés par lui !
Prêtre, je sais combien le fleuve humain charrie
De hontes, mais celui qui trahit sa patrie
Et qui livre le sol où dorment ses aïeux
Est odieux bien plus que les plus odieux;
C'est du nom détesté de Judas qu'on l'appelle ;
C'est le fils monstrueux d'une mère encor belle
Qui, l'exposant aux yeux du public débauché,
Lui-même la vendrait comme esclave, au marché !
Or, ce crime sans nom, sans pareil, sans excuse,
Constantin Brancomir, ce crime, on t'en accuse.
Bien plus, on t'en convainc ; et, cœur abject et bas,
Même devant ton roi, tu ne t'en repens pas.
Ah ! parle ! Éclaire au moins la justice terrestre.
Le geste impérieux de cette image équestre
L'exige, Constantin, et ton père irrité
Veut apprendre par toi toute la vérité.
Ce monument, témoin de ses nobles faits d'armes,

Tu l'as couvert de boue. Ah! du moins, que tes larmes
Lavent — il t'en supplie avec ton souverain —
La fange dont ton crime a souillé son airain!

CONSTANTIN, à part.

Oh! sois de bronze aussi, mon cœur! et toi, ma bouche,
Garde de l'airain noir le silence farouche!
Mon père, jusqu'au bout je porterai ma croix
Et je ne serai pas parricide deux fois.
Ta gloire vit encore, un mot de moi la tue.
Je resterai muet ainsi que ta statue.

L'ÉVÊQUE-ROI.

Tu ne veux pas parler, malheureux! Soit! Je vais,
Pour trouver une mort digne de tes forfaits,
Rejoindre le Conseil qui déjà délibère.
Toi, reste ici, devant l'image de ton père;
Et puisse, ô scélérat stupide et malfaisant,
Sa gloire t'accabler sous son poids écrasant!
A tout à l'heure!

L'Évêque-Roi sort, suivi de son escorte. Les soldats refoulent le peuple dans les ruelles et en gardent les issues. Constantin reste seul dans l'espace libre laissé autour de la statue.

SCÈNE IV

CONSTANTIN, seul, s'adressant à la statue.

Eh bien ! figure triomphante,
Réjouis-toi de voir ce que ton crime enfante.
Il me faut l'expier, moi, ton fils innocent.
Dis, suis-je assez puni d'avoir versé ton sang ?
Compare nos destins, ô mon père, confronte
Ta gloire imméritée et mon injuste honte.
Tu mérites l'opprobre et tu m'en vois couvrir;
Ton juge est condamné, ton bourreau va mourir.
En nous deux, la justice est deux fois outragée;
Spectre, es-tu satisfait? Victime, es-tu vengée ?
Triomphe, homme d'airain, on va meurtrir ma chair
Et Satan tout joyeux en rit dans son enfer !...
Non, calme-toi, mon cœur ! Point de révolte impie !
Il est bon que je meure, il est bon que j'expie.
J'ai dû frapper, je n'ai pas pu faire autrement,
Mais j'ai tué mon père, il faut un châtiment;
Et nous fûmes tous deux, dans l'affreuse aventure,
Lui, traître à son pays, moi, traître à la nature.
Je t'ai pris, justicier intègre et convaincu,

La vie, à toi sans qui je n'eusse pas vécu;
Il est juste, à présent, que je me sacrifie
Et sauve ton honneur, en te donnant ma vie.
Je suis quitte envers toi. J'ai lavé — tout est bien ! —
Ton crime dans ton sang, ta gloire dans le mien.
Que le fer du bourreau se lève vite et tombe !
Que j'emporte ta faute à jamais dans ma tombe !
Et que ce monument, à tes hauts faits bien dû,
Enfin purifié par mon sang répandu,
Sans plus craindre, ô sanglant passé, que tu le voiles,
Ait le droit de lever le front dans les étoiles !

SCÈNE V

CONSTANTIN, L'ÉVÊQUE-ROI, OUROSCH, LAZARE, ANNA, LA FOULE, puis MILITZA.

OUROSCH, au fond du théâtre.

Le roi revient.

La foule envahit les côtés de la scène.

LAZARE, à Ourosch dans la foule.

Ici... Plaçons-nous vivement.

OUROSCH.

Nous allons donc connaître enfin le jugement.

LAZARE.

Et voir couler son sang.

OUROSCH.

Et voir tomber sa tête !

L'Évêque-Roi reparaît, suivi de son escorte.

CONSTANTIN.

Mort, sois la bienvenue ! ô mort, mon âme est prête.
Dans tes bras consolants je vais donc m'endormir !
O mort, cent fois merci !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Constantin Brancomir,
La Diète des boyards, d'un avis unanime,
Te déclare aujourd'hui convaincu de ton crime.
Il nous comble d'horreur, et d'un commun accord
Nous avons décidé que la peine de mort
Pour le traître qui vend sa patrie et sa mère
Était un châtiment trop doux et trop sommaire.
Tu vivras.

CONSTANTIN, à part.

Que dit-il ?

Long murmure de la foule.

LAZARE.

Non, l'homme à l'échafaud !

OUROSCH.

Son sang, nous l'exigeons !

LAZARE.

Sa mort, il nous la faut !

LA FOULE.

A mort ! A mort !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Silence !... Il vivra, mais sa vie
Des plus affreux trépas lui donnera l'envie.
Enchaîné pour toujours au bas du piédestal
Où son père surgit dans l'éternel métal,
Il vivra, sans espoir que jamais on le lâche ;
Et vous aurez le droit de cracher sur ce lâche

Et de jeter sur lui de la boue en passant,
Mais non de le frapper et de verser son sang;
Car vous voudrez qu'il vive et que sa honte dure.

CONSTANTIN.

Horreur!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Plus que la mort la peine est-elle dure?
Nous approuves-tu, peuple, et te sens-tu vengé?

LA FOULE.

Oui!

LAZARE.

Qu'il souffre longtemps!

OUROSCH.

C'est bien fait!

LAZARE.

Bien jugé!

ANNA.

Le malheureux!... C'est pis que la corde ou la hache.

CONSTANTIN.

Vivre ainsi! vivre encore! Oh! mon Dieu!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Qu'on l'attache!

Des soldats saisissent Constantin et l'enchaînent au socle de la statue.

C'est pour toujours. La mort seule pourra finir
Son long supplice, effroi des traîtres à venir.

OUROSCH, sortant de la foule.

Oui, qu'il souffre à jamais l'opprobre, et désespère,
Ayant pour pilori l'image de son père!

CONSTANTIN, à part.

Mon père! Il devrait être à la place où je suis.

LAZARE, sortant de la foule à son tour.

Qu'il demeure à ce bronze attaché jours et nuits
Tel un chancre hideux qu'un arbre a sur l'écorce.

CONSTANTIN, à part.

O Seigneur, soutiens-moi! Dieu, donne-moi la force!
Que je puisse accomplir ma tâche jusqu'au bout!

LAZARE, au roi.

O Roi, laisse éclater la colère qui bout.

Tu veux qu'il vive ? Soit. Son existence est sauve,
Du moins, nous entendrons hurler la bête fauve ;
Et, comme on le fera tous les jours, qu'aujourd'hui,
Chacun de nous se dresse à son tour devant lui,
Et lui jette une insulte, un crachat, un blasphème !

MILITZA, sortant de la foule et s'élançant dans les bras de Constantin.

Qu'il ait du moins quelqu'un qui l'embrasse et qui l'aime !

CONSTANTIN.

Militza !

MILITZA, à la foule.

Maintenant venez, bourreaux hideux !
Pour recevoir l'outrage, au moins nous serons deux.

LAZARE.

Qu'on l'ôte de ses bras !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Pas encor. Réponds, femme.
Tu sais bien que cet homme est un monstre, un infâme !
Son crime fait horreur ainsi mis en plein jour.
Pour le défendre encor, qui donc es-tu ?

MILITZA.

L'amour!...
Peuple, que ta clameur de haine retentisse!
Il a pour lui l'amour, plus fort que la justice!

LAZARE.

Qu'on la tue!

L'évêque contient du geste les furieux.

MILITZA.

Oui, l'amour, peuple avide de sang,
Qui lui reste fidèle et le croit innocent!

CONSTANTIN, la baisant au front.

Quelqu'un m'aime! ô douceur!

MILITZA.

Ah! vous le laissez vivre
Pour qu'il souffre encor plus; mais, moi, je le délivre.

L'ÉVÊQUE-ROI.

Comment?

MILITZA, à Constantin, tirant de son sein le poignard que le jeune homme lui a donné autrefois.

Tu m'as donné le poignard que voici,

Constantin !

Elle le frappe.

Tiens ! je t'aime !

CONSTANTIN.

Enfin !... Je meurs !... Merci !...

Il meurt.

LA FOULE.

Ah !

MILITZA.

S'il existe un ciel, je t'y suis, pauvre maître !

Elle se tue.

LAZARE.

Ainsi le crime échappe au châtiment.

L'ÉVÊQUE, bas.

Peut-être.
Dieu seul fera justice à ce couple qui dort.
Prions pour son repos et respectons la mort.

FIN DU TOME QUATRIÈME

TABLE

DU TOME QUATRIÈME

	Pages.
La Korrigane	1
La « 100e » de la « Korrigane »	27
Maître Ambros	43
Le Pater	129
Pour la Couronne	169

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME

5497. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoit, 7. — Motteroz, dir.

PQ
2211
C3
1892
v.3
t.4

Coppée, François
Oeuvres complètes Éd.
Lemerre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY